



Dans la prairie

Émile Souvestre

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

DU MÊME AUTEUR

Au BORD DU LAC 1 yol.

Au COIN DU FEU :] vol.

Chroniques de iji mer 1 yol .

Confessions d*un ouvrier l vol.

En quarantaine 1 vol.

Histoire d'autrefois i vol.

Le foyer breton 2 vol.

Les clairières 1 vol.

Les dcrniers Bret(m«s 2 vol.

Les derniers fatsans. , , 2 vol.

Contes et nouvelles i vol.

Pendant la moisson ï vol.*

Scènes de la chouannerie i vol.

Scènes de la vie intime l vol.

Sous les filets l vol.

Sous LA TONNELLE 1 VOL.

Un philosophe sous les toits 1 vol.

Récits et souvenirs 1 vol.

MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VnriEHNE', 2 BIS

Droite de reproduction et de traduction réservé.

• r alla

Ik *

A lUDEMOISELIB

JULIE UOSSELET.

Vous avez souvent souhaité de voir réunis en volumes ces courts enseignements, dispersés ailleurs et destinés aux hommes de bonne vo[^] lonté : écrits pour eux seuls, c[^]est à eux que je les offre de nouveau sous vos auspices.

Puissent-ils y trouver ce que votre bienveillance a cru y voir, ce qu'y cherchait la stoïquo

■'- II — et douce amie dont la place resle toujours vide près de nous. En relisant ces récits, vous vous rappellerez, comme moi en les rassemblant, qu'elle aimait l'intention qui les avait inspirés, qu'elle en avait traduit plusieurs dans le doux langage de son Italie et qu'elle attendait avec impatience une publication que ce volume ne commence pas, mais continue (1).

Le succès qu'elle lui avait prédit est venu; quand elle n'était plus là pour en jouir, et comme pour nous faire sentir qu'elle ne manquait pas moins à nos joies qu'à nos afflictions!

Cependant, Dieu le sait! dans ma pensée je l'ai toujours associée à cette réussite ! En Bretagne, j'ai vu, lorsque j'étais enfant, qu'à chaque festin de réjouissance on réservait la part des absents; j'ai respecté le vieil usage de iDa province, et, à chaque éloge, à chaque ^n-

(1) Voyez le Philosophe ioui lei toits; hs Confessiom d*un ouf-fri^i SoMs /« hnnoHs, etc.

couragement, pour la publication que je poursuis, j'ai fait, à Tamie qui n'était plus, sa juste part dans ce festin du cœur.

Accueillez donc ce volume autant comme un souvenir d'elle que comme un souvenir de moi. Emportez-le, cet été, dans votre vallée helvétne que et, quand vous irez vous asseoir dans la prairie sous les touffes de saules, parcourez quelques-uns de ces récils jusqu'à ce que les souvenirs éveillés vous interrompent; alors vous marquerez la page avec une fleur de vos champs, vous refermerez le livre, et, au retour, si pendant une heure de solitude vous songez à le reprendre dans votre petite bibliothèque, la page et la fleur séchée vous rappelleront deux souvenirs pleins d'une triste douceur :

celui de la patrie absente et de l'être aimé que nous avons perdu !

EMILE SOUVBSTRB.

LE BOSSU DE SOUIHAK

Au nord de TEcosse, et non loin des montagnes où la Dee prend sa source, se trouve un village nommé Soumak, qu'entourent de vastes terrains^ aujourd'hui incultes pour la plupart. '

Là vivait, il y a quelques années, un pauvre bossu appelé William Ross, et plus connu sous le nom de William le Laid. Il était maître d'école de Soumak; mais une douzaine d'enfants à peine sui* valent ses leçons; car les habitants du viUacemé-

prisaient d'autant plus Tinstruction^ que WUliain était 16 âeul d'e&trd etti qui ràt étudié. Or^ comme la science n'avait pu lui procurer une position élevée, tous en avaient conclu qu'elle était inutile ; et l'on disait à Soumak^ en forme de proverbe :

— Cela ne te servira pas plus que les livres de William le Mid.

Cependant ces moqueries n'avaient pu changer les goûts du maître d'école. Sans orgueil et sans ambition, il continuait à étudier, dans le seul but d'élever son intelligence et d'agrandir de plus en plus son âme. Il réussissait d'ailleurs^ souvent à faire adbpter d'utiles mesures, en poussant d'autres que lui à les conseiller; et tout ce qui s'était accompli de bien à Soumak depuis, dix ans, était dû à son influence cachée.

Content d'aider ainsi au progrès, il supportait sans se plaindre le mépris qui lui était témoigné. C'était un de ces cœurs pleins de chaleur et de clémence qui, comme le soleil, éclairent tout autour d'eux sans s'inquiéter des injures, et qui trouvent, dans l'accomplissement même du devoir, l'encouragement et la récompense.

11 descendait un jour la colline en Usant un nouveau Traité d'agriculture reçu de Bêrvle, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de pog et de \oix : c'étaient James Âtolf et Edouard Roftlce qui regagnaient le Village avec Ketty Leans^

Le bossu rougit et se rangea, car il sâVâlt que tous trois aimaient à le rallier sang pitié ; mais la route était trop étroite pour qu'il pût les éviter. James fut le premier qui l'aperçut é

— Èh 1 c'èet William le Lâld, dit-il avec eô rlfé insolent que donne la force lorsqu'elle n'est point modérée par la bonté; il a encore le nai dans son grimoire.

— Je m*étonne toujours qu'un garçon si savant porte un habit si râpé, fit observer Edouard, qui, comme la plupart de ses pareils ne voyait d*aulre but à la vie que la richesse.

— Oh! William est un homme pieux et sans coquetterie, continua la jolie Ketty en penchant la tête d'un air moqueur.

—Je ne donnerais point mon petit doigt pour outo sa science, reprit James j que ses livres lui

apprennent, s'ils le peuvent, à conduire, comme moi une char-rue, pendant douze heures.

— Ou à se faire un revenu de trente livres sterling , continua Roslee.

— Ou à se moquer d'une vingtaine d'amoureux, ajouta Kelly.

Le maître d'école sourit.

— Les livres ne me donneront point la force de conduire dpuze heures votre lourde charrue, James, dit-il doucement au jeune la-

boureur, seulement ils m'apprendraient à en construire une moins pesante et plus utile; je vous en donnerai le modèle quand vous le voudrez. Je n'ai point trente livres sterling de revenu, monsieur Roslee; mais si je les avais, au lieu de les renfermer, je leur ferais rapporter un double intérêt, par des moyens honnêtes et faciles que je puis vous enseigner. Quant à vous, miss Leans, je Usais Tautre jour quelque chose de fort instructif pour les jeunes filles qui se moquent de vingt amoureux.

— Et qu'était-ce donc, s'il vous plaît, William ? T

— L'histoire d'un héron qui, après avoir dé-

daigné d'excellents poissons/sc trouve trop heureux de souper avec une grenouille.

Les deux paysans se mirent à rire, et la jeune fille rougit.

— Les livres ne peuvent donner, il est vrai, ni la force, ni la richesse, ni la beauté, continua le bossu ; mais ils peuvent apprendre à se servir de ces dons du ciel. Ignorant, je n'aurais été ni moins faible, ni moins pauvre, ni moins laid^ et je serais demeuré inutile. Profitez donc des avantages que Dieu vous a faits en y ajoutant ceux de l'instruction.

James haussa les épaules.

— Je comprends, dit-il ; tu ressembles à ce marchand de vulnéraire venu Tan dernier, et qui vendait^ disait-il, un remède à tous les maux. Tu voudrais nous faire acheter ta science^ qui se trouverait, en définitive, n'être que de Teau claire comme celle du charlatan ^ mais je tiens que l'étude est chose bonne pour les bossus, qui ne peuvent faire autre chose. Quant à moi, j'en sais assez pour porter une barrique de bière sur mes

épaules et abattre un taureau d'une seule main.

— iO —

•^ Et piol, je crois pouvoir continuer de toucher mes rentes sans apprendre le latin^ reprit Edouard ; Jo ûe tols donc que miss Leans..
«

— Mille grâces^ interrompit celle-ci, ûh me troutê asset savante telle que je suis; êt^ à riioins que M. William n^ait à me donner une nouvelle recette pour blanchir les dents ou empeser U% fichus, je puis me passer encore de ses leçons.

— Adieu donc, William le Laid, reprit Atolf.

—Adieu, mon pauvre bossu, ajouta Roslce.

—Adieu, magûteTy dît la jeune coquette.

William salua de la tête, les laissa passer devant

lui, et continua à descendre lentement la colline. Les railleries qu'il venait de subir étaient si ordinaires, qu'il n'y pensa plus dès qu'il cessa de les entendre. Accoutumé à servir de jouet depuis son enfance, il s'était fait une cuirasse de la résignation et deTétude. Chaque fois qu'un coup venait le frapper, il rentrait sa tête comme la tortue, et attendait que l'ennemi fût parti. Cette force d'inertie l'avait préservé de Tirritation et du désespoir. Ce qu'il avait en lui le consolait, d'ailleurs, de ce qui était au-dehors. Lorsque le froissement des hom-

mes le blesiait» il so réfugiait dans ce monde des sentiments et des^ idées où tout est animé sans emportement, affectueuit sans mollesse. Il appelait les inteUigences d'élite de toutes les époques et de toutes les nations pour &ire cercle autouf de son ft-

mei il les écoutait^ 11 leur répondait^ il Vivait dans leur intimité. C'étaient là ses consolations et la Bdurce où il puisait son courage pour Supporter les épreuTcs de la tie réelle.

Or ces épreuves étaient rudes et fréquentée ; car la grossièreté des habitants de Soumak était passée en proverbe dans tout le pays. Retirés au pied des montagnes, sans communications avec les villes Yoisines^ sans industrie et sans Tolonté d'en créeri ils étaient demeurés étrangers aux progrès qui s'é*^ talent accomplis depuis deux siècles. Non que la nature eût été pour eux avare de richesses ; leuf campagne était fertile, leurs troupeaux nombreux t mais les chemins mêmes manquaient pour faire arriver les produits du canton jusqu'à Eosaf et Bervic. Les hauts fonctionnaires chargés par le roi d'Angleterre de l'administration du pays désiraient depuis longtemps faire cesser un tel ^tat de choi'

868; ils décidieûnt enfin que des routes seraient ouvertes.

A peine celte nouvelle fut-elle portée à Soumak que tout le village fut en émoi. Chacun raisonnait sur la nouvelle ordonnance, et la plupart y trouvaient à redire : l'un avait son champ traversé par la route projetée ; l'autre était forcé d'abattre quelques arbres; un troisième^ de déplacer son entrée. Mais ce fut bien autre chose quand Edouard Roslcc apprit que chacun devrait contribuer au chemiu par son travail ou son argent! Dès lors il n'y eut plus qu'une opinion; tout le monde le trouva inutile^ nuisible même. On s'assembla en tumulte sur la place boueuse de l'église : Roslee déclara qu'il refuserait ses chevaux pour les charrois; Atolf, qu'il briserait les os au premier collecteur qui oserait lui demander un shelling; Kelty elle-même déclara qu'elle ne danserait avec aucun de ceux qui consentiraient à y travailler.

L'aubergiste, de son côté, qui avait le monopole des denrées qu'il allait seul vendre à Bervic, soutenait que si le nouveau chemin se faisait le pays serait ruiné : le tisserand ne trouverait plus à ven-

— ladre ses toiles^ parce que la ville en fournirait de plus belles; le mercier aurait la concurrence des colporteurs, l'épicier celle des marchands forains. Avec la nouvelle route il n'y aurait plus de salut pour personne^ et autant valait mettre le feu à Soumak.

Pendant ce discours de mattre Daniel, ses garçons distribuèrent de la bière forte pour aider à la puissance de ses arguments. Aussi Toppositiou devintelle bientôt de la fureur : tous s'écrièrent qu'il fallait s'opposer au projet.

L'exécution ne devait en être déflnilivement décidée que dans quelques jours : une pétition, adressée au nom de tous les habitants de Soumak, pouvait donc éclairer les hauts lords, et prévenir le malheur que Ton redoutait ; mais William seul était capable de l'écrire. On courut à son école, et Ros- Ice lui expliqua ce que l'on désirait de lui. Le bossu parut stupéfait.

—Quoi! vous ne voulez point d'une route qui doit enrichir le canton? s'écria-t-il.

— Nous n'en voulons pas! répondirent cent voix.

— MaiÉi totls n'y avez point pensé, reprit vivement le maître d'école. Rapprocher les produits du lieu où on les consomme, c'est toujours augmenter leur valeur, et le chemin proposé fait de Soumak un faubourg de Bervic : vous pourrez apporter dâts celte ville tout ce que vous donneront vos champs, vos troupeauï,

et vendre chaque denrée le double de ce que Vous la vendez aujourd'hui.

— C'est faux ! s'écria l'aubergiste courroucé.

— Vous-même, maître Daniel, continua le bossu, vous regagnerez, et au delà, comme hôtelier, ce que vous aurez perdu comme trafiquant. S'il y a une route, il y aura des voyageurs, et s'il y a des voyageurs vous les logerez. Croyez-moi, loin de réclamer contre le projet, pressez-en l'exécution; Tenez-pôt que Ton vous demande dans ce but n'est qu'une avance dont vous ne tarderez pas à recouvrer les intérêts,

— Non, s'écria Roslee, je ne veux point de route« Avec une route, il nous arrivera ici des richards, et nous ne serons plus maîtres du pays.

— Sans compter qu'É les garçon» de Bervic viendront épouser nos jeunes filles, ajouta Atolf.

— lo —

-» Qu'il arrivera de belles dames qui nous feront paraître laides, murmura Ketty.

^ Et que Ton ira acheter de mauvais sé marchât! dit-elle à la ville, s'écria John Tépiciér.

— Pas de route! pas de route! répétèrent-ils tous en chœur*

— Nous n'avons point, d'ailleurs, besoin de discours de William le Laid, reprit James ; qu'il nous écrive la pétition, c'est tout ce que nous lui demandons.

— En vérité, je ne le puis, répondit le bossu; car ce serait m'associer à un acte que je ne dois approuver ni comme être raisonnable, ni comme Anglais, ni comme habitant de* Soumak. Cherchez quelqu'un à qui un tel ofBce ne répugne point.

— Tu es le seul qui sois capable de le remplir, fit observer Daniel.

— Je ne le puis ni ne le veux.

— Quoi î il refuse? interrompirent quelques voix.

— Il faut le forcerl répondirent plusieurs autres.

— Qu'il écrive ! qu'il écrive ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Mais la fermeté de William dans ce qu'il croyait bien était inébranlable. Il déclara qu'il n'écrit point la pétition demandée^ et les menaces, les coups même ne purent rien obtenir de lui. Il supporta les mauvais traitements avec cette impassibilité silencieuse que donne l'impuissance^ et il fallut y renoncer.

On parla bien de se rendre à la Tille pour faire rédiger la pétition par un homme de loi^ Roslee fut même chargé de cette commission : mais il était tard, et Ton dut remettre la chose au lendemain. Le lendemain, le mauvais temps empêcha le fermier de partir; le jour suivant, ce fut une affaire. Le premier empressement était d'ailleurs passé ; la résistance s'était dépensée en paroles : on causait plus tranquillement du chemin projeté : bref, la pétition ne se fit point, les hauts lords se réunirent, et l'exécution de la route fut décidée.

Les habitants de Soumak virent avec mécontentement les premiers travaux, et il fallut avoir re-

cours aux gens de justice pour obtenir d'eux les corvées auxquelles ils étaient tenus. Mais les explications et les assurances de William finirent par les rendre moins hostiles au chemin nouveau ; ils commencèrent à croire que ses inconvénients pourraient bien être compensés par quelques avantages, et attendirent son achèvement avec une sorte de curiosité.

A peine fut-il ouvert que toutes les prévisions du bossu commencèrent à s'accomplir. Les denrées transportées aux marchés voisins doublèrent de valeur tandis que le prix des objets fabriqués à la ville baissait d'autant. Ketty put avoir de plus belles étoffes sans dépenser davantage; James augmenta sa ferme y Roslee ses troupeaux, et Daniel vit forcé de bâtir un nouveau corps de logis à son auberge.

Or il y avait près du village une grande bruyère, appartenant à la paroisse, qui pouvait avoir au moins mille acres d'étendue, mais qui, vu son aridité, servait seulement à nourrir quelques moutons; on l'appelait le Commun. William avait souvent pensé au profit que l'on tirerait de cette friche si

Ton pouvaient la transformer en prairie ou en terre labourable. Il étudia donc avec soin la nature du sol, sa position et crut avoir trouvé le moyen de le fertiliser*

Un soir qu'il se trouvait chez Daniel il en parla à quelques fermiers qui se plaignaient de n'avoir point assez de pâturages pour leurs troupeaux; mais aux premiers mots tous se récrièrent

- Par saint Dunstan j'ai dit un gros écu de bœufs, qui passait pour une forte tête dans le pays depuis qu'il avait fait fortune. Il faut que le magister ait l'esprit fait comme son ébène. I

Tu ne sais donc pas | maître bossu ^ qu'il fut de Teau pour les prairies ?

— PardoDuez ^ moi | monsieur Dunal ^ dit William avec douceur.

— Et tu n'as jamais remarqué que le Commun était plus sec que la langue d'un chat ?

— Je l'ai remarqué.

~ Par quel moyen, alors ? comptes-tu en faire ton herbage ? — En y trouvant de Teau.

- ^ Et où la prendras-tu ?

** - J'en ferai creuser un puits au nord du Commun.

- ^ Un ptit ! s'écria Dunal en éclatant de rire ; tu veux tenir une prairie fraîche avec un puits ?

^ Pourquoi non ? interrompit James j il arrosera chaque pied de trèfle à la main, comme une laitue.

Le bossu était trop accoutumé aux sarcasmes pour s'en offenser ; il sourit lui-même de cette plaisanterie.

-- Le puits dont Je parle ne ressemble point à

ceux que vous connaissez, dit-il mais aux puits de

l'Artois) dont l'eau jaillit hors terre et peut ensuite

. se distribuer en rigoles comme celle d'un ruisseau.

« ^ Un puits qui 'jaillit ! s'écrièrent tous les assistants.

— Sur mon âme, il est fou, dit Edouard Roslce.

— Il aura lu cela dans quelque livre, ajouta James.

— • Allons, magisUr, ne nous nous faites pas de

contes de fées, reprit Dunal ; je ne suis pas un imbécile, Dieu merci, et J'ai parcouru plus de pays qu'aucun de vous : je connais Inverness, Perth,

Stirling, et j'ai vu des vaisseaux de guerre à Âbcrdeen. Mais pour ce qui est des puits jaillissant^ je croirais encore plus facilement ce que vous nous disiez il y a quelque temps de ces grosses boules pleines de fumée avec lesquelles on pouvait s'élever jusqu'aux nuages» et de ces grands bras de fer qui écrivent dans l'air, de manière à porter en cinq minutes une nouvelle d'ici à Londres.

— Et vous auriez raison de croire à toutes cçs choses, monsieur Dunal, car toutes existent, reprit William^ mais quant au puits jaillissant, je suis sûr que l'on réussirait à le faire dans le Commun, car j'ai bien examiné le terrain; et ce serait pour la paroisse un énorme accroissement de revenus. Du reste, vous pouvez consulter Tingénieur de Bervic : il a vu en France de ces puits, et en a fait creuser lui-même.

Les fermiers haussèrent les épaules.

— Perce ton puits, William le Laid, dit James avec mépris, et je te promets d'y conduire boire mes ânes à raison d'un shding par tête.

— Et moi reprit Daniel, je te fournirai autant de bière forle qu'il jaillira d'eau do fa fontainco

Le maître d'école n'insista point. Il savait par expérience que la discussion avec les ignorants n'a d'autre résultat que d'intéresser leur orgueil à leurs préjugés, et il résolut d'attendre une occasion pour revenir sur le même sujet.

Mais, parmi ses auditeurs se trouvait un étranger, arrivé de la veille chez maître Daniel. Il parut frappé des observations du bossu, le prit à part, et lui adressa des questions sur la grande bruyère. William proposa de l'y conduire, et lui expliqua sur les lieux mêmes, les raisons qu'il avait de croire à la réussite d'un puits jaillissant. Elles étaient si claires que l'étranger en parut frappé ; il remercia William et partit. Quelques jours après le maître d'école apprit que la paroisse venait de vendre le Commun à l'étranger, qui n'était autre que milord Rolling, coimu pour sa grande fortune et ses grandes exploitations.

Un ingénieur et des ouvriers arrivèrent bientôt de Bervic pour percer le puits dont William avait eu l'idée. Ce fut une grande rumeur dans le pays : la plupart continuaient à se moquer de l'entrepreneur et James venait chaque jour s'informer s'il

pourrait bientôt amener ses ftnes. Mais, que l'on juge de son étonnement lorsqu'en arrivanti un soir, il aperçut à la place où les ouvriers travaillaient encore la veille, une belle colonne d'eau jaillissante à laquelle on s'empressait de creuser des canaux. Les habitants de Soumak, accourus pour voir la merveille, accueillirent Atolf par des buéoSj en lui oriant que l'abreuvoir était prêt, et d'aller chereber ses ftnes ; ce qui lit appeler ensuite le nouveau puits la source nux AntSy nom qui lui est demeuré jusqu'à présent.

Lord RoUingi averti de la réussite[^] arriva le lendemain avec d'autres ouvriers. La bruyère ftit défrichée> des b&timents s'élevèrent, et la nouvelle ferme fut bientôt couverte de troupeaux et de moissons*

Orj comme nous l'avons déjà dit, le nouveau propriétaire du Comtmm était riche et habile. Il introduisit dans son exploitation tous les perfectionnements que l'expérience avait sanctionnés, et obtint, par suite, des produits plus parfaits et plus abondants, Les habitants de Soumak s'en aperçurent bientôt à Ut déprédation de leurs den-

— «3 — rées : ils commencèrent à murmurer conire leur heureux voisin. William leur assura que le seul moyen de soutenir sa concurrence était d*adopter les améliorations qu[^]il avait adoptées lui-même. Mm c'était toujours le mèm[^] esprit de routine et d'aveuglement ; ils repoussèrent par desiiyures les Goaseils du maître d'école en continuant leurs plaintes stériles contre lord Rolling,

Sur ces entrefaites, celui[^]cij qui avait plus d'eau qu'il ne lui en fallait, proposa aux habitants de SoumaK de leur en vendre une partie ; mais tous rejetèrent bien loin cette proposition,

[^] Voilà les riches? s'écria Roslee, qui se trouvait pauvre depuis qu'il n'était plus le premier fermier de sa paroisse; ce n'est point assez pour milord de vendre ses bœufsj son blé, ion fromage, il veut en faire autant de son eau«.«

-[^] Comme si elle n'était point à nous plus qu'à lui, ajouta Jame», puisqu'il Ta trouvée dans un terrain qui nous appartenait.

^ m que l'on n'gût jamais dû vendre, lûouta

Daniel.

— Vous avez raison, reprit William^ mais on l'a

vendu, et mainienanl nous devons chercher seulement s'il est avantageux de racheter cette eau.

— Le village s'en est passé jusqu'à ce jour.

— Mais non sans en souffrir, objecta William; la fontaine où nous allons puiser est éloignée, la route qui 7 conduit fatigante...

— Pour les bossus, peut-être, interrompit James en riant; quant à moi, je la monterais en courant, mes deux sceaux chargés.

—Moi, j'y envoie mes garçons, continua James* —Et moi, je trouve toujours quelqu'un pour porter ma cruche, ajouta la jolie miss Ketty.

— Cependant, hasarda Daniel, une fontaine dans le village serait bien commode...

— Pour les marchands de vin, acheva Dunal.

— Non, reprit Willam, mais pour les faibles, pour les pauvres, et pour les femmes qui ne trouvent point des gens disposés à porter leur cruche) Songez, d'ailleurs, qu'en cas d'incendie nous n'aurions nul moyen d'éteindre le feu.

— Sûrement lord RoUing a payé une commission à William le Laid pour appuyer la vente do son eauj dit Roslee,

Le bossu rougit légèrement.

— Vous faites-là une méchante supposition , monsieur Edouard^ dit-il.

— Moins méchante que la proposition de ton mylord, s'écria le fermier. N'est-ce pas assez pour lui de nous avoir ruinés en nous fermant tons les marchés. Qu'il aille au diable avec son eau jaillissante ! il n'aura de moi que des malédictions, et pa<3 un sheliig.

— Non, s'écrièrent tous les fermiers, pas un sheling.

William baissa tristement la tête.

*— Vous écoutez votre passion plutôt que votre avantage, et vous avez tort, dit-il; peut-être vous repentirez-vous avant qu'il soit peu.

Sa prédiction ne tarda point à s'accomplir.

Une nuit que tout le village dormait paisiblement, le maître d'école se réveilla en sursaut; une immense clarté illuminait les rideaux de son alcôve. Il s'élança à la fenêtre... la maison placée vis-à-vis de l'école était en feu.

William jeta un cri d'alarme; mais plusieurs

autres habitants venaient également de s'éveiller*

Le bossu s'habilla à la hftte et descendit i il trouva le vilUge wtier oocupé de combattre Tincendie. Malheureusement le yent s'était élevé j la flamme^ après avoir gagné une seconde maison^ en atteignit une troisième, puis la rue entière.

Les habitants poussaient en vain des cris de désespdr en s'agitant à la clarté du village en feu : nul moyen d'arrêter le

désastre... l'eau manquait.

Pendant quelques heures^ ce fut un speetacle à la fois sublime et terrible. Les femmes s'étaient assises à terre en pleurant et tenant leurs enfants dans leurs brasi tandis que les hommes, debout, lei mains crispées , les yeux secs, regardaient tomber en cendre les rester de ces cabanes que la plupart avaient gagnées par vingt années de sueurs.

EnQn, vers le matin, les derniers toits tombèrent, les dettières flammes s'éteignirent, et de toutes ces demeureSfla veille encore bruyantes et joyeu* ses, il ne resta plus que quelques débits ftimants

entourés de familileii «ans abri i.«

Cependant un côté du village avait été épargné par rinceîdie; c'était précisément celui où se tfôutiit l'auberge de maître DariléL Les principaux habitants s'y réunirent le lendemain pour s'entreteuir du désastre de la nuit précédente.

Mais au lieu d^âvlsèr aux moyens de le réparer, tou&se mirent à en chercher la cause. Les uns prétendirent que lldcendie avait Commencé chez le forgeron; d'autres, chez le boulanger. On parla de demandes dlndemnités, de poursuites en justice. La discussion s'aigrit^ et l'on allait se séparer sans avoir rien conclu, lorsque William rappela que plus de cinquante familles se trouvaient sans ressources et sans abri.

— Il eût SulB que le vent soufflât d'un autre côté, ajoutâ-t-il, pour que le feu qui a détruit leurs demeures dévorât les nôtres; nous n'avons été préservés que par une protection dé Dieu. Mon-

trons-nous reconnaissants d'un tel bienfait en secourant cœu qui ont été frappés ; œuvrons-leiir

DOS maisons, donnons nos épargnes pour relever leurs toits, prenons enfin à notre compte une part de leur désastre, afin qu'ils en sentent moins le poids.

— Mais alors nous le sentirons, nous, objecta Roslee, que la prospérité avait endurci, et qui craignait toute dépense ne retournant point à son profit; on se ruinerait en prenant tout ce monde à sa charge, et je veux laisser à mes enfants de quoi se mettre sous la dent.

— Sans compter qu'il y a plusieurs des incendiés qui ne méritent guère qu'on ait pitié d'eux, ajouta Dunal; par exemple cet ivrogne de Peters^ qui me doit encore le prix d'un veau que je lui ai vendu il y a un an.

— Et les filles de Davys, ajouta Ketty, qui font par leur coquetterie la honte de la paroisse.

— Ajoutez ce bavard de John qui dit du mal de tout le monde, reprit Atolf, et qui prétendait l'autre jour que le boucher de l'autre village m'avait fait demander grâce en boxant.

— Tout ce que nous pouvons faire, continua maître Daniel, c'est d'aider nos voisins par une

quête. Pour ma part, j'ai quelques tonneaux de bière prête à se piquer dont je leur ferai présent.

— Moi^ je leur donnerai mes pommes de terre les plus avancées, ajouta le fermier Edouard.

— Moi, un porc maigre, continua Dunal.

— Moi, mes vieux habits, dit Ketly.

— Mais pour les loger? objecta William.

— Je prêterai une vieille grange qui est vide. * — Moi, mon grenier à foin.

— Moi, ma grande écurie.

Le mattre d'école secoua la tête.

— Ce n'est pas là ce que l'Évangile recommande à des chrétiens, dit-il tristement, et tôt ou tard TOUS vous repentirez de votre dureté.

Les familles ruinées par l'incendie furent forcées d'accepter ce qu'on leur offrait; mais quelque misérables que fussent les secours accordés par les habitants de Soumak, leur pitié ne tarda point à se lasser; alors les incendiés se trouvèrent sans ressources^ à la misère succéda la famine. Poussés enfin au désespoir, les plus hardis commencèrent à prendre ce qu'on leur refusait. Les moissons furent arrachées, de nuit, dans les champs,

lèÉ tmûta eùldté des vergers^ les troopeâl dérobés aux bergéties. Les fermiers redoublèrent en tain de vigilance; Taudace croissait avec le besoin» et les ifols se mtiltiplièredt de plus en plus.

William Voulut faire eomprendre aux paysans que leur inbumauté ataii été la première cause de ces désordres^ mats on l'accusa de défendre les voleurs^ et Dlinal lui demanda s'il partageait le fruit de leurs rapines.

Cependant la misère^ qui avait déjà amené Timmoralité, ne tarda point à engendrer la maladie. Willi&tn reeôuût) dès le

premier instant^ les symptômes de ôette terrible contagion transportée d'Asie en Europe^ et dout les journaux lui avaient fait connaître les récents ravages. Il se hâta d'en prévenir les autorités el les principaux habitants du canton y en les engageant à faire venir un médecin qui pût surveiller l'épidémie et en arrêter les progrès. Mais on se moqua de ses craintes : Atolf déclara que la maladie frappait seulement les misérablesⁱ et qu'elle devait être la bienirenuée, puisqu'elle débarrasserait le pays de voleurs et de mendiants; James sjouta qu'il ne s'était jamais

mieux porté; et Ketty déclara qu'elle préparait tfa toilette pour une fête où elle devait danser huit jours après.

Mais huit Jours après le village entier était dans la consternation. L'épidémie^ qui n'atait d^abord atteint que lee pautreis^ s'était bientôt attaquée à tottt le monde. James lui^mémé, l'He-reule de Sou« mak, Jamesyqui n'avait Jamais codnu la souffrance, ataitété emporté dans quelques heures; Rosleo le êuivit de près; puis vint le Jour de Ketty : ainsi, fbtce, richesse^ beautéi rien ne put garantir du fléau I

on avait couru chercher les médecins de servie; mais la contagion commenoait à y sévir également, et aucun n'avait voulu venir à âoumak.

Ainsi livré à lui-même, le mal allait chaque jour grandissant. C'était à peine si lé meûufsier pouvait suffire à. douer les cercueils, et le fossoyeur, aidé dé ses fls à creuser des fosses. Tout commerce et tout travail avaient cessé. Réunis à la porte de maître Daniel, cent qui avaient survécu s'entretenaient des progrès de la maladie et de l'impossibilité de la combattre. La orahite avait fait place dans

les cœurs à une sorte de rage douloureuse, née de l'impuissance et du désespoir. Ne pouvant arrêter le mal, la plupart y cherchaient une cause mystérieuse et surhumaine : les uns parlaient de mauvais t'en^ qui avait passé sur le pays; d'autres, de vengeances du démon frappant les populations chrétiennes; quelques-uns, enfin, d'empoisonnement des fontaines^ dont ils accusaient les juifs sans savoir pourquoi et par un reste d'antique préjugé. Mais le bedeau de la paroisse haussait les épaules à toutes ces suppositions. Pierre Dikins avait été maître d'éc^ole à Soumak, et, bien que son ignorance Teût fait remplacer par William, il avait conservé toute l'importance d'un homme qui chante du latin et sait tenir un livre ouvert.

— Ce n'est ni le poison, ni le mauvais vent qui est cause de nos maux, dit-il enfio, mais quelque maléfice provenant de la magie. Il y a parmi nous un homme que j'ai toujours regardé comme dangereux.

— Qui cela? demandèrent plusieurs voix.

— Qui? reprit Dikins; n'avez-vous donc jamais songé à la conduite de William le Laid dans tous

nos malheurs? Ne vous souvenez-vous plus des injures et des coups qu'il a reçus pour n'avoir point voulu écrire la pétition contre le nouveau chemin?

— Nous nous en souvenons.

— 11 s'en est bien vengé depuis, reprit le bedeau : d'abord, il est la cause que lord Rolling est venu s'établir dans le Commun,

— C'est la vérité.

— Puis, il vous a prévenus que si nous n'achetions pas Teau qu'on nous offrait le village serait brûlé.

— En effet.

— Enfin, il a averti que la maladie allait venir, en nous conseillant d'appeler un médecin.

— Parle ciel! je n'avais point pensé atout cela, s'écria Dunal.

— Vous comprenez, repritDikins, qu'un homme ordinaire ne pourrait ainsi tout deviner à l'avance

—Certainement.

— ' Mais comme dit le proverbe, « le couteau peut prédire le meurtre qu'il doit lui-même commettre. »

— > Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix, c'est le

boMU qui est câusé de tout; U Aurft ûpptii 11 mAgld dans Aeê li^rds.

-^ Et remarques!, Interrompit Dikins^ qu'il a toujours élé^lui, à l'abri.

— 8a maison n'a point brûlé«

— L'épidémie ne l'a point frappée —C'est clair, il a jeté un sort dur le village*

— Punissons le sorcier I

-«* Vengeons nos voisina ruinés !

-^ Nos parents qu'il a fait périr !

— A mort William le Laid !

— A mort ! à mort I

Ce cri retentit dans tout le village. Les habitants avaient accueilli avec d'autant plus d'empressement les soupçons émis par Pierre Dikins, que tous nourrissaient au fond de leur Cœur, une jalousie secrète contre la supériorité de WiUiam et un dépit violent d'avoir toujours vu ses avertissements se réaliser. L'envie aidant donô à la superstition^ ils, se levèrent furieux et coururent à la demeure du maître d'école.

Ils le trouvèrent dans sa classe, occupé à instruire les enfants qui lui étaient confiés, et l'en arraché-

rent sws lui permettre de s'expliquer. Aveuglés par la colère, ils poussaient le malheureux William de l'un à l'autre, proposant mille supplices dif* f éreots. Enfin le cri ; — Au puits t au puits I domina tons les autres, et Ton entraîna le bossu vers le grand réservoir pour l'y »oyer,

Slais au moment où la bande furieuse dépas^ait les barrières du Commun, lord Bolling lui-» même se présenta à la tête de ses domestiques armés, Jl venait d'apprendre le danger auquel se trouvait exposé le maître d'école, et accourait pour le sauver.

Il arracha William des mains des paysans, en leur demandant la cause d'une telle violence. Pierre Diïin^ la lui fit connaître.

— Ainsi, dit lord RoUing lorsque le bedeau eut achevé^ c'est parce que cet homme a toujours été sage, et vous toujours insensés, que vous voulez sa mort. Il vous a prévenus du bien ou du mal qui vous attendait, vous avez refusé de le croire, et maintenant que ses prédictions se sont accomplies vous le rendez res-

ponsable de votre imprudence. Malheur aux hommes qui méprisent l'intelligence

ou la redoutent I ils seront livrés à l'ignorance, à Taveuglement, à Timprévision. Vous n'êtes point dignes que William demeure parmi vous, puisque vous m'avez point su l'apprécier. Je le prends sous ma protection, et, dès demain, il partira pour le village que j'habite près d'Edimbourg. Là il trouvera des hommes qui regardent la science et la sagesse comme des dons de Dieu, et qui savent les respecter. Quant à vous, demeurez dans vos ténèbres et dans votre méchanceté, puisque vous avez repoussé celui qui voulait vous instruire. .

William partit en effet le lendemain, et on ne le revit plus à Soumak : mais les habitants, éclairés par Texpérience, le regretterent plus d'une fois; car rien ne réussit après son départ. Les incendiés, dont on n'avait pas relevé les maisons, émi> grèrent ailleurs ; une partie des terres fut abandonnée, le commerce tomba; et ce qui avait été un riche village ne fut plus, au bout de quelques années, qu'un hameau entouré de champs en friche.

LA FILLE DE L'AVOCAT

De toutes les réputations du barreau de Colmaf :

aucune n'éveillait plus d'estime et de sympathies

que celle de M. Antoine Garain. On ne vantait

point seulement sa profonde connaissance des lois^

son bon sens^ et l'éclat d'une parole toujours

échauffée par le cœur; ce qui faisait sa supériorité

incontestée^ c'était la scrupuleuse délicatesse qui

présidait à toutes ses actions. D'autres pouvaient

régaler en savoir ou en éloquence, personne ne

portait aussi loin l'austère religion du devoir. On citait des témoignages presque romanesques de cette probité exaltée du vieil avocat. Ainsi, il avait indemnisé un client dont il ne croyait pas avoir assez bien défendu les intérêts; il avait pris à sa charge la rupture d'un contrat où s'était glissée, à son insu^ une cause de nullité ; les frais de plusieurs affaires furent payés par son conseil, et perdues^ avaient été supportés par lui seul. On pouvait le regarder^ en un mot, comme la plus haute expression de cette délicatesse raffinée qui se croit responsable non-seulement de la faute, mais de l'erreur.

La récompense de cette espèce de fanatisme d'homme^ avait été, outre la réputation publique^ la sérénité de la conscience et la paix intérieure sans laquelle tous les succès ne sont que des ivresses éphémères» Privé de la femme qu'il avait épousée, M^r Garain trouva dans sa fille unique toute la tendresse et tous les généreux instincts qui pouvaient le soulager d'une telle perte. Octavie grandit sous ses yeux «très-heureuse du bonheur qu'elle lui apportait Jusqu'à l'âge où l'homme passe de

la protection du père à celle de l'épouse* Remarquée alors par l'homme qu'elle eût choisi elle-même son mariage compléta les joies du vieil avocat

Enfin. Darvière était en effet, un de ces êtres rares qui, sans faire de promesses^ commandent la confiance» Éprouvé par des per-

sécutions politiciiel^ il n'avait rien moins fallu que les enchantements d'une union désirée pour lui rendre l'aptitude au bonheur qu'un long exil semblait lui avoir enlevée. Un voyage rée^t fait en Buisse avec Ootavie avait réveillé son âme^ qui s'était pour ainti dire rsgeunie dans les aUematives delà contemplation et du mouvement.

Or^ au moment où commence notre récit, M. Garain, assié dans son cabinet et livré à une de ces vagues méditations qui entrecouperent le travail de tous les penseufSi venait d'arrêter ses regards sur deux portraits suspendus depuis la veille à la muraille, ceuide sa fille etde son gendre» Il contemplait, avec une émotira muette, leurs deux visa^ ges illuminés de joie, et, perdu dans un attendris* •ement rêveur, il suivait par la pensée, à travers

l'avenir^ ces deux chères existences sur lesquelles se concentraient désormais tous ses espoirs. Mais^ après une assez longue rêverie, il se rearcssa en s'agitant^ comme s'il eût voulu secouer les préoccupations qui l'avaient absorbé. Le souvenir de ses travaux interrompus lui revint; il attira vers iui^ au hasard^ les papiers dont son bureau était couvert, en parcourut plusieurs avec distraction, et s'arrêta enfin à un dernier qu'il se mit à relire plus attentivement. C'était une courte lettre en espagnol, dont il comprit à peu près le sens, grâce à Tétude qu'il avait faite autrefois de Don Quichotte.

Elle ne renfermait que ces mots :

« Une étrangère qui peut à peine prononcer » quelques paroles françaises veut confier une af- B faire de la plus haute importance à un avocat » probe et actif. On lui a indiqué M. Garain, qui > comprend, dit-on, un peu d'espagnol. Elle le » conjure de la

recevoir sans retard et de l'écou- » ter^ il y va pour elle d'une question de vie ou de » mort. 9 INEZ. p

Le billet avait été écrit dans une des hôtellmes

de Colmar et était daté du jour même. M. Garain allait prendre la plume pour y répondre, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine. Presque au même instant la porte s'ouvrit brusquement, et une jeune femme vêtue de noir parut sur le seuil.

Le petit clerc, qui la suivait tout eSaré^ annonça d'une voix balbutiante : La senora Inez Cordova.

Le vieil avocatj qui s'était levé, salua.

— J'allais répondre à madame, dit-il en montrant le papier qu'il tenait à la main.

— Vous... le seûor... Garain? demanda TEspagnole, en cherchant les mots avec effort.

Il salua.

— Alors, vous... prêt à m'enlendre, continuat-elle vivement. Moi parlerai mal... mais vous écouterez mieux... Vous savez l'espagnol?

— J'en ai autrefois compris quelques mots, dit le vieillard, mais je m'en souviens à peine.

— N'importe, nous... pourrons causer... si vous été patient.

U avait montré un fauteuil à Tétrangère qui s'y laissa tomber et parut se recueillir un. instant.

L'avocat profita de cette pause pour l'observer.

La aeflora Cordava avait dû être belle ; mais ses traitg amaigris et sa taille brisée accusaient les ravages de longues souffrances. Une flamme singulière qui étinoelait dans ses regards leur donnait quelque chose de violent et d'égaré. Au premier coup d'œil on reconnaissait la nature inquiète d'une femme sans force contre ses propres emportements.

Après un court silence^ elle regarda son interlocuteur en face, comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur, et commença un récit entremêlé de français et d'espagnol^ dans lequel M.Garalnnne put d'abord rien saisir ; mais il devint peu à peu plus intelligible, grâce au retour des mêmes mots aidés par le geste et l'accent. Enfln^ à force de questions et d'efTorts^le vieil avocat put comprendre une partie et deviner le reste.

La confession de la sefiiora était une triste et romanesque histoire. Follement éprise d'un Jeune homme que le hasard et la maladie avaient conduit chez sa mère^ elle Tavait amené à un mariage contracté non par cholx^ mais par reconnaissance. Les

suites de cette inopr udente union {ivaieQt été ^ qu-eU les deyaient être. L'amow ingen&é d'Ioes n'mtàX v^ accepter la paisible amiiié du jeune bommo; son exaltation s'était tour à tour traduite en plaintei ou en fureurs jalouses ^ enfin, ne pouvant plus vi-r vre dans ses angoisses toujours renaissantes» ellQ s'était décidée à y mettre Tin. Une lettre écrite à ûe" lui que le hasard avait lié k sa destinée lui annonça qu'il était libre; et^ les derniers liens ainsi rompus^ la malheureuse femme s'était enfuie, bien décidée à saisir le prepiier moyen de mourir. Mais, au mi* lieu même de son égarement» l'amour de la vie l'avait rete-

nue. Près de franchir le seuil du monda mœmnu, elle s'était jetée en arrière et avait préféré l'exil à la mort. Partie pour les colonies espagnoles avec les saintes femmes qui l'avaient recueillie, elle était restée deux années ensevelie dans leur couvent, tâchant d'accepter son rôle de morte vivante. Inutiles efforts ! sous cette coiffe couvait toujours la même flamme. Ne pouvant plus accepter la résignation, elle avait subitement quitté son sépulcre, et s'était embarquée pour l'Espagne; mais celui qu'elle y avait laissé n'y était plus. Acharnée

à sa poursuite, elle avait employé une année entière à rechercher ses traces du Tage aux Pyrénées et des Alpes à l'Adriatique; enfin elle venait de les retrouver, de les suivre jusqu'au Rhin. L'homme qu'elle cherchait était en France, elle en avait la certitude; il fallait seulement le découvrir, et c'était dans ce but qu'elle venait réclamer le secours de M. Garain.

Elle lui apportait toutes les pièces qui pouvaient faciliter cette recherche en prouvant la vérité de son récit. Le vieil avocat, ému de ses larmes, promit de l'aider. L'attachement de cette femme avait, dans son excès même, quelque chose de touchant. En la voyant vieillie par tant de douleurs, il se rappela sa fille, il pensa qu'elle aussi aurait pu subir les tortures de quelque inguérissable passion, et, attendri à cette supposition, il prit la main de l'étrangère avec une compassion presque paternelle.

— Calmez-vous, çeflora, dit-il doucement; Dieu aidant, nous retrouverons, j'espère, celui que vous n'auriez point dû quitter. Mais pour que ce retour soit une joie sans mélange, il faut que vous reveniez à lui plus tranquille, plus indulgente. L'affec-

tion qui^ au lieu de donner du bonheur, le trouble^ n'est point une saine affection. Apaisez cette fièvre qui bouillonne en vous, prenez avec reconnaissance ce que le ciel vous donne, et ne demandez point davantage. Les cœurs insatiables sont des cœurs ingrats.

— Ab! j'ai compris, j'ai compris! s'écria l'Espagnole en serrant les mains de l'avocat ; lui heureux d'abord, moi beureuse ensuite.

M. Garain approuva par un sourire; il l'encouragea de quelques bonnes paroles, et, après lui avoir promis d'examiner, le soir même, les papiers qu'elle venait da lui remettre, il la reconduisit à travers le jardin jusqu'au seuil de sa demeure.

Le jour touchait à son déclin; les derniers rayons du soleil couchant^ faisaient étinceler les vitrages et glissaient en réseaux d'or au milieu des char<milles. Un vent frais, courant le long des platesbandes de narcisses et d'hyacinthes, secouait dans l'air leurs doux parfums. Séduit par ces enchantements du soir, M. Garain ralentit le pas en revenant, et gagna, sans y prendre garde, la petite allée

de tilleuls qui servait habituellement à ses prome-

PQ468. Il allait eo atteindre rextremité, lorsqu'un éclat de rire fraig et velouté lui fit relever la tête. Au même instant^ une ombre folâtre s'élança du beroeau de obèvrefeuille qui fermait Tallée^ et il reottda ses bras OctaTie qui l'attendait là avec son mari.

Chacun d'eux prit une de ses mains, et tous trois recommen-
Qrent la promenade sous les tilleuls, m jeune femme avaità lui soumettre un de oes grands débats de la lune de miel, toi^ours

soulevés et jamais résolus. U s'agissait de savoir laquelle des épreuves était la plus cruelle dans la séparation, celle de partir ou celle de rester. Cette question dq cour 4'amQur, gravement débattue par les deui époux» ot non moins gravement écoutée par le vieil avocat, les retint jusqu'à la nuit dose sans qu'ils pussent arriver à une solution. M. Garain déclara que la raison de décider ne lui apparaissait point durement, et qu'il demandait remise de la omm 4 huitaine. Octavie fit un mouvement de boudoiris caressante.

^ C'est un déni de justice 1 s'écariart-êlla -, le tri* bunal doit porter Tarrêt*

~ Le tribunal est chargé d'étudter ca soir WM affaire plus «éneuseï répliqua M. Garai» en sou« riant.

-^ Pites plutôt qu'il s'est laissé séduire par mon adTersaire, reprit la jeune femme avec une iodi» goatioQ plaisante) le tribunal attend de lui quel« que récompense^ ou en a reçu quelque service.

-*** Parbleu I tu me rappelles qu'il peut m'a» rendre un sur-le-cbamp^ interrompit l'avocat en s'arri^ tant. Vous savez Te^pagnol, Henri?

— Comme les Français savent les langues étrap* gères,

-«- Vous le comprenez, il n'en faut pas davaiH tage pour déchiffrer les pièces que Ton vient de me remettre. Voilà trente ans que j'ai traduU CervatèS;, ^^ i^ suis aujourd'hui un bien pauvre Castillan ; vom, aidé par vous J'espère m'en tirer»

Il foUut prouver à Octavie la uécessité pressapte de ce travail pour qu'elle permit à Henri de la qui(p ter, MfQarain promit de le

lui renvoyer dès qu'U aurait ewminé les principales pièces^ et elle ro** monta (^i elle en soupirant.

Arrivé daus sgn çabinet> le vieil avocat ^uçbt^

les papiers confiés par l'étrangère. A l'aspect du Tolumineux dossier, Daryière ne put retenir un mouvement.

— Ne vous effrayez point, dit M. Garain en

souriant, nous nous contenterons de parcourir, n faut seulement que je vous explique d'abord Taffaire.

-- Voyons, dit nonchalamment Henri, dont la pensée était évidemment avec Octavie, et qui s'efforçait en vain de donner de la bonne grâce à sa résignation.

M. Garain sourit, et se promit le malicieux plaisir de lasser sa patience en prolongeant outre mesure le récit. Contre son habitude, il débuta par un exorde solennellement inutile, passa ensuite à la description de l'étrangère, et n'entra que le plus tard possible dans l'explication des faits.

Henri avait d'abord écouté avec une froideur qui déguisait mal son impatience ; mais peu à peu son attention parut s'éveiller; quelques détailsrravaient fut tressaillir. Penché vers M. Garain, il écoutait avec un trouble croissant, lorsque, au nom de l'es* pagnole, il se redressa en poussant un cri.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? demanda M. Garain stupéfait.

— Inez Cordoval reprit le jeune homme haletant^ vous avez dit Inez Cordovaî ^- C'est ainsi qu'elle s'est nommée.

— Et vousTavez vue?...

— Ici, il n'y a qu'un instant.

— Vivante?

— Elle-même m'a remis ces papiers.

Darvière s'élança vers le dossier qu'on lui montrait; il le feuilleta d'une main tremblante, aperçut une pièce couverte de timbres espagnols, et recula avec une exclamation si terrible que M. Garain se sentit froid jusqu'au cœur. Il saisit vivement à son tour le papier : c'était un acte de mariage en tête duquel se lisaient les noms d'Inez Cordova et de Henri Darvière.

Il y eut un moment de silence pendant lequel ces deux hommes restèrent l'un vis-à-vis de l'autre sans se voir et foudroyés. Le vieil avocat fut le premier à reprendre possession de lui-même ; le nuage qui avait d'abord enveloppé son esprit se dissipa rapidement » et il put tout comprendre.

BO

proscrit de France, Henri Darvière avait rencontré en Espagne l'épidémie terrible qui peu à peu venait de ravager Barcelone, mourant et abandonné, il dut la vie aux soins d'une femme qu'il avait épousée par reconnaissance, et qu'il perdit plus tard. Le père d'Octavie avait appris tout cela de Henri lui-même mais sans détails, car, voyant que les souvenirs de son passé lui pesaient, il avait évité d'y arrêter sa pensée. Aujourd'hui tout s'expliquait. Henri avait cru à la mort d'Inez, et était redevenu libre il avait loyalement contracté un nouveau mariage*

Lorsque ses regards rencontrèrent ceux de M[«] Gi^{^*} raiUf ce dernier lui tendit les bras et le tint long«temps pressé contre sa poitrine.

-*«• Ah ! merci merci[^] mon père I balbutia Henri éperdu; vous n'avez pas[^] du moins, douté de moi | vous ave[^] compris que mon mwv n'était pas un erime.

~Non, dit l'avocat tristement[^] mais m malbeuTi bêtas i un ir-réparable malb[^]ur i

-f[^] Que dites-vous î

— Toute notre vie §»(PliAagé«tl{epriicar la vérité efft venue[^] et atec die de nouveaux devoirs.

'[^] Jo n'en connais qu'un[^] s'éerla le Jeune homme, celui de re Uer votre fils !

w* Et cœtte femme, eeUe femme dont les droits sont antérieurs
l

-*£h bien 1 nous la fuirons; Je partirai avec votre fille; nous irons chercher, loin d'ici, quelque retraite bien cachée, où nul ne connaîtra la chaîne que je laisse derrière moi.

«[^] Mais voue la connaltres, vous I quel que soit l'éloignement, vous saurez qu'il y a dans le monde un être qui a des droits à votre protection et que vous abandonnez, à qui vous avez promis votre attachement et que vous en dépouillez ! Si l'épée de Damodès n'est point sur votre tête[^] elle sera dans votre cœur, car vous vous condamnez vous-même. Jusqu'ici l'ignorance rendait votre bonheur innocent ; désormais il devient coupable.

— G'est-àrdire que je dois le sacrifier à des liens que je déteste! s'écria Henri hors de lui; ah ! ne l'espérez pas ! non, je n'échangerai point les joies d'une affection partagée contre les tourments trop connus du passé. Je ne veux point de cette morte

qui sort de la tombe pour me réclamer mon repos et mon bonheur ! je la renic^ je ne la comiais pas !

M. Garain voulut répliquer; mais Henri n'entendait plus. Tout entier à son désespoir^ il continua à accuser les hommes et la providence, jusqu'à ce que^ vaincu par la douleur, il fût tombé de la colère dans les larmes. Alors, la voix brisée et les mains jointes, il parla au vieil avocat de saillie; il le supplia de la défendre contre le désespoir d'une séparation; il combattit l'équité du juge avec la tendresse du père. M. Garain sentit sa raison faiblir ; il se leva pâle et troublé.

— Assez, Henri, dit-il, ne me teniez pas ! Profiter

des défaillances d'une âme pour la vaincre n'est point digne de vous. Tous deux nous avons besoin de recueillement; demain nous reprendrons cette terrible question. Pour ce soir, faites seulement qu'Octavie ne puisse rien soupçonner; laissons-lui encore quelques heures de bonheur.

Et comme il vit que Henri allait protester contre . ces de-raières paroles :

— Dieu les prolongera. peut-être, ajouta-t-il,

Dieu et notre prudence. Vous ne pouvez douter de ma bonne volonté , mon filsj laissez-moi réfléchir.

Cette nuit fut pour le vieil avocat une nuit d'agonie. Livré à une de ces crises suprêmes qui mettent nos plus invincibles affections aux prises avec le devoir, il demeura plusieurs heures hésitant et comme dans rivresse du doute. Tantôt, gagné aux raisons de Henri, il repoussait comme lui des droits qui n'avaient pour eux que leur antériorité 5 tantôt, ramené à la loi dont il s'était toujours conservé le prêtre fervent et rigoureux^ il acceptait, en pliant la tête, le coup qui le frappait. Mais Tespérance à peine repoussée revenait sous une nouvelle forme; l'esprit ne pouvait persuader le cœur. Le bonheur d'Oclavie, brisé subitement et sans retour, criait toujours vengeance en lui contre la logique. Ce bonheur, après ♦out, n'était-il point sa grande affaire ? Que lui importaient les droits de laseûora? Était-ce à lui de les faire valoir contre

oeui qu'il aimait 1 Qu'étaient^ d'ailleurs^ ees droita donnés par la loi et que contestait la œœurt un horrible hasard qui brisait deux existences sans faire un heureux 1 Car que pouvait attendre la seûora elle-même d'une uaion violemment renouée avec Henri? Empêcher dès aujourd'hui un rapprochement inutile ou dangereux^ n'était^oe point se montrer prudent? laes ne savait rien encore; on pouvait échapper à ses recherches ! Bien plus, les preuves de son mariage se trouvaient en* tre les mains de M. Garain : il dépendait de lui da les anéantir; un seul geste» et le danger avait disparu^ et la trace même du droit n'existait plus ! Il tenait dans ses mains la vie ou la mort de sa miel

1.6 vieil avocat sentit une sueur froide inonder ses tempes; des nuages enflammés passaient sur ces yeux éblouis. U appuya la tête sur ses mains jointes, et demeura longtemps dans cette attitude^ l'esprit obscurci et Tâme bourrelée. D'abord la voix du

père criait si haut qu'il ne put en entendre d'autre ; mais insensiblement celles de l'homme et du magistrat se firent écouter. Eloignant d'une

— 8B — mtti& crispée les papiers qui lui avaient été confiés , il se redressa en s'appuyant au mur. Il lui semblait que son cœur allait éclater en une horrible convulsion i mais ce fat le dernier effort. Après être resté quelques instants la tête dans ses mains^ comme un homme qui cherche à rassembler ses idées, M. Garain laissa retomber lentement ses deux bras. Il avait les yeux secs, les lèvres serrées^ tous ses traits vibraient d'une noblesse doulou^ reuse. Il promena autour de lui un long regard, s'aperçut que le jour avait reparu, et, après avoir interrogé la pendule, fit avertir sa fille qu'il allait monter chez elle.

Sa seule crainte était d'y rencontrer Henri; il apprit heureusement que ce dernier était sorti dès le point du jour.

Pour lui aussi la nuit avait été horrible, et il avait traversé toutes les angoisses de Tincertitude et du désespoir avant de pouvoir s'arrêter à une résolution. Enfin, vers le matin, il secoua son engourdissement fiévreux et se décida à en finir avec une intolérable situation.

Averti, la vieille, de rhôteliTic où Inez Cordova

était descendue^ il s'y rendit tout droit et demanda l'Espagnole, qui faillit s'évanouir à sa vue. Henri s'attendait à ces premiers transports et les supporta avec assez de fermeté. Laissant à Inez le temps de se remettre, il lui raconta^ en quelques mots, comment le hasard lui avait mis sous les yeux les papiers conQés la veille à M. Garain, et l'avait subitement instruit. La senora haletante écoutait à peine. A genoux devant lui, les mains jointes, la

tête renversée en arrière , elle continuait à le regarder avec délire. Darvière voulut couper court à cette exaltation en la forçant à se relever.

— Non, laissez-moi ! s'écria-t-elle en espagnol , et en s'obstinant dans son humble attitude ; laissez-moi là, à vos pieds, c'est ma place !...» Après tant d'années d'abandon*. • ahl répétez-moi que vous ne gardiez point de moi un souvenir trop douloureux! que vous ne me maudissiez point dans votre pensée .

— Il n'y a que les lâches qui maudissent les morts ! fit observer Henri sourdement.

La seiiora tressaillit.

— Ah ! vous avez raison, reprit-elle ; vous m'avez crue morte... et qui sait... si vous ne vous en êtes point réjoui... si mon retour ne vient point

vous enlever une indépendance dont vous étiez heureux?

Elle regardait le jeune homme qui resta immobile et la tête baissée.

— Ainsi, c'est la vérité! continua-t-elle enjoignant les mains; vous aviez déjà oublié une union., que vous croyiez brisée...

— Qui Ta voulu? demanda Henri avec amertume ; ai-je choisi la position que vous m'avez faite? est-ce moi qui ai cherché la délivrance?

— Mais... vous en avez profité? ajouta Inez qui le regardait fixement.

— Quand cela serait, madame, n'aviez-vous pas tout autorisé par votre disparition? Croyez-vous donc que l'on puisse ainsi abandonner ou ressaisir une destinée, en faire le jouet de ses folles exaltations, rendre à un homme la liberté pour venir ensuite la lui redemander... sans savoir même s'il la possède encore?

•-Que dites-vous? s'écria-t-elle éperdue.

^ Je dis | répéta Henri avec désespoir, que vous-même n'avez pas pris soin de me tromper sur ce sort ; que je suis resté en France maître de mon nom; que j'étais trop jeune pour me résigner à un éternel veuvage...

— -bien!... achevez... eh bien!

— Eh bien ! je suis... je suis remarié !

Henri poussa un cri terrible et se redressa d'un bond. Dans ses plus douloureuses suppositions, son esprit n'avait point osé aller jusque-là. Mais dieu sortit bientôt de son abattement pour reprendre la défense de ses droits avec cette ardeur sauvage de la passion qui ne voit rien au dehors d'elle-même. Que lui importait-il après tout ce mariage, que Terreur pouvait exciter, mais ne pouvait prévaloir contre le sien? Henri lui appartenait, et rien désormais ne pouvait rien séparer ! Aut raisons aux prières, aut larmes, elle n'opposait que sa volonté aveugle et inflexible. Uvrée à toutes les brutalités de la passion elle s'écriait qu'elle aimait mieux Henri malheureux avec elle qu'un heureux près d'une autre) qu'elle ne pourrait désormais l'en séparer; qu'elle le sui-

Trait partout et toujours; que c'était sa pfoHété, son bieu^ et qu'elle le garderait comme on garde un trésor, par la force et par la ruse !

Henri^ qu'étourdissaient les éclats de cette ten>dresse égoïste, et qui avait eil vain essayé dé Èe faire écouter^ venait de se lever avec un geste de colère désespérée^ et allait partir, lorsqu'un des domestiques de l'bOtel entra et lui remit Une lettre.

A peine y eut^il Jeté les yeut qiill pftlit ; (tétait l'écriture de M. Oaraln.

n déchira vivement TenveloppOiet lut feè qui âUit :

« Ainsi que Je vous l'avais promiâj'ai réfléchi » depuis hier^ et le résultat de oe& reflétions a été » de me faire comprendre plus clairement mon » devoir. Ce matin , je suis monté cheis OclaViô; » que j'ai trouvée surprise de Votre sortie mâtî^ w tiale> mais encore eans soupçons. J'ai voulu les » faire naître^ elle ne m'a .point compris. Toute à » ses oiseaux et à ses fleurs^ elle ne pouvait voir » au delà de cette atmosphère de bonheur dans % laquelle elle respirait. Alt>rs je lui ai parlé dé ce » bonheur lui^même^ si grand qu^il faisait oublier

tout le reste ; je lui ai successivement mie sa pro- » longation à différents prix. Le payerait-elle de » tout ce qu'elle possédait ? Elle a souri ; de sa jeu- » nesse et de sa beauté? Elle a répondu sans hési- » tation ; du sacrifice de son devoir ? Elle est deve- » nue pâle, elle m'a regardé fixement, et elle m'a » demandé ce que je voulais dire. Alors, la voix » tremblante, le cœur serré, je lui ai lentement » révélé le malheur qui nous brise tous !... Je ne » veux pas vous dire Teffet d'un pareil aveu j il a x> été terrible I Mais enfin mes soins et mes priè- » res ont triomphé de ce premier

transport. Main- D tenant, grâce au ciel, ma fille est plus calme, et » c'est par son ordre que je vous écris.

» Elle a sur-le-champ compris ce qu'elle devait » à la seüora, à vous, à elle-même. De ces deux » unions contractées par une fatale erreur, l'une » devait être brisée sans bruit, sans ,scandale; r> elle a senti que c'était la seconde ; et quand vous » recevrez cette lettre, nous serons déjà loin de JD Colmar.

» Je ne dis pas, mon ami, ce qu'il y a pour nous p de déchirements dans cette séparation, vous le

» deyinerez, vous le sentirez. La veuve que j'em- » mène ne veut point cependant que cette lettre » parte sans apporter une double prière : à vous, » elle demande de la résignation, du courage j à p celle qui va reprendre votre nom, de la ten- » dresse et de l'indulgence. Elle vous confie à f> ses soins avec l'angoisse d'une mère mou- D rante qui lègue son imique enfant. Jouissez » de Tavenir, et elle tâchera d'oublier le passé : » soyez heureux, et elle ne trouvera point la » force de se plaindre. »

Inez avait lu en même temps que Henri, pardessus son épaule, et, à mesure qu'elle avançait dans cette lecture, une invincible émotion l'avait gagnée. Elle comparait malgré elle son attachement tyrannique et personnel à cette généreuse tendresse; et, vaincue par une grandeur qu'elle ne pouvait imiter, elle se laissa tomber à genoux près de Henri, saisit la lettre du vieil avocat, et y collant ses lèvres avec respect ?

— Ah! tu vivais avec des anges, dit- elle sourdement, et je t'ai ramené en enfer 1

Trois aimées après les événements rapportés dans le précédent chapitre deux voyageurs assis à l'extrémité d'une galerie d'auberge, au petit village d'Aioro, regardaient le soleil se coucher derrière les cimes nuageuses de la montagne. Bien que le temps eût fait cruellement sentir son passage sur ces fronts d'âges différents il était facile de reconnaître deux des principaux personnages de notre histoire M. Garain et sa fille Octavie. Depuis le terrible événement qui était venu troubler à son bonheur, la jeune femme avait parcouru, avec son père, toute l'Allemagne et une partie de l'Italie sans pouvoir étourdir, dans les bruits du voyage, son inconsolable douleur. Cependant elle la supportait silencieusement et avec une dignité résignée qui la rendait encore plus touchante.

Débarqués la veille à Aioro, les deux voyageurs y étaient retenus par l'impossibilité de se procurer un véhicule, et ce séjour forcé avait contrarié d'autant plus M. Garain, que Tauberge se trouvait en

Trouvée par les lugubres préparatifs d'une agonie. Une étrangère arrivée le matin allait rendre le dernier soupir ; on venait même de demander en son nom, au jeune avocat et à sa femme les chambres qu'ils occupaient, et, cédant aux désirs d'une mourante, ils avaient autorisé à transporter leurs bagages à l'étage supérieur. Ce déménagement devait être achevé, et ils se préparaient à gagner leur nouveau gîte, quand une servante accourut en criant que la malade voulait les voir. M. Garain fit un mouvement de surprise.

— Moi ! dit-il) et que peut-être l'inconnu ?

— Elle vous connaît, interrompit la servante. .. Tout à l'heure, en (intendant lire votre nom sur un des coffrets, elle a poussé un cri, et elle a dit qu'elle voulait vous parler, à vous et à la demoiselle... Venez, car le médecin assure qu'il n'y a pas

de temps à perdre.

Le vieil avocat regarda Octavie et tous deux suivirent la servante, sans comprendre ce qu'on pouvait leur vouloir.

CetteK)! les conduisit jusqu'au fond d'un corri-

dor, poussa une porte, et les introduisit dans une chambre à coucher où les rideaux, soigneusement fermés, ne laissaient pénétrer qu'une faible lumière. Au bord d'un vaste lit à baldaquin apparaissait une forme blanche étendue sans mouvement ; plus loin, un homme se tenait debout, le front appuyé au chevet.

M. Garain et Octavie s'avancèrent d'abord sans bien distinguer; mais, arrivés plus près, tous deux s'arrêtèrent avec un cri I

Dans la malade déjà glacée par la mort, le vieil avocat venait de retrouver la señora Inez Cordova, tandis que sa fille reconnaissait Henri dans l'étranger qui se cachait le visage.

La mourante rouvrit les yeux, tressaillit, et une légère rougeur traversa ses traits. Octavie s'était arrêtée à quelques pas; elle lui fit signe d'approcher.

— Venez, dit-elle d'un accent éteint; c'est Dieu qui vous a conduits ici...

Et comme la jeune femme restait à la même place, tremblante et incertaine :

•— Que craignez-vous? reprit Inez plus vivement;

ne voyez-vous pas que tout est fini pour moi? Ah ! Dieu m'a punie, justement punie ! En vous arrachant Henri^ j'avais fait bon marcié de son bonlieur^ du vôtre; je n'avais voulu songer qu'au mien... et le bonheur n'est point venu ! et j'^i enfin compris que pour le mériter il fallait être prête . à le sacrifier... que l'affection sans dévouement était une torture, non une richesse ! Tout cela^ je l'ai . appris cruellement et bien tard; mais je le sais maintenant.

Elle s'arrêta ; des larmes coulèrent lentement sur ses joues livides. Henri se pencha vers elle et voulut l'apaiser par quelques paroles amicales; mais elle l'arrêta du geste.

— Laissez, dit-elle^ il me reste peu de temps... et peu de forces... je veux les employer à réparer au moins le mal que je vous ai fait.

Se tournant alors vers Octavie, elle se mit à lui recommander le bonheur de Henri en termes touchants.

— Dans quelques instants, dit- elle, il sera libre..., et cette fois... sans retour... Le^ liens que je suis venue rompre si fatalement pourront se renouer

ÈAM crime.M AlorSi en considération du bonheur présent^ pardonnez les larmes que je vous ai fait verfler^ et soyez heureuse sans rancune comme vous le serez sans remords.

E\]p sgouta beaucoup de choses touchanteSi que Henri et Ootayie écoutèrent à genoux aux deux côtés du chevet. Enfin> quand elle sentit que la vie allait la quitter, elle prit leurs mains,

les réunit, et, y appuyant ses lèvres, rendit le dernier soupir dans ce dernier baiser.

M. Garain et ses enfants ne reparurent à Colmar que plusieurs mois après. Tout le monde ignorait le terrible orage qui avait traversé la vie des jeunes époux, et l'on crut qu'ils revenaient d'un long voyage à l'étranger- Mais cette cruelle épreuve avait encore resserré les liens d'estime et d'amour qui unissaient ces trois âmes d'élite ; car elle leur avait appris à toutes trois ce qu'il y avait en elles de probité de courage et de dévouement*

LE FILLEUL

C'était un jeudi soir de l'année 1649. Le sieur Roullard[^] orfèvre de Parisⁱ et l'un des maîtres les plus riches de ce corps d'état[^] était debout dans son arrière-boutique où il semblait relire avec attention un papier magnifiquement libellé[^] en petite bâtarde, et orné de majuscules à paraphes» Un peu plus loin se tenait assise Jeanne» sa nièce» jolie brune de dix-huit ans[^] dont les yeux quittaient à chaque instant le tricot de filoseUe qu'elle te-

nait, pour regarder à travers la devanture vitrée.

Maître Roullard replia enfin son papier[^] et un

sourire de satisfaction épanouit son lot[^]e visage.

— C'est parfait I 4it-51 à dea>i>voix et en s'adressant à sa nièce ; il est impossible que monseigneur le cardinal n'ait point égard à cette requête.

— Vous tenez donc bien au titre d'orfèvre de la cour[^] mon oncle ? demanda Jeanne avec distraction, et en regardant dans la rue.

— Si j'y tiens ! s'écria Roullard; voilà une question saugrenue ! Mais savez-vous, mademoiselle[^] que[^] si je l'obtiens, ma fortune est faite !

— N'êtes-vous point déjà assez riche[^] mon oncle?

—On n'est jamais assez riche, Jeanne[^] répliqua maître Roullard avec une profondeur sentencieuse ; d'ailleurs comptez-vous pourrien l'honneur d'être attaché à la cour?

— C'est qu'il me semble, , objecta la jeune fille plus bas et en hésitant, que ce titre sera embarrassant pour vous.

—Pourquoi cela?

•— Parce que vous avez eu, jusqu'ici[^] la pratique

de toutes les personnes qui tiennent pour monsieur le Prince*

— Eh bien?

— Eh bien, vous avez entendu dire tant de mal du cardinal que tous tous êtes habitué vous-même à en dire...

— Chut ! interrompit Torfévre qui lui imposa silence des deux mains; il ne faut point parler de cela, Jeanne. Si j'ai répété quelques propos légers sur Son Éminence[^] j'ai eu tort ; quand on reconnaît ses torts, on ne doit plus tous les reprocher.

— Sans doute, mon oncle, mais vos commis et vos ouvriers ont pris les mêmes habitudes...

— Il faudra qu'ils en changent, reprit résolû*ment RouUard; je ne souffrirai pas que mes employés me compromettent. Quand je disais du mal du cardinal, je ne le connaissais pas. D'ailleurs maître Vatar vivait et je n'avais aucune chance de le remplacer, tandis que depuis avant-hier tout est changé; car c'est avant-hier soir que j'ai appris la nouvelle, en revenant de conduire Julien aux voitures de Saint-Germain... A propos, il n'est pas revenu, Julien.

—Non, mon oncle, dit Jeanne, qui tourna encore les yeux vers le quai ; Jene sais ce qui peut le retenir si longtemps, et je commence à être inquiète...

Maître Roullard regarda fixement sa nièce.

— Ab ! oui-dà, dit-il en prenant tout à coup un ton mécontent, vous êtes bien facile à tourmenter pour ce qui concerneM. Julien Noiraud 1 Vous pensez toujoursà ce beau projet de mariage^ n'est-il pas vraif

— C'était ma mère qui rayait formée répliqua

Jeanne d'une voix qui trahissait son émotion.

~ A la bonne heure ! reprit Roullard ; mais moi, j'ai d'autres idées. Gomme je puis donner une dot,

je veux que vous épousiez un homme riche^ et votre Noiraud n'a pas cent écus vaillant.

— Il peut faire son chemin, hasarda Jeanne.

— Oui, gr&ce à quelque miracle, continua l'or

fèvre ironiquement. Attend-il toujours cet aventurier italien qui a autrefois demeuré chez sa mère, et qui Ta tenu sur les fonts de baptême? le capi« taine Julianio, je crois?

— Vous savez bien, mon oncle, que Julien ne parle de cela que par plaisanterie.

— Soit ; mais comme il n'a pas de plus sérieuses espérances, je le refuse positivement pour neveu. J'ajouterai même que je désire vous voir moins amical à son égard. Je n'ai pas voulu lui ôter brusquement toute espérance ; mais il faut m'aider à lui faire perdre courage petit à petit car vous comprenez que ce mariage va devenir maintenant moins possible que jamais. Si je suis nommé orfèvre de la cour, qui sait? il n'est pas impossible que vous épousiez un gentilhomme !...

Maître Rouard ne put continuer, car on l'appela pour parler à quelques nouveaux acheteurs qui venaient d'arriver.

Ceux-ci n'étaient autres que le gros traitant Jean Dubois, alors mêlé à toutes les entreprises flandaiseSy H. Colbert et le commandeur de Souvré. Tous trois étaient partisans du cardinal, et ne faisaient point partie de la clientèle ordinaire de maître Roulard ; mais ils avaient entendu parler de quelques pièces d'orfèvrerie qu'il venait d'exposer et voulaient les voir.

L'orfèvre les accabla de prévenances. B bouleversa sa boutique pour chercher ce qui pouvait

être de leur goût, en ayant soin d'entremêler toutes ses politesses de protestations de dévouement au cardinal et à ses partisans.

Maître RouUard^ comme on a déjà pu le deviner, ne se piquait pas d'une grande fixité dans les opinions. C'était une conscience barométrique toujours en mouvement^ selon Tair qui soufflait, et n'ayant d'autre occupation que de chercher ce qui pouvait être à son avantage. Il avait réussi à force de zèle pour lui-même, et était arrivé, avec une capacité médiocre dans sa profession, au point où il se troavait : la ténacité de son égolsme lui avait tenu lieu de supériorité.

Il venait de mettre à part, pour le traitant et pour M.Colbert, plusieurs pièces d'orfèvrerie dont il avait réduit les prix en considération de leur dévouement au cardinal, et il recommençait une nouvelle palinodie en rhonneur de Son Éminence, lorsque la porte de la boutique fut brusquement ouverte par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, de chétive taille, défiguré par la petite-vérole, mais qui avait conservé, dans sa laideur, une expression de bonté intelligente et hardie. Le nouveau venu jeta brui^

quement sur le comptoir un paquet qu'il portait sous le bras.

— Bonjour, patron, s'écria-t-il après avoir salué les deux gentilshommes et le sieur Dubois, vous avez dû être bien inquiet de moi en ne me voyant pas revenir hier au soir, mais M. de Nogent m'a retenu pour réparer son surtout d'argent.

— Ah! vous revenez de chez le comte? interrompit Colbert ; et comment se porte-t-il?

— A merveille, monsieur.

— Il se porte bien, répéta le commandeur de Souvré ; il faut alors qu'il ait trouvé quelque méchanceté contre Son Éminence.

— S'il en a trouvé ! s'écria Julien en riant ; il m'a chanté un noëlu vingt couplets contre le cardinal.

— Comment, il a osé ! interrompit le sieur Dubois scandalisé,

-^ Ah ! je crois bien, reprit Julien ; il avait même commencé à me les apprendre... c'est sur raird'ilQeQuia... attendez donc...

Maître RouUard toussa et roula les yeux poui* avertir Julien; mais celni-(îi ne cQipprit'pas. L'ba-

bitude de dire du mal du cardinal était si bien éta< blie chez Porfévre qu'il ne pouvait supposer un changement à cet égard ; aussi^ après avoir cherché un instant, il s'écria :

— Voici un couplet !«. # Et il se mit à chanter :

AUelua pour Maiarin!

C'est le fils aîné de Scapln, Dans le sac ta f^rance il mettra.

ÀUeluai

^ JoUèfiI réeriâ iàâltt*e ftotiUard deVémi itétû^ blant.

— LâiâsêâS doiid^ dit le Côttrimandeu, i|ui^ tout efi iê décl&fâdlj par intérêt, |^âftls»ail du cardinal, n'était pas fâché, comme gentilhomme français, dâ lé voi!^ tdâ^er en ridicule; je étiis fou deè)ontsneufs, et j'ai chez moi une collection de mùiàri-
^

-- tiefis, tf êât mmmê te patron, f élrrlt Noiraud ,• le valet de chamhfê de M» de Longitetlllé lui a donné lotlĭ 66 qili A paru

L'orfèvre voulut balbutier tsm j^6tĕi»tatioti(i

mais les rires dée âeux gentilsbomtnes et leii èiela» mations du traitant le déconcertèrent à tel point qu'il s'interrompit pour demander brusquement à Julien ce qu'il faisait là^ et s'il pensait avoir fini sa journée. Celui-ci^ ignorant le changement que son absence de vingt-quatre heures avait produit dans les opinions de mattré RouUardj le regarda stupéfait.

— Excusez^ patrouj dit41 en héritant j mais je croyais vous faire plaisir».i

— Tu n'es donc pas allé ches le marquis d'Avauï? reprit maître RouUard^ qui oherobait évi« demment un motif de réprimande»

— Pardonnez-moi, répliqua Noïraud.

— Pourquoi me rapportes- tu alors la cassolette ? ajouta l'orfèvre en montrant le paquet jeté sur le comptoir.

Julien ne put s'empêcher de souriret

— Ça, patron, dit-il, ce n'est point la cassolette j c'est un recueil de brochures que M. de Nc^ent m'a donné.

— Des brochures contre le cardinal, je parie I s'écria le commandeur ?

*— Toutes celles qui sont arrivées de Hollande le mois dernier.

— Et c'était pour la collection de maître Rouïlardî

— Je croyais faire plaisir au patron. ••

Les rires des deux seigneurs redoublèrent : mais cette fois l'orfèvre était devenu pâle de colère et de peur.

— C'est un mensonge 1 s'écria-t-il, je n'ai pas de collection; je ne sais ce qu'il veut dire.

Julien tressaillit.

— Comment, un mensonge î répéta-t-il d'un accent blessé 3 demandez plutôt aux autres gar* çons...

— Te tairas-tu ! cria Rouliard hors de lui.

— Je me tairai^ dit Noiraud ; mais il ne faut pas me traiter de menteur.

— Oui, menteur ! répéta Torfévre exaspéré ; et pour le prouver, je te chasse.

— Moi l

— Vide la boutique sur-le-champ ; je né veux pas chez moi de gens qui parient irrévérencieusement du cardinal; je suis le fidèle siyet de Son

Eminence ; je donnerais poar lui ma fortune, ma vie 1... Vive monseigneur Mazarin 1

Roullard ne savait plus ce qu'il disait ; il ouvrit la porte de la boutique, et montra la rue à Julien.

Celub-ci^ qui était d'abord resté comme pétrifié^ voulut s'expliquer ; mais l'orfèvre ne lui en laissa pas le temps^ et lui ordonna de sortir, en lui déclarant que s'il reparaissait à la boutique, on le recevrait avec la boussine à chasser les chiens. Après plusieurs essais infructueux pour l'apaiser. Noiraud perdit enfin patience à son tour, et s'écria :

— Eh bien 1 à la bonne heure^ je pars ; car je vois que vous êtes devenu fou !

— Voilà ce qui t'est dû, dit Roullard en cherchant quelques écus dans le tiroir de son bureau.

— Je vous en fais cadeau, interrompit JuUen, qui avait remis son chapeau.

— Prends ; je ne veux pas que tu reviennes.

— Revenir ! s'écria le jeune garçon exaspéré, après avoir été traité de menteur et chassé L... U fondrait avoir bien peu de cœur. Non, non, vous ne me reverrez j amais.

— C'est ce que je veux.

«-S PI Q-Mt e«i oui fiern. Je nci fibange paaà tout vent, moi; je m suis pas aujoupd'bui pour IfQQr l{ew la Priofie et demaiQ pour le cardioal...

•.«Asrtu finit

ffr. Tout àe giilie 5 je veui seulement emporter mes brecbupes, puisque vnus renoaeea k eouU' HUer votre ppUeetiPU,

Houllard montra le poing à Julien avec une ex» pression de menace ; mais celui-ci haussa âédai*' gneusement les épaules^ prit le paquet sous mn bras, et s'élança hors de la boutique.

Il mareba d'abord quelque temps droit devant lui, sans penser à autre cbose qu'à riqjusUee et à la sottise du maître orfèvre) mais insensiblement son irritation s'apaisa, et à la eolère suepéda]a tristesse. Son renvoi était en lul*même peu de chose, et il connaissait assen d'autres maUreP peur trouver facilement à sep-

Uoep} mais la rupture avec Toncle de Jeanne détruisait sans retour toutes ses espérances de mariage, et c'était là un malheur plus difficile à mppprier, te jeune ouvrier ne peut-

tit le cœur tellement serré à cette pensée qu'il n'eut pu aller plus loin. Il avait dépassé les Tuileries;

en arrivait au bord de la Seine, et était arrivé à un endroit où il s'assit. Dans ce moment (569 yeux tombèrent sur les brochures qu'il avait sous le bras, et il ne put retenir un moment de dépit*

« Maudit cardinal ! celui-ci, c'est lui qui est cause de tout ; sans lui maître Roullard ne se fût point fâché, je n'aurais encore son premier garçon, et peut-être qu'un jour j'aurais pu épouser mademoiselle Jeanne !

Cette pensée augmenta sa haine pour le premier ministre. Il défit machinalement le paquet, et se mit à examiner les pamphlets qu'il renfermait. C'étaient des mémoires relatifs à l'affaire » d'Es-

pagne, des poésies contre les ministres Manpintj nièces

de Mazarin, et enfin une biographie satirique du

cardinal.. Julien parcourut cette dernière avec distraction. Il se tressaillit et poussa un cri. Il venait de lire la phrase suivante imprimée dans la première page ;

« Avant d'entrer dans les ordres, monseigneur » le cardinal avait porté Tépée, (il commandait une) » « accompagné en France, et le général aux ordres du pape

» Conti et Bagai le chargèrent alors d'une mission » près du marquis de Gœuvres. Son Eminence D vint le trouver à Grenoble^ où il séjourna deux D mois sous le nom du capitaine Juliano. »

Le jeune ouvrier relut trois fois ce passage avec une palpitation de cœur impossible à exprimer. Les noms^ les lieux, les dates ne pouvaient laisser aucun doute : le capitaine dont il était question dans la brochure était bien celui qui Tavait tenu sur les fonts baptismaux ; Julien se trouvait le filleul de Son Eminence I

Son premier sentiment avait été la surprise ; le second fut une, joie folle. Il s'était levé d'un bond, et répétait tout haut, en riant et en sautant :

— Le cardinal est mon parrain ! le cardinal est . mon parrain I

Laissant-là toutes les Ijrochures, -sauf celle qui venait de lui donner ce précieux renseignement, il retourna sur ces pas en courant, afin de communiquer à maître Roulls^d et à sa nièce cette découverte inattendue ; mais il se ravisa tout à coup. L'orfèvre pouvait ne point Téouter, refuser de le croire, et le chasser de nouveau, humiliation que

sa parenté spirituelle avec le premier ministre lui rendrait, cette fois, plus difficile & supporter. Le plus pressé était d'ailleurs de faire valoir ses droits. Une fois la protection de son parrain obtenue» il n'avait point à douter de la bonne volonté de maître Roullard, toujours ami des heureux et des puissants. Il changea^ en conséquence, de résolution, ety après avoir couru à la petite chambre qu'il occupait près du PalaisHle-Justice pour y prendre l'extrait de baptême qui constatait son titre de filleul du capitaine Juliano^ il se dirigea à toutes jambes vers Fhdtel du cardinal.

En arrivant, Julien demanda un de ses compatriotes, nommé Pierre Chottarl, qui occupait alors les fonctions importantes de premier aide dans la cuisine du cardinal. Ses opinions lui avaient fait négliger cette connaissance depuis plusieurs années, et ce fut à peine si Chottart le recon^{*} nut. Cependant, après l'échange obUgé des premières politesses[^] il demanda au garr.on orfé-

vre 06 qui ramenait» et Julien lui apprit qu'il venait pour parler au eardinal, L[^]de de cuisiDe orat qu'il était fou; mais, sans «'expliquer sur ee qu'il voulait dire au premier ministre. Noiraud répéta qu'il voulait le voir à tout prix. -

*[^] Et vous avez espéré qu'il suffirait pour cela de vous faire annoncer[^] mou cher 9 demanda Cbot<tart ironiquement.

«**.-Non, répondit Julien; mais j'ai compté que vous m'indl-queriea le moyeq d'arriver jusqu'à Son Emipenoe.

— Le moyen? il est simple : c'est d'obtenir une audience.

— Allons, Pierre, vous n'êtes pas gentil? s'écria Noiraud ; je vous demande de m'aider, et vousmo répondez par des plaisanteries.

**[^] Parce qu'il p'y a point d[^]autre réponse à vous faire, objecta Chotlart.

-[^] Ck)mment ! il est impossible de voir monseigneur le cardinal!

t[^] Impossible. Moi«méroé qui vous parle[^] quoi* [^]ue j'appartienne h la bouche de monseigneur, je ne l'aperçois jamais.

-I» Et oâpeodant voua yoyei que je aui» ipéda« loment àxwrgi de la oonfection de son chocolat.

'mm Ah I c'est là le chocol&t du premier minialrei dit Julien en regardant une oataerolQ d'argent poïée sur un fourneau.

«^ Tout & rbeure, reprit Cbottort, Je le verserai dans eette taa^e de venneil, et je lonnerai un gar* çon de lervioe qui montera m% appartements d»

Son Eminence par cet escalier^ et quij arrivé AU grand vestibule» remettra le plateau entre les mains du valet de cbambre.

«-> De sorte que ce dernier est le seul qui appro^ che de 8on Eminenoe f

«<•« Le seul] main é6oulex> voici justement to ei« gnal.

Un ooup de sonnette venait en effet de retentir. Pierre Chottart se bftta de remplir la tasse de ver* meil, qu'il posa sur un plateau avec tous les accessoires obligés, et passa dans le cabinet voisin pour cbercher une serviette de toile de Flandre aux tr-s mes du cardinal.

Cette absence inspira à Julien une résolution

subite et aussitôt exécutée. Courant au cabinet dans lequel l'aide de cuisine venait d'entrer, il en ferma la porte à double tour, et e'éiança avec le plateau dans l'escalier qui lui avait été désigné. U le franchit rapidement, traversa plusieurs corridors, arriva au vestibule où il devait sonner le valet de chambre, souleva au hasard la première portière de tapisserie qui se présenta devant lui, et se trouva en face du ministre qui achevait d'écrire une lettre."

Celui-ci, qui s'était détourné au bruit, resta la plume en l'air devant cet iaconnu à mine effarée et sans livrée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il un peu sur-' pris^ et avec l'accent italien dant il n'avait pu se défaire. Que venez-vous faire ici ? que voulez-vous?

— C'est Son Eminence 1 s'écria Noiraud en laissant tomber le plateau sur la table du ministre. Ah ! maintenant je suis sauvé ! Bonjour, mon parrain.

Le cardinal recula effrayé, et chercha le cordon de la sonnette.

,: — Vous ne me reconnaissez pas? continua le

jeune ouvrier en riant; ça se conçoit : je n'avais que quinze jours la dernière fois que vous m'avez vu y en 1625.

— Ck>mmment, en 1625 1 répéta Mazarin^ qui commençait à croire qu'il avait ai&ire à un échappé des Petites-Maisons, que voulez-vous dire, et qui êtes-vous?

— Vous n'avez pas deviné? reprit Julien en frappant ses mains l'une contre l'autre; je suis le fils de la mère Noiraud.

Le cardinal sembla chercher dans ses souvenirs.

— La mère Noiraud de Grenoble, reprit Julien, une mercièrè chez qui vous logiez quand vous étiez capitaine, et dont vous avez nommé le fils.

— En effet, je crois me rappeler, dit Mazarin; mais ce fils...

— C'est moi, interrompit Julien en riant : Ju* lien Noiraud de Grenoble! Je vienà d'apprendre seulement aujourd'hui que vous étiez le capitaine Julianò, et alors je suis accouru tout de suite. Vous vous portez bien, mon parrain t

Quelque imprévue que fût la reconnaissance, il

y avait dans les manières du Jeune garçon une aisance et une gaieté qui amusèrent le cardinal. Il lui demanda comment il était arrivé à cette découverte, et par quelles preuves il appuyait son dire. Julien lui présenta d'abord les papiers qu'il apportait puis raconta ingénument tout ce qui s'était

passé. Mazarin voulut voir la brochure biographique que^ et la parcourut sans sourcilier mais lorsque le Jeune ouvrier eut adieu^ il le regarda d'un air narquois.

~ Et tu es bien content d'avoir retrouvé ton parrain? demanda-t-il.

•<p« Ah ! c'est un coup du ciel » s'écria Julien ; si vous saviez comme j'avais besoin de ce secours!...

«- Diable ! tu es donc mal dans tes affaires

— Oh ! bien mal, bien mal, mon parrain.

— Et tu es venu me trouver dans Tespolr que je les rétablirai.

— Dame^ J'ai compté que vous, qui aviez tant de fois sauvé la France^ vous n'auriez point de peine à tirer d'embarras un pauvre garçon.

Cette flatterie fit sourire le cardinal. Julien enhardi lui avoua alors^ ses projets de mariage avec la

nièce de maître Rouard et son renvoi de chez ce dernier, en ayant soin toutefois d'en déguiser la cause.»Lorsqu'il eut achevé^ le cardinal lui posa la main sur l'épaule.

— Allons^ allons, tout n'est pas désespéré^ pavorino, dit-il; Je veux faire quelque chose pour toi.

— Ah 1 mon parrain I s'écria Julien, qui devint rouge de joie.

— Dabord^ reprit le minisire. Je ne veui pas que tu retournes en boutique.

— Je n'y retournerai pas, mou parrain.

— Je te garde ici pour l'entretien de ma vaisselle plate.

— Je rentretiendrai, mon parrain.

— Seulement, tu n'auras point de gages.

— Non mon parrain.

— Tu achèteras un habit de cour.

— Oui mon parrain.

— Tu pourras prendre pension où tu voudrai.

— Merci, mon parrain.

— Et comme je veux te prouver que tu m'Intéresses, je l'accorderai un privilège insigne.

!- Un privilège t

—Tu pourras dire devant tout le monde que ta es mon filleul.

Julien regarda le cardinal, pensant qu'il avait mal entendu ; mais celui-ci lui répéta son autorisation, en ^joutant qu'il espérait le trouver digne de la faveur qu'il lui accordait. Il le congédia ensuite, en lui recommandant de revenir le lendemain à son audience avec un costume convenable.

On peut se figurer sans peine le désappointement de notre héros lorsqu'il se retrouva seul dans la rue. En résumant tout ce qu'il venait d'obtenir, il se trouvait que le cardinal le forçait à donner tout son temps[^] à se loger, à se nourrir et à s'habiller à ses frais, sans lui accorder d'autre dédommagement que le titre de filleul.

— Parbleu! les obligations prises par le capitaine Julianio ne ruineront pas le ministre, pensa le jeune orfèvre déconcerté. 11 eût mieux valu pour moi ne rien savoir et chercher à rentrer chez maître Rouillard ou ailleurs ; mais maintenant Son Éminence me l'a défendu, et si Je ne me rendais pas demain à son ordre, Dieu sait ce qui pourrait arriver ! Bien des gens pourrissent, dit-on, à la Bastille pour de

moindres désobéissances. Ufautdoncse résignera accepter les faveurs de mon parrain.

Tout en parlant ainsi, il avait regagné sa mansarde, où il attendit le lendemain[^] le cœur triste et découragé.

Le lendemain[^] Noiraud se présenta à l'hôtel, vers l'heure fixée pour l'audience, en costume de cour complet. C'étaitla défroque d'un gentilhomme gascon venu à Paris pour solliciter, et qui avait dû vendre sa garde-robe afin de se procurer de quoi retourner dans sa province. Julien avait employé à cet achat une partie de ses économies, et se trou« vait médiocrement dédommagé de sa dépense par le faux air de gentilhomme que lui donnaient ses nouveaux habits.

Lorsqu'il entra dans la salle d'attente, tous les yeux se tournèrent de son côté, et il entendit que chacun demandait tout bas

son nom. Le commandeur de Souvré et le sieur Dubois, qui causaient dans une embrasure de fenêtre, le regardèrent

9YM attention j eemma s'ils eussent essayé à le reconnaître; mais tout à coup une voix s'écria : ' evrDieu me pardonne! c'est Noiraud.

Julien retouraa vivement la lâte^ et se trouva en face de maître Roullard.

— C'est lui î répéta Torfévre stupéfait, et en habit de cour ! Que fai&-tu ici, malheureux?

— Vous le voyez, j'attends Son Eminence, répondit Julien en s'effoFçant de prendre un air dégagé.

^ M^iS) au fait; fit obsei^er le eemmandeur, qui ^^étmt approché aveo le traitant^ c'est le gorçon que vous aveu Qbassé hier.

ffT- Un garçon orfèvre ieïï s'écria le sieur Dubois §çapdQUsé ; qui lui a permis d^entrer? que peut-il Ypuloir au cardinal?

-^ C'gst ce que nqus allons savoir, interrompit M. de Souvré; car voici Son Eminenee.

M^aarin venait en efibt de paraître à la porte f}'^ntf ée, et toutes les conversations particulières Avaient cessé. Le premier ministre s'avança en saluant, et en s'arrêtantde loin en loin pour écouter quelque requête. Il arriva ainsi Jusau*à l'endroit

où ae tmuiraii ^lien^ et géurlt en l^aperae* Tant.

rm Ab I te veilà^ dit-il qn lui frappant familièremeut la joue de sQn gant | eh bien l eomment te trouves^tu aujouFd'bùì,

peneimo?

— Très-bien, mon parrain, répondit Julien.

Oaeût dit qu'une pùiss[^]nee n[^]agique était renfermée dans ae {net, ear à peine le jeune ggrçon Peutril prononcé qu'il se fit un mouvement dans h foul[^] des courtisans. Tous les regards se tournèrent de [^]on côté ; toutes les voii: muri|iuraient i [^] Son parrain ! mopseigneur est son parraf n I

Et une espèce d'admir[^]ition jalouse se peignit sur tûufi les visages, l^e cardinal remarqua du coin de l'œil eel effet, et, s'appuyant sur Tépaule du jaunie orfèvre, il continua à faire ainsi le tour de la saUfii en lut adressant à chaque ipstani des questions familières, et lui demandant, an riant, son avis sur les requêtes qui lui étaient adrespées. Julien. q« sachant trop s'il devait prendre petta familiaritji pour une expression d'intérêt ou d'ironie, ae contenait cie répondre I --[^] Oui, mon pftrrwq,, NoUt monparrain...Avotre volonté[^]monparrain cKl Io1

courtisans admiraient sa réserve, qui leur semblait de la profondeur.

Enfln[^] l'audience finie, Mazarin quitta Tépaule de son fiUeuli en l'avertissant qu'il voulait lui parler un peu plus tard , et lui donnant rendez-vous dans son cabinet de travail.

A peine eut-il disparu, que la foule des solliciteurs entoura le jeune ouvrier: c'était à qui lui ferait quelques avances. Noiraud ne savait comment reconnaître tant de politesses, et se confondait en protestations de respect ; mais le conunandeur, qui avait laissé passer les plus pressés, arriva à son tour, et le prenant à part :

— Je suis véritablement ravi, mon cher monsieur Noiraud, dit-il, de la bonne fortune qui vous arrive.

Julien balbutia une phrase de remerciement.

— Son Eminence paraît avoir pour vous une sérieuse affection, reprit M. de Souvré, et il est clair qu'il ne vous refusera rien.

— Vous croyez ? s'écria Noiraud, qui pensa tout de suite à solliciter la permission de rentrer en boutique.

— J'en suis sûr, continua le commandeur ; et pour TOUS prouver ma conGance à cet égard, je TOUS demanderai de lui dire un mot en faveur de mon neveu qui réclame un régiment.

— Moi ?

— Il l'obtiendra si vous le voulez.

— Mon Dieu ! je ne demande pas mieux.

— Alors, vous le lui promettez ?

— C'est-à-dire que je voudrais...

— Je ne vous en demande pas davantage ! s'écria le commandeur. Croyez que, si les choses tournent au gré de nos désirs^ vous n'aurez pas obligé des ingrats.

A ces mots, il serra la main du jeune homme, et tourna sur ses talons.

En le quiltaDt^ Julien rencontra le sieur Dubois qui l'attendait. Celui-ci le prit brusquement par le bras

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur de Noiraud, murmura-t-il en se penchant à son oreille : vous savez que je de-

mande le privilège du commerce général dans les lies du Vent ; faitesle-moi obtenir, et je vous paie six mille livres.

-^iii mille liTreël répéta Julieli éiôanéi ->- Yoiis TouleB dft-Tantage } reprit le tratant | eh bien I Vitki jusqu'à dix niiUe liVréS;

— Permetteflj interrompit Noiraud ; tous tous trompez tout à fait sur mon crédit, et il ne dépend nullement de moi de Voua fiûre obtëniï' de que TOUS désirèzi

Dubois le regaHài et lui quitta le brasi — - Ah ! je Tois ce qUe c'est, dit-il| mes eoncur' rénts Tbus ont d^à tu« *«• Je ne sais ce cjæe tous Toulez dire* f^ Ilâ Vous auront offert davantage»! i

— Monsieur, je tous jure...

, >>>-Bieni bien^ je m'adresserai à quelque autre personne alors. Il ne faut pas croire, parce que TOUS êtes le flileul de Son Eminence, que tout cédera à Totre nouTeau crédit. Nous lutte-rons, monsieur, nous lutterons I

Et le gros traitant disparut sans attendre la réponse de Julien.

Celui-ci n'était point encore roTenu de son étonnement lorsqu'il fut introduit dans le cabinet du cardinal* Masarin s'aperçut de son trouble, et lui

èQ dedMiida la èausd. Le jeoito garçon rMoota naïf ômént ee qui Tenait de loi arriter.

«^BraTo ! bravo murmura le i&iniflire en se ti^QU tant les maiiis } {luisqil'ils teulent que ta les fvo^ téges, i^aro^ilfaUt les protéger.

"^ Gomment ! dit Jtilien étonnéi voud toulez ddfid que je soUieite pour eux> mon parrain ?

^No, no, pas de sollicitations ; ihai lai^âe^ldf etoire ^ue fd aedu ërédit^ p^nrinf le drédljt ça eeliaie^

^ Ainsi j ftaonparifiin> ybui vottlei que je re\$oi«

^ fie^ôle tdujourd^ JdUàno i il dé fatlt jamais fê^ AiBéf ëë ([ù'on noUâ doûnë âë bëiilë toloiitâ< Si tu ne les paies pas en bons Offlëe^^ tu lëë f âiëraë ëfi fdôëun&iësânëe.

Noifatfâ se retira de plttë en plu« étonnéi Mali eeftil bien àtt-trë chose lorsque^ deui joUt's ap^ê^ii il reçut uii sâë de trois mille litres^ àtec un billet de remëriëment écrit m bom du commandëuri dont le neveu venait d'être nommé coldnëlt II âche< tait de compter la somme^ lorsque te sieur Dubois entra essoufflé.

—Vous l'emportez^ monsieur de Noiraud, dit-il d'uD air dans lequel la mauvaise humeur le disputait à une sorte de respect ; mes concurrents ont eu le privilège. J'ai eu tort de vouloir lutter contre votre influence^ et je m'en punis. Voici les dix mille livres proposées ; ce sera un à-compte sur la première affaire^ pour laquelle j'espère que vous nous serez favorable.

Il avait ouvert son portefeuille^ et déposé sur la table une dizaine de billets signés par les plus riches négociants du Havre et de Dieppe. Julien voulut les refuser^ en afirmant qu'il était complètement étranger à ce qui s'était passé, qu'il venait d'en apprendre la première nouvelle ; mais le traitant ne voulut même pas l'entendre.

— C'est bon, c'est boni s'écria-t-il en gagnant la porte ; vous êtes discret. Son Eminence vous a défendu de la compromettre ; je ne vous demande rien, je crois tout ce que vous voudrez ; promettezmoi seulement qu'à l'occasion vous ne parlerez point contre moi.

— Quant à cela, répliqua Julien, je vous le jure; mais.*.

— Cela me suffit ! s'écria Dubois ; je crois à votre parole, monsieur de Noiraud, et, de votre côté, si vous avez jamais besoin de quelques milliers de livres, n'oubliez point que je serai toujours heureux d'être agréable au filleul du cardinal.

Il salua profondément, et sortit.

Julien ne manqua point de tout dire au ministre, qui se hrota de nouveau les mains et lui ordonna de garder les sommes requies. Elles furent bientôt grossies par de nouvelles largesses des courtisans. Le jeune orfèvre avait beau protester qu'il était sans crédit, et qu'on ne devait lui imputer ni Pin-^ succès ni la réussite des demandes adressées à son parrain, toutes ses dénégations étaient inutiles et ne servaient qu'à confirmer l'opinion générale. Au bout de quelques mois, Julien se trouva enrichi par des présents que l'on continuait à le forcer d'accepter.

Or, pendant ce temps, au contraire, les affaires

de maître Roullard n'avaient fait que péricliter.

N'ayant pu se faire nommer orfèvre de la cour, il

perdit, par suite des démarches tentées à cette oc-

^ion, la clientèle des ennemis du cardinal, et se

trouva ainsi > selon le proYerbe, mire deux \$eUe\$, oisii par terre I U attribua d'abord riosuccès de sa requête à l'oppositioun de Julien, et en conçut un Tif i^BSsœtiment contre le jeune homme ; mais c'é* tait une de ces moUes natures près desquelles la réussite a toujours raison. En voTant croître le crédit supposé de son ancien garçon, il passa insensiblement de la haine à Tadmiration. Enfin un matin il arriva ches lui, en s'écriant qu'il ne pouvait vivre plus longtemps brouillé avec son cher élève, et qu'il venait pour lui demander pardon du passé. Julien accepta sans peine upe réconciliation qui comblait tous sesvosux. La prospérité n'avait rien changé à ses affections, et sa première condition fut que le projet de mariage formé autrefois pourrait enfin s'accQmpUr. Maître Roullard n'eut garde cette fois de s'y opposer. Il donna au jeune ouvrier sa nièce en mariage et lui abandonna son commerce.

Lorsque Julien, rayonnant de bonheur, vint conduire sa jeune femme à son parrain» celui-ci lui prit roreille, et lui dit en riant :

— Tu ne t'attendais pas à cela quand je t'ai ao«

cordé, pour tout' présent, la permission de m'appelerlon parrain.

— C'est la vérité, répliqua Noiraud; j'étais loin de croire que je devrais tout à ce titre.

— C'est que tu ne connaissais pas les hommes, picciolOy dit le cardinal : à la cour, vois-tu, on ne réussit pas à cause de ce que L'on est^ mais à cause de ce que Ton paraît être.

JEAN-FRANÇOIS L'INDÉPENDANT

Un jeune garçon d'environ quinze ans, mais dont

la haute taille annonçait une force au-dessus de son âge et le* regard une audace peu commune, était assis sur le parapet qui borde, à Brest, le cours d'Ajot. Le coude appuyé sur des livres réunis par une courroie et les pieds suspendus sur l'abîme, il jetait, d'une main distraite, dans la mer, qui grondait à ses pieds, quelques débris arrachés au mur sur lequel il était à demi couché. Près de lui se te-

nait UD autre écolier pâle, maigre et contrefait, que Ton eût cru à peine sorti de la première enfance^ si ses traits déjà développés n'eussent contredit sa chétive apparence.

Paul Minart avait, en effet, une seule année de moins que son frère Jean-François ; mais, inférieur à lui en force, en hardiesse et en volonté, il s'était accoutumé à suivre en tout ses conseils. Non que Paul fût aussi faible qu'il le paraissait au premier abord ; son enveloppe débile cachait, au contraire, une vitalité tenace et une vigueur d'inertie que l'on * n'eût point trouvées chez de plus grands : mais c'était une nature imitatrice, prenant la route qu'on lui montrait par paresse d'en chercher une autre ; dévoué, d'ailleurs, à son frère, pour lequel il avait autant d'admiration que d'amitié, et se faisant gloire de le suivre en tout, comme le soldat suit son général.

Us se rendaient au pensionnat voisin, et atten[^] daient que l'heure de la classe sonnât.

Tout à coup Jean-François se redressa brusquement en poussant une exclamation et étendant la main vers la radQ«

— Vois, vois, petit Paul, s'écrit-il, la corvette d'instruction va appareiller.

Le navire, désigné par l'écolier, venait en effet de lever l'ancre ; les vergues et les hunes étaient garnies d'élèves du vaisseau-école. Les voiles se déployèrent Tune après l'autre; elles commencèrent à prendre la brise qui s'élevait du large, et bientôt la corvette s'élança sur les vagues avec la légèreté d'une hirondelle de mer.

De tous les spectacles propres à intéresser l'intelligence humaine, aucun, peut-être, n'est comparable à celui d'un navire manœuvrant sur une bonne mer, avec une brise favorable, et le drapeau national à son pic. Les passes les plus rapides et les plus variées du cheval de course lui-même ne peuvent donner idée de cette promptitude de mouvements, de cette coquetterie d'allure, ni de cette gracieuse mutine d'obéissance. Un navire n'est point une machine de bois, de toile et de cordages, comme on peut le croire en le voyant immobile au port, c'est un être animé de plusieurs centaines d'intelligences, vivant de plusieurs centaines de vies, qui peut écouter, voir[^] A qui parle avec le canon I

La corvette venait justement de faire entendre cette voix, et elle rasait la côte, laissant derrière elle un long nuage de fumée. Jean-François s'était redressé sur le parapet en poussant un joyeux hurra, lorsque la cloche du pensionnat interrompit tout à coup son enthousiasme.

— Au diable le vieux timbre fêlé ! s'écria l'écolier en se tournant ; il faut toujours qu'il se fasse entendre quand on s'amuse ! Je voudrais que le Grand Jaune eût sa cloche suspendue au cou, ea guise de breloque.

Le lecteur saura que le Grand Jaune n'était autre que le maître de pension, excellent homme, auquel ses cheveux gris et son visage couleur de parchemin avaient fait une réputation universelle de science.

—Regarde, ajouta Jean-François, dont les yeux ne pouvaient quitter la corvette, la voilà qui lotte,.. Ils vont carguer les cacatoès:.. Quel plaisir^ petit Paul, de la voir filer ainsi sur la vagne !

— Si le Grand Jaune était ici, dit le bossu, il nous prouverait que Virgile a parlé de cette manœuvre, et il nous citerait un vers latin.

— Ne me parle pas de latin, répliqua brusquement François ; c'est mon ennemi naturel . Le beau profit que je tirerai d'avoir expliqué Horace, et de savoir que les Romains préféraient l'huile de Venafire pour la sauce des lamproies !

— Notre oncle veut que nous fassions nos classes, objecta Paul avec un soupir.

Son frère haussa les épaules.

— Pourquoi notre oncle serait-il le maître de nous mèn timer sa fantaisie ?murmura-t-i]. Est-on esclave parce qu'on n'a pas encore de favoris?... Je veux être indépendant, moi.

C'était ordinairement par ce mot que commençaient les révoltes de Jean-François. Qu'on lui reprochât la perte de ses mouchoirs l'accroc fait à un pantalon, ou sa négligence à apprendre, il finissait toujours, après un court débat, par invoquer son indépendance ! L'expérience ne lui avait point encore fait comprendre la nécessité de la soumission, et il regardait toute contrainte * comme un attentat à sa liberté. Ce besoin de n'obéir qu'à ses propres désirs l'engageait dans des combats qui lui ôtaient tout repos et toute joie;

mais loin de s'en prendre à son manque de docilité il accusait la tyrannie des maîtres^ et ne voyait dans les tourments de la lutte qu'une excitation à conquérir sa liberté.

Son frère Paul, plus paisible^ eût accepté sans trop de peine l'obéissance ; mais il s'associait aux insurrections de son frère par imitation. C'était une sorte de Pylade nonchalant^ courant toujours après son Oreste afin de n'être pas obligé de chercher tout seul son chemin^ et partageant ses aventures par occasion^ sans les avoir cherchées, mais aussi sans les craindre.

Lorsqu'il entendit Jean-François invoquer son indépendance à propos de la classe du Grand Jaune, il comprit qu'il allait y avoir une levée de boucliers contre le latin, et, reposant sur le parapet les livres qu'il avait pris sous le bras, il attendit la déclaration de guerre.

Elle ne se fit point attendre. La cloche avait cessé de tinter ; Jean-François tourna la tête vers le pensionnat avec une résolution méprisante.

*— Qu'ils expliquent des églogues et scandent des vers alcaïques^ dit-il; j'ai besoin de prendre

l'air, petit Paul, et ie veux suivre Texercice à feu de la corvette.

-~ Voyons l'exercice à feu, Jean, dit petit Paul d'un ton d'indifférence philosophique.

-~ Le Grand Jame peut se fâcher si cela lui plait ^ ajouta Jean; je fais cas de sa coltee comme d'un bigorneau vide ; et quant à notre oncle, s'il veut m'ôter toute liberté je tapisse notre mansarde ayeo les feuilles de mon Virgile, et je donne le ConeUnm à Manon pour flamber les poulets.

— * Tu pourras aussi donner le snien^ ajouta pe* lit Paul tranquillement.

— - Descendons à Postren, reprit François^ nous verrons mieux ; et quand la corvetteaura fini, nous pécherons des cancre pour mettre dans les poches du Grand Jaune.

Paul saisit la courroie qui liait ses livres^ et, les jetant sur sa bosse en guise de havresoc^ suivit tranquillement son frère.

Us s^ dirigèrent vers la descente qui longe les bastions du château.

-« Les autr^ sont occupés maintenant à sentir les beautés des ablatifs absolus, dit François en

— io8 — riant ; je me moque de la grammaire, du mot-Âmot, et du Grand Jaune /... On n'a point de plaisir sans liberté 1... Nous allons nous amuser comme des hommes^ petit Paul.

-- Amusons-nous^ répondit celui-ci en promenant autour de lui un regard indifférent.

Dans ce moment passait une demi-douzaine d'enfants appartenant aux compagnies de mousses. A la Tue de Paul^ il s'arrêtèrent en ricanant.

— Excusez ! dit l'un d'eux en montrant le bossu; en y'ia une embarcation drôlement construite ! elle porte le bossoir à la poupe.

— Ne vois-tu pas que c'est un fraudeur? ajouta un second ^ il a un pain de sucre de contrebande entre les deux épaules.

— Passez votre chemin, mauvais gratteurs de gamelle 1 dit Jean-François, qui ne souffrait point

. que l'on raillât petit Paul sur son infirmité. Les mousses le regardèrent.

— Pardon ^ dit le plus grand en tirant son chapeau goudronné^ monsieur demande quelque chose ; que veut-il qu'on lui serve? est-ce un coup de pied ou un coup de poing?

— Prends d'abord ceci toi-même ! s'écria Jean en appliquant à Toreille du mousse un soufiDiet retentissant.

Le petit marin recula étourdi, mais revint bien-« tôt furieux sur François, qui le reçut vigoureusement. Par un élan naturel, petit Paul s'était élancé au secours de son frère ; deux mousses l'assailli* rcnt^ et un combat général s'engagea.

Bien que le nombre rendit la lutte inégale, l'agilité et la force de Jean-François tinrent longtemps la victoire incertaine ; enfin des passants s'interposèrent, on força les mousses à se retirer^ et les deux frères demeurèrent tout meurtris et tout sanglants au milieu de leurs livres et de leurs cahiers foulés aux pieds.

— En voilà une partie de plaisir ! dit Paul qui se frottait les bras d'un air piteux, tu aurais bien dû les laisser passer, Jean-François, au lieu de commencer le feu.

— Pourquoi se sont-ils moqués de nous ? s'écria François exaspéré. Est-ce qu'on n'est pas libre d'être bossu, maintenant ?... Qu'ils y reviennent, et je leur ferai voir plus de coups de pinceau qu'ils n'ont

de gourlandes dans une ration. Je ne souffrirai point qu'on nous tyrannise et je veux être indépendant.

Petit Paul savait bien qu'il n'y avait rien à répondre à cela. Il se moucha et essuya la boue dont il était couvert, et commença la pêche de ses classiques dans le ruisseau.

Jean-François l'aida à les réunir, et tous deux descendirent à Postreuil ; mais lorsqu'ils arrivèrent sur la grève, la corvette était revenue à son ancrage, la mer descendait, et les canots avaient disparu. Après d'inutiles recherches, il fallut se résigner à rentrer au logis sans avoir joui d'aucun des plaisirs qu'ils s'étaient promis.

À la vue de Jean et de Paul rentrant, à demi défigurés par les coups qu'ils avaient reçus, leur tante madame Durocher, jeta les hauts cris et voulut savoir ce qui leur était arrivé. François était sincère : il raconta tout sans exprimer de repentir, mais aussi sans rien déguiser.

Son oncle qui survint pendant le récit, déclara aux deux frères qu'ils ne se rendraient plus seuls au pensionnat, et que leurs récréations seraient supprimées pendant huit jours. Provisoirement on les envoya changer de vêtements, M. Durocher

ayant à dîner ce jour-là plusieurs invités, parmi lesquels se trouvait M. Livel, commandant la flûgâte la Filiciii, qui devait partir sous peu*

Lorsqu'ils redeséendirent au salon, ils trouvèrent les convives réunis, et aux regards demi-sévères, demi-railleurs que l'on tourna vers eux, ils eomprirent facilement que leur escapade avait été racontée.

Le capitaine Livel ne leur laissa, du reste, aucun doute à ce sujet; car, prenant Jean-François par roreille :

—C'est donc toi, dit-il en riant, qui fais l'école buissonnière et rosses les mousses de Sa Majesté I... Pardieu ! vous devriez me le donner à bord, Durocher, puisqu'il aime tant l'indépendance.

— Je l'ai plusieurs fois demandé, répliqua har-» diment Jean-François; mais mon oncle prétend

qu'il n'y a que les ignorants et les mauvais sojetâ qui veuillent se faire marins.

— Platt-il? s'écria le capitaine Livel.

— C'est une méchanceté de ce drôle, interrompit M. Durocher embarrassé.

— Petit Paul peut dire si c'est la vérité.

— C'est la vérité, répéta le bossu.

Le capitaine, qui avait paru un instant blessé, éclata de rire.

— Allons, dit-il, je vois que nous ne sommes pas plus en crédit près des gens de loi, que les gens de loi près de nous. Tout est pour le mieux^ du reste: t^hacun pour son pavillon. Mais si vous

trouviez jamais, par hasard, que ce garçon-là eût assez de défauts pour devenir marin, envoyez-le-moi, et je me chargerai de son éducation navale.

L'avcrissement que le dîner était servi brisa la conversation, et une fois à table, on se mit à causer d'autre chose.

Le capitaine Livel avait beaucoup navigué, et gavait parler de ce qu'il avait vu. 11 raconta, avec une originalité piquante, plusieurs aventures comiques ou terribles dont il avait élé le héros. Jean-

— H3 — François oubliait de manger et osait à peine respirer.

Lorsqu'il se retrouva seul^ le soir, avec son frère, il ne lui parla que du bonheur de voyager, et de la résolution qu'il avait prise de saisir la première occasion de tenter au loin les aventures. Petit Paul approuva tout afin d'abrégér les confidences et de pouvoir dormir.

Cependant M. Durocher n'avait pas oublié la menace faite aux deux frères. Dès le lendemain ils furent enfermés dans une chambre; ils n'en sortirent que pour être conduits au pensionnat, et y furent ramenés aussitôt les classes finies.

Six jours s'écoulèrent ainsi dans une complète séquestration. Le septième était jour de congé. Le soleil étincelait dans la cour, et les moineaux chantaient gaiement sur les cheminées. Jean-François, le visage collé aux vitres, regardait le coin du ciel tout bleu que les toits lui laissaient apercevoir, en pensant avec une sorte de rage que cette magnifique journée serait perdue pour lui.

Après un long silence, pendant lequel ses désirs

et sa col^ avaient grandi, il firappa raderaent la

fenêtre du poing.

— Ça ne peut pas continuer ainsi 1 s'écria-t-il: Je ne suis point un galérien> après tout, pour que l'on m'enferme... Petit Paul, nous devons être libres, et pour cela il faut nous faire marins.

— Nous faire marins? répéta Paul selon son habitude.

—Oui ; sur mer il n'y a ni oncle qui vous enferme, ni Grand Jaune qui vous donne des penmms, ni sergent de police qui vous empêche de lancer des cerfs-volants... les marins sont indépendants.

— Tu crois? demanda le bossu.

— N'as-tu pas vu comme le capitame Uvel avait l'air d'être habitué à ne se point gêner ? Il a dit que le vin de Madère était mauvais, il a redemandé trois fois du pudding, et a raconté toutes ses histoires les deux coudes sur la table, ce que notre tante nous défend toujours. Voilà un homme libre, Petit Paul I on ne lui mesure pas sa tartine^ à lui... C'est décidé, frère, n'importe par quel moyen, il faut que nous nous fassions coucher sur le rôle d'un équipage. Là, du moins, nous n'aurons pas de pé-

dant quiûousforcera à prendre son latin en manière de pilules^ et on ne nous enfermera pas quand le ciel sera en habit de dimanche.

— Alors cmbarquoS-ûouS| dit Paul ; mais par quel moyen?

— Nous le cherohérons, répondit Jean-Fran* çois.

Il achevait à peine de parler^ lorsque la porte s'ouvrit; M. Durocher parut avec le capitaine Livel.

— Eh ! vite, garçons, s'écria celui-ci, que Ton passe son habit neuf et son chapeau de gala I Je vous emmène à bord.

Les deux frères parurent étonnés.

— Le capitaine, qui part demain, a voulu nous donner à dîner, reprit M. Durocher \$ il a demandé que vous fussiez de la partie, et j'ai cédé; seulement, au retour, vous reprendrez vos arrêts.

— Compris ! dit Jean-François quand il se trouva seul avec son frère. 11 eût fallu que quelqu'un res« tâtici pour nous garder, et ils nous emmènent aOn de pouvoir aller tous à bord : c'est de la clé* menée intéressée; mais n'importe, ça pourra peutêtre nous servir.

Deux barques attendaient les invités à la cale convenue, et en moins d'une demi-heure ils atteignirent la frégate.

Le capitaine Livel avait préparé un accueil splendide: l'équipage ^taii en grande tenue, le pont passé au grès, et le gaillard d'arrière recouvert d'une tente sous laquelle on avait dressé la table.

Les deux frères étaient dans Fémerveillement. Ils se mirent à parcourir le navire, examinant tout avec curiosité.

En entrant sur le gaillard d'avant, Jean-François se trouva, tout à coup, en face du mousse auquel il avait voulu donner une leçon de politesse quelques jours auparavant. Celui-ci le reconnut également , et parut embarrassé ; mais Jean-François Taccosta en riant, et ils entrèrent bientôt en conversation.

Le jeune écolier parla de son vif désir d'embarquer, et de la position qu'y apportait M. Durocher. Marsouin (c'était le surnom du mousse) allait lui expliquer les moyens de satisfaire sa fantaisie malgré son oncle, lorsque Ton vint chercher les deux frères pour déjeuner.

Comme on quittait la table, un officier arriva à bord, portant des dépêches au capitaine Livel: elles lui ordonnaient de lever Tancre à l'instant même, et de franchir le goulet avant la nuit. A cette nouvelle^ les invités s'empressèrent de prendre congés et Ton arma à la hâte toutes les embarcations pour les reconduire à terre.

Paul et Jean allaient descendre dans le canot du commandant, lorsque Marsouin leur fit un signe.

— Êtes vous décidés à courir la bouline avec nous? demanda-t-il aux écoliers.

— Décidés, répondit François.

— Eh bien, descendez dans la batterie» et cachez-vous derrière les coffres.

— Mais on nous cherchera.

— Je me charge de tout.

Les deux frères se regardèrent; il y eut un moment d'hésitation. Mais, comme nous l'avons déjà dit, Jean-François était un garçon résolu, et qui n'abandonnait point aisément un projet.

— Descendons, petit Paul, dit-il d'une voix émue.

•— Descendons, répéta Paul.

Et tous deux disparurent.

Cependant M. Durocher, qui venait de prendre place dans la yole du commandant demanda ^ personne n'avait vu ses neveux.

—• Un beau garçon et un difforme ? demanda Manouin,

— Précisément.

—* Ils viennent de s'embarquer à bâbord dans le grand canot, et ils seront à terre avant vous.

M. Durocher voulut s'assurer de la vérité de ce qu'on lui disait : mais le grand canot était déjà loin, le capitaine Livel pressait le départ de la yole : il se rassit, et se décida à regagner la ville^ bien résolu d'infliger une nouvelle |)union à ses neveux pour être repartis sans lui.

À peine les barques eurent-elles déposé à terre les invités, qu'elles regagnèrent le bord; on leva l'ancre^ et une heure après la Filiciïi avait disparu dans le goulet.

Ce fut le soir seulement, et lorsque l'on commençait à perdre la terre de vue, que les deux frères sortirent de leur cachette. Le capitaine Livel se montra d'abord fort courroucé; mais le mal était

sans remède» et il était désormais impossible de les débarquer* Jean-François paraissait d'ailleurs déterminé à courir toutes les chances de la vie marilime.

— Restez alors l s'écria le capitaine ; mais rappelez-vous, mes rôles, que vous faites partie de l'équipage, et veillez au grain> si vous ne voulez faire connaissance avec le chat à neuf queues. Al-

lez trouver maître Floch^ il vous fera donner une ration et un bamac.

Maître Floch regarda en tous sens les deux nou-^ veaul venus, tourna trois fois sa chique> puis» haussant les épaules :

•— Sais-tu d'où ça nous vient^ Marsouin^ cette graine de modernes*? demandait-il en se tourdant vers le mousse qui avait indiqué aux deux frères le moyen de rester à bord»

Celui- ci fit un clignement d'œil et prit un air narquois*

— Ce sont deux messieurs de bonne famille qui ont embarqué pour être indépendantSi dit-il.

Maître Floch regarda le mousse, puis les deux frères.

— C'est différent, dit-il... alors faut leur parler avec des gants.

Et, se tournant vers Paul :

— Toi d'abord, rEnflé,ie t'attache à notre gamelle. Quand nous serons de mauvaise humeur, tu nous montreras ta bosse pour nous égayer.

— Je voudrais ne point être séparé de petit Paul, objecta Jean-François.

Maître Floch se tourna vers lui avec étonnement. — Tu voudrais 1 dit-il; excusez... un novice qui parle comme le commandant... Dis donc, Marsouin^ fais donc des excuses pour moi à Monsieur. Ah 1 ah I ah! il est curieux, l'indépendant.

Le marin éclatait de rire ; Jean-François déconcerté voulut lui faire une observation ; mais maître Floch l'interrompt brusquement.

— Assez causé ! dit-il ; nous allons descendre à la batterie, et te donner ce qu'il te faut. Rappelle-toi seulement, noiraud, qu'ici le chien et les novi-

CCS n'ont point de volonté. Marsouin t'expliquera cela en t'apprenant à manier le fauberg.

Cette première conversation désenchanta quelque peu François sur les douceurs de la vie maritime ; il n'était pas au bout.

D'abord le mal de mer ne tarda point à réprouver 3 mais^ quelles que fussent ses souffrances et celles de son frère, nul n'y prit garde : Marsouin seul vint, deux ou trois fois, détacher leurs hamacs pour qu'ils sentissent davantage le roulis, et leur offrir un morceau de lard dont la seule vue augmenta leurs nausées.

Cependant vers le troisième jour le mal s'apaisa, et ils purent monter sur le pont.

Ils s'y promenaient depuis quelque temps, lorsque maître Floch les aperçut et courut à eux.

— Que faites-vous ici, faillis cancre? dit-il brusquement.

— Nous prenons l'air, répondit François.

— Sur le gaillard d'arrière ?

— Pourquoi non ?

— Pourquoi, paria? Parce que tu n'es qu'un

IM

chien de novice^ et que c'est ici la promenade des

officiers.

— Je l'ignorais.

— A Tavant, lascars î à i a^ant, si vous ne voulez pas que je vous envoie dévier du vent dans la grande hune.

Les deux frères obéirent d'assez mauvaise grâce, et allèrent s'asseoir près du cabestan.

— Si nous mangions, frère? dit Paul après quelques instants de silence; nous faisons diète depuis trois jours, et je me sens près de défaillir.

— Mangeons, répliqua Jean.

Mais quand ils se présentèrent à la cambuse, on leur répondit que leurs rations étaient distribuées, et qu'ils devaient attendre le repas de l'équipage.

— Retournons nous coucher alors, dit Paul.

— Ne sais-tu pas que les hamacs ont été enlevés? répliqua François.

—Diable! murmuraitlebossu, il parait que l'on ne peut ici se promener, manger ni dormir que selon le règlement.

Jean ne répondit rien, mais il commença à dou-

tëi* de l'indépendance des novices à bord des na« ^reS du roi.

Ce flit biëii autre chose les jours suivants* Les deux frères eurent leur service : il fallut laver Je |K)nt, faire le qûaH^ grimper aux hunes, et tout cela à Heure fixe et au premier commandement. Jean- François résista, mais lagarcette lit sonoi&ce : alors^ Use révolta, il youlut rendre les coups; on rattacha à une caronade, et il fut impitoyablement fouetté.

Le capitaine Liyel avait d'abord protégé les deux frères : aux premières plaintes, il s'était contenté de les réprimander^ en les engageant à plus d'obéissatice; mais lorsqu'il vit que leur indocilité continuait et pouvait être d'un mauvais exemple^ il les abandonna à toute la sévérité de la discipline nautique.

tl en résulta pour Jean-François une série non ifiterl^ompuc de punitions, dont, par contre-coup^ le petit Paul eut sa part, et qui leur fit regretter à tous deux, plus d'une fois, les gronderies de leur bnclé et les pensums du Grand Jatine. Mais Jean** François était trop orgueilleux pour avouer tout

haut sa faute ; il jura seulement de saisir la première occasion d'échapper à la garcette de mattie Floch. Par malheur^ celte occasion était difficile à trouver.

Du reste, la Tie dure et active menée par les deux frères, loin de leur nuire, avait singulièrement développé leurs forces. Jean-François étaitdevenu un homme, et Paul lui-même, qui avait pris en largeur tout le développement qui lui manquait en hauteur, ressemblait, au dire de maître Floch, à un gros vaisseau démâté.

Le capitaine Livel avait été chargé de relever plusieurs points restés douteux sur les cartes marines; son voyage de circumnavigation devait durer plusieurs années. Il y avait déjà quarante mois que la Félicité tenait la mer, lorsqu'elle jeta l'ancre devant

une petite lie peu connue, placée au delà des tropiques. Le capitaine Livel y avait aperçu, avec sa lunette d'approche, un ruisseau qui se jetait dans la mer, et il résolut d'y faire de Teau.

La chaloupe fut donc armée, et les deux frères firent partie du détachement que Ton envoya à terre. Il avait été expressément défendu de s'écarter de

la plage; mais Jean-François s'inquiétait peu des défenses quand le désir le poussait : profitant du moment où maître Floch faisait transporter les pièces d'eau, il s'échappa avec son frère, et gravit le morne qui cachait l'intérieur de l'Ile.

Ils trouvèrent^ au delà, une vallée profondément encaissée^ et garnie d'arbres inconnus ; ils la suivirent quelque temps; puis entraînés par la curiosité, ils franchirent un nouveau morne, et pénétrèrent dans une seconde vallée plus large, entrecoupée d'arbres et de ruisseaux.

Us allaient se décider à revenir sur leurs pas^ lorsqu'on tournant un bosquet de tamarins, ils aperçurent, tout à coup, une cinquantaine de huttes à demi enfouies sous les arbres.

Us s'arrêtèrent à cette vue, ne sachant trop s'ils devaient s'avancer ou retourner sur leurs pas ; mais, avant qu'ils eussent pu prendre une décision^ un cri se fit entendre à quelques pas, et ils aperçurent devant eux une jeune femme sauvage tenant un enfant par la main.

Elle avait pour tout vêlement une courte jupe de pagne, et des brodequins formés de lanières de

peau habilement tressées. De petits anneaux pendaient à chacune de ses narines; un large collier de graines variées et des bracelets de plumes complé* taient sa parure.

Le cri qu'elle avait jeté à l'aspect des deux étrangers était de surprise plutôt que de frayeur ; car, en les voyant immobiles, elle s'avança vivement vers eux, et, leur adressant la parole dans une langue inconnue, mais douce, elle saisit leurs mains et les posa sur sa tête.

François eût bien voulu comprendre et répondre, mais tout ce qu'il put faire fut de prendre Tenfant que la jeune femme avait podé à terre, et de l'embrasser.

Cependant le cri avait été entendu dans les autres cabanes; les deux frères furent bientôt entourés de femmes qui les contemplaient avec surprise.

Paul et François éprouvaient un embarras mêlé de curiosité ; mais ce qui les étonnait surtout, c'était de n'apercevoir aucun homme. Ils eurent bientôt l'explication de cette singularité en entendant au dehors un grand bruit. C'étaient les guerriers de la tribu qui revenaient de la chasse.

Le chef que Ton avait averti entra presque aussitôt dans la hutte. Les deux frères levèrent certains de ce qui allait arriver : mais il ne les laissa pas longtemps dans cette incertitude ; car, s'adressant à eux une main étendue et l'autre sur la poitrine, il prononça, d'un accent confus et sifflant, quelques mots qu'ils crurent comprendre.

•*« Dieu me pardonne ! il parle français ! » s'écria Paul stupéfait.

^ Oui, oui, Français ! répondit vivement le chef en firappant sur sa poitrine... Français, Daniel, répéta-t-il; Ové fils de Daniel.

Paul et Jean se regardèrent sans savoir ce qu'il voulait leur dire ; il fallut de longues explications du chef sauvage.Enfm ils-crurent comprendre qu'un matelot français, nomitié Daniel, avait autrefois abordé dans l'Ile ^ qu'il avait fait alliance avec une tribu à laquelle il avait rendu de grands services et dont il était devenu le chef; celui qui leur parlait était son fils adoptif et son successeur.

Ové ajouta que le Grand-Esprit avait pris en amitié les Carou-cas, p>iisqu'il leur envoyait, de nouveau, deux frères blancs qui leur apprendraient

beaucoup de choses nouvelles et les aideraient à vaincre leurs ennemis.

Il se tourna ensuite vers les femmes, et leur donna des ordres ^ celles ci sorlireut^ et reparurent bientôt portant des nattes qu'elles étendirent à terre^ et des calebasses pleines de viandes grillées, de fruits, ou de poissons rôtis.

Les deux û*ères se regardèrent, ne sachant trop s'ils devaient accepter le repas qui leur était offert. — Au diable le chat à neuf queues I s'écria enfla Jean-Fracçois. Que nous retournions maintenant ou plus tard , maître Flocb n'en époussetera pas moins nos vareuses : ainsi restons -, Toccasion de dîner avec des sauvages ne se présente pas tous les jours.

Us s'assirent, en conséquence, à la place qui leur fut indiquée, et se mirent à manger gaiement. Ové leur fit passer une gourde pleine d'ouïcau, et re* commença à leur parler de son père Da-

niel. Il leur raconta comment celui-ci s'était marié parmi eux, et comment il répétait chaque jour que les hommes pâles étaient moins heureux dans leur pays que les Caroucas. U leur vanta[^] avec cet orgueil de

— IM — toos les sauvages[^] la fertilité de Itle, qui abondait en fruits et en gibier, l'adresse des femmes pour fabriquer les lits de coton, et la liberté dont les Cor raucas jouissaient dans les forêts.

A mesure que les gourdes éPcutcùu se vidaient, sa description devenait plus brillante[^] et les deux frères y prenaient plus d'intérêt. La liqueur fermentée du manioc commençait surtout à agir sur Jean-François, lorsque Ové, se tournant vers la jeune femme qui avait la première aperçu les deux étrangers, lui ordonna de faire entendre le chant du Caroucas à ses hôtes.

Gelle-ci posa son enfant à terre, s'accroupit près de lui, et, ramenant ses mains sur ses genoux avec une grâce modeste[^] elle commença d'une voix monotone et saccadée, mais douce :

« femmes l apportez les matotUous (1) de lata« nier, et couvrez-'es d'ignames, de bananes et de bouillie de fnouchache (2) car il y a au carbei (3) im hôte qui aime les fruits.

(1) Petite table.

(2) Fine fleur de farine de mai>io6.

(3) Case des sauvages.

» Prenei tos fl[^]es, A jeunes gens[^] et pooTSuivei le fiilmi ; tendez vos lacs aux grands lézards de la baie [^] car il y a au earbet un hôte qui aime la cbair des animaux.

» Enfants^ plongez dans les flots^ une pierre de chaque main, ou conduisez près de la cascade le grand-gosier que vous avez ap-
privoisé ; car il y a au earhet un hôte qui aime le poisson.

» Et vous, jeunes flUes, chantez en agitant la calebasse pleine de cailloux, et dansez joyeusement comme les vagues autour du morne ; car il y a au earbet un hôte qui aime la joie.

» Et tous ensemble, dites à l'bAte qu'il reste sous notre toit, et qu'il prenne une femme dans notre tribu.

» Car les Caroucas sont parmi les hommes semblables au mancefenil (i) parmi les oiseaux : la terre est à eux, et ils sont leurs maîtres. »

La jeune femme se tut; de grands cris s*élevèrent dans la ca-
bane pour l'applaudir. Exalté par YouicoUy Jean-François cria plus haut que tous les autres, et, se tounjiant vers sou frère :

(1) Oiseaa de proie.

—Voilà des gens heureux. Petit Paul, dit4l ; du moins ils dorment^ mangent et se promènent à leur fantaisie,

— > Si nous restions avec eux 1 s'écria Paul qui était ivre.

— Pour être indépendants I

— Et pour éviter la garcette de maître Flocb.

— J'y pensais. Petit Paul.

— Faisons-nous sauvages, Jean-Prançois.

— • Soit, s'écria le novice en essayant dé se lever. Hourra pour les peaux tannées! Nous voulons devenir de vrais Caroucas, afin

que la terre nous

appartienne et que nous soyons nos maîtres ,
comme dit la chanson.

Lorsque Ové connut la décision des deux frères, il témoigna une grande joie, ainsi que le reste de la tribu; on apporta de nouvel outcou, et Torgic continua jusqu'à ce que tous fussent^ tombés étendus sur leurs nattes.

Lorsque François et Paul se réveillèrent le len-

demain y il était déjà tard. Ils eurent quelque peine d'abord à se reconnaître ; mais^ après avoir rassemblé leurs idées, ils se rappelèrent ce qui s'était passé. Effrayés de leur escapade^ ils coururent au rivage^ espérant que les embarcations auraient été envoyées à leur recherche; mais en arrivant sur la grève, ils n'aperçurent plus la frégate.

Un orage, qui s'était élevé dans la nuit, l'avait forcée à prendre le large. Le capitaine Livel essaya pendant quelques jours de regagner Ttle sans pouvoir y réussir; enfin^ craignant de compromettre la Félicité par un plus long séjour dans ces parages^ et pensant qu'il était d'ailleurs trop tard désormais pour porter secours aux deux frères, qui avaient sans doute péri, il se décida à continuer sa route.

Jean et Paul, comptant sur le retour de la frégate, restèrent plusieurs jours sur le rivage ; mais, au bout d'une semaine, ils perdirent enfin toute espérance.

Ce fut d'abord pour eux un cruel désappointement; car, malgré la résolution prise quelques jours auparavant sous l'influence

de Vouïcou, et les

promesses faites à Ové, ils ne pouvaient s'habituer à l'idée de ne plus revoir la France.

Cependant, la première douleur passée^ Jean- François prit courageusement son parti. Il y avait dans cette nature indomptable une énergie et une élasticité qui la rendaient propre à supporter tous les revers. Il tâcha même de se persuader que tout était pour le mieux.

— En définitive, dit-il à Paul qui gardait la tête basse et qui avait le cœur gros, nous ne pouvions vivre plus longtemps à bord. Le capitaine était un tyran, et maître Floch un brutal que j'aurais pu tuer par poignarder à coups d'épissioir. Ici nous vivrons à notre fantaisie, et cela dédommage du reste. Rappelle-toi ce que je t'ai toujours dit, petit Paul; je veux être indépendant.

— Soyons donc indépendants, dit tristement le bossu.

Ils retournèrent au carbet du chef Ové.

Jean-François lui déclara qu'il voulait entrer

dans leur tribu, et être leur ami comme il avait été

autrefois Daniel.

— Très-bien; un de nos frères se fit justement recevoir guerrier aujourd'hui dit Ové; tous amis blancs verront à quelles conditions on fait partie de la tribu des Carouéas,

Jean et Paul se jetèrent un regard.

— J'ai peur, frère^ dit celui-ci à l'autre, qu'ils ne nous demandent bientôt d'abandonner nos culottes.

«— Dans tous les dàs elles ne tarderaient pas à ñious abandonner d'elles-mêmes, fit observer Jean.

*— Mais ils voudront nous peindre à ITiulle comme eux 1

' ^— Cela nous préservera des moustiques et du poudrin de mer.

— D'ailleurs, reprit Ové qui les avait écoutés, ne îaut-il pas qu'un Caroucas reconnaisse son frère à la manière dont il est peint?

— Soit, murmura Paul; mais j'aurais bien voulu que l'indépendance sauvage allât jusqu'à permettre des culottes.

Cependant la tribu se réunit; le jeune homme qtu se présentait pour être reçu parmi les guerriers

futamené|e(a'«a|it4 terrç au milieu de Tassem blée.

Son père s'approcha^ et lui fit un long discours, dans lequel il Texhortait à combattre courageusement ennemi, à supporter toutes les douleurs avec patience, aQu de prouver qu'il était un véri* Caroucoi^ puis, prenant unmaneeffenU, il en frappa son fils jusqu'à ce que la tête de l'oiseau de proie eût été brisée sur celle du jeune homme. Alors^ s'armant des deqli trancbantes d'un aeouty, il lui découpa la peau en tout sens^ frotta ses plaies avec le mancefenU qu'on avait broyé dans du jus de piment, et finit enfin par lui faire manger le cœur de Toiseau.

Le jeunesauvage avait supporté ces affli*euse3 tortures sans pousser une plainte) il fut ensuite déposé dans un lit de coton, où son père annonça qu'il jeûnerait cinq jours. Au bout de ce

temps il devait être déclaré guerrier, et digne de cbaçser et de com* battre avec les Caraucas.

Les deux frères avaient suivi cette cruelle cérémonie avec une curiosité mêlée d'épouvante et de pitié. Lorsqu'elle fut achevée :

— Mes frères blancs ont vu, dit Ové lentement.

— Et l'on ne peut^ sans ces épreuTCS, faire partie de votre tribu? demanda Jean.

— Non, répondit le chef; car ce sont elles qui nous assurent du courage des jeunes gens. Les lâches ne peuvent jamais devenir des Caroucas.

— J'aurais encore pu accepter la peinture de rocou en guise' de pantalon, murmura Paul; mais faire découper mabossecomme une broderie, puis la mettre à la sauce piquante... C'est mille fois pis que le chat à neuf quems de maître Ploch.

Jean-François ne répondit rien, mais il était devenu soucieux.

Les deux frères prirent peu de part à la fête donnée par les parents du jeune homme quî venait d'être reçu guerrier. Dès qu'ils purent se trouver seuls.

— Nous ne resterons point parmi ces brûles, petit Paul, dit Jean-François. Je le vois bien maintenant, c'est partout de même : au pensionnat, il y avait la retenue et \ts>ptmums\ à bord de la frégate, les coups de garce tle ; ici, les écorchures frottées de piment. Puisque partout où les hommes sont

i!éunis il faut que l'on vous tyrannise et que Ton vous torture^ sauTons-nous dans les bois, petit Paul la terre, le ciel et Teau

nous fourniront ce qu'ils fournissent à un sauvage. Au diable donc leur tribu I Vivons seuls pour être indépendants.

Petit Paul tenait trop à ses babits et à sa peau, pour ne pas goûter ce conseil : aussi^ profitant de l'ivresse des Caraucas^ quittèrent-ils le soir même la vallée.

Us franchirent plusieurs chatnes de collines^ traversèrent plusieurs vallées, et arrivèrent enfin» au bout de quelques jours, sur un plateau vaste et élevé, d'où ils aperçurent File entière, ainsi que la mer qui rentourait.

Ce plateau était couvert d'arbres chargés de fruits ; un ruisseau poissonneux le traversait, les ignames et le manioc y poussaient sans culture; les deux frères pensèrent qu'ils ne pouvaient trouver un lieu plus convenable.

En conséquence, ils rassemblèrent des branches sèches, de la terre, des feuilles de latanier, et construisirent de leur mieux un carbet pour s'abriter.

Quant au Ut, ils enfoncèrent dans le sol quatre

— 138-^ pieui» comme ils l'avaient vu ftûre chet les CwûHh caSf\ e% réunirent par des tresses enlacées d'écroe de mabot, et recouvrirent de feuillage et de coton cette trame grossière.

Ils se fabriquèrent ensuite des arcs de palmiste^ et des flèches de bambou armées d'une forte arête de poisson; mais ils furent longtemps ayant de pouvoir s'en servir avec assez d'adresse pour frapper les acoutis ou les oiseaux. Heureusement que la pêche, les fruits et les racines arrachées à la terre pouvaient leur suilire.

Quelques mois s'écoulèrent de cette manière.

Jean-François avait tout fait pour prendre goût à la vie sauvage, et pour se persuader que la liberté dont il jouissait enfin suffisait à son bonheur ; mais malgré ses efforts la tristesse et le découragement commençaient à s'emparer de lui ; cette solitude lui pesait. Il eut, d'ailleurs, bientôt à souffrir des maux qu'il n'avait point prévus. Ses vêtements ainsi que

son frère, tombaient en lambeaux ; ils avaient à supporter, tour à tour, la chaleur du jour et le froid de la nuit. Pour comble d'infortune, un orage emporta leur cabane, le ruisseau où ils avaient pêché jusqu'alors tarit tout à coup, les ignames manquèrent et la faim se fit sentir.

Paul, qui était moins robuste que son père, ne put résister à tant de privations et de fatigues ; il tomba dangereusement malade.

Jusqu'alors Jean-François avait courageusement lutté contre la misère ; mais quand il vit son frère étendu sur leur lit de feuilles, sans regard, sans voix, et presque sans haleine, tout son courage l'abandonna. Il s'assit à terre, baissa sa tête dans ses deux mains, et se mit à pleurer amèrement.

Petit Paul l'entendit, et l'appela.

— Pourquoi pleures-tu, frère ? demandait-il avec effort.

— Parce que c'est ma faute si tu es ici, répondit François.

— Ne dis pas cela, murmura le bossu ; n'ai-je point voulu venir avec toi ?

— Non, non ! répéta Jean avec une sorte de rage

désespérée ; c'est par amitié pour moi que tu m'as suivi ; c'est parce que je ne pouvais me soumettre à personne que nous avons quitté Brest, puis la frégate. J'aurais voulu trouver un lieu où Ton pût vivre entièrement libre; mais maintenant je comprends qu'il n'en est point... Là-bas c'étaient des parents ou des supérieurs qui étaient nos maîtres; ici c'est la faim^ le chaud^ la maladie. Ce que je croyais l'indépendance n'est que l'isolement, et l'isolement est le pire de tous les maux. Si nous étions encore au pays^ à bord, ou même chez les Caraïbes^ tu aurais des soins, des remèdes pour calmer tes souffrances, tandis qu'ici je ne puis rien que les voir et les déplorer. Oh ! pourquoi n'ai-je pas senti plutôt que dans la société on nous rendait en protection ce que nous donnions en obéissance?

— Je l'ai souvent pensé, balbutia Paul; et toutes les fois que tu répétais : Je veux être indépendant I il me semblait t'entendre dire : Je veux vivre pour moi tout seul, et avoir raison contre tout le monde. Mais si je te l'avais dit, tu aurais cru que je refusais de faire comme toi.

— Cher, cher Paul I s'écria Jean en serrant son

frère dans ses bras -, comment réparer le mal que je t'ai fait? Ah! que ne puis-je te rendre à notre famille au prix de ma vie!... Mon Dieu? n'avez vous donc aucune pitié de ceux qui se repentent?

Il n'avait pas achevé, qu'un sourd retentissement se fit entendre au loin. Paul rouvrit vivement les yeux.

— As-tu entendu, frère? demanda-t-il

— Quoi?

— Ecoute...

Un second coup venait en effet de retentir.

— Le canon ! s'écria Jean-François en se levant d'un bond, et fou de bonheur.

— C'est un navire, frère !

Il n'en entendit pas davantage, et s'élança à la fenêtre de la cabane. Un vaisseau s'avancait, en effet, à pleines voiles, tournant la pointe la plus avancée de nie.

Une pensée subite traversa l'esprit de François : il saisit un tison au foyer, et, courant à un bouquet d'arbres desséchés qui s'élevaient sur le sommet du plateau^ il y mit le feu. Bientôt la flamme, ac< tivée par le vent^ courut entourbillionnant autour

des tiges mortes^ et s'éleva comme qm longue eolone.

En même temps, François, qui s'était placé au pied des arbres enflammés, au risque d'être écrasé par leur chute, faisait des signaux... Tout à coup les voiles firent carguées; le navire s'arrêta, et une chaloupe se dirigea vers la terre. On l'avait aperçue !

Jean François courut au carbet il prit sur ses épaules son frère délirant de fièvre et de joie, et descendit vers la mer aussi vite que le lui permettait son fardeau.

Lorsqu'il atteignit la grève, l'équipage de la chaloupe était déjà débarqué et s'avancait vers le morue. François sentit ses jambes faiblir sous lui; un voile couvrait ses yeux et Tempêchait de distinguer ceux qui s'avançaient. Il entendit seulement des voix, un bruit de pas... Il fit un effort pour s'élancer à leur rencontre, et vint tomber, haletant et épuisé, à leurs pieds.

•** - Dieu me damne I c'est le noiraud, s'écria une voix connue.

— Maître Flocht dit Jean...

Et il s'évanouit de fatigue et d'émotion.

On releya les deux frères, qui furent transportés dans la chaloupe^ et de là à la frégate^ où tout s'expliqua. Jean-François raconta d'abord^ sans rien déguiser, ce qui avait eu lieu. Quant au retour de la Félicité dans ces parages, il n'était point fortuit : le capitaine Livel, après avoir rempli sa mission, avait voulu repasser près de l'île pour connaître, s'il était possible, le sort des deux frères. On a vu comment le hasard avait favorisé cette difficile recherche.

Les soins donnés à Paul réussirent à le sauver, et il débarqua sain et sauf à Brest avec François. Mais l'expérience avait complètement corrigé celui ci de cette espèce d'orgueil qui l'avait jusqu'alors rendu indisciplinable. Il devint aussi soumis qu'il avait été révolté, et, lorsqu'on parlait devant lui d'indépendance, il avait coutume de dire :

— La véritable indépendance n'est que dans la prompte obéissance au devoir.

UN HOMME RAISONNABLE.

Quiconque suit la route conduisant de Pithiviers à Orléans doit être frappé du paysage agreste qui annonce l'approche de Neuville-aux-Bois. La fo* réty qui s'étend des deux côtés de la route, ouvre, à chaque instant, de longues percées à travers lesquelles l'œil va se perdre à Thorizon, ou bien de larges clairières couvertes de pommiers et de blés mûrs. De loin en loin, sur quelques collines en

ventes douces, s'élèvent d'élégantes maisons de

campagne^ aux grilles dorées et aux stores à demi baissés, qui semblent flotter au milieu de cet océas de verdure, comme les bateaux de fleurs (1) sut les grands fleuves de la Chine.

L'une d'elles surtout^ bâtie à droite du chemiD, se fait remarquer par retendue de ses dépendances et son air de grandeur presque seigneuriale; c'est moiioi une ulBa qu'oo cbfttaiu modefne, ayant au lieu de fossés un vivier, pour tourelles des ménageries, et en guise de cour d'armes un verger attenant à une prairie. L'élégance même y semble combinée au profit du confort, et Ton dirait un hôtel parisien bâti au milieu d'une ferme anglaise.

La Noiselière n'est point, en effet, seulement la plus; QomiuPdQ. et la plus riolie h^bitatioB du département; leii terreaquiy aoptjoiqtea va)eiifà sQp propriéWre, Hi GennainFres^eau, un revécu bmw^ d'eqviroD dou^e mltt francs, que devront augmei^ter de réc^Qtçs awéVoratiops, .

(i; Oq «pj)eUe|enGbio9,b«leitux de £|6ors des oaaIiiûB flolUnU garnis de plantes rares et décorés avec le plus grand luxe, dans lesqneb m rendent cbaque soir les riches Clilnois, et où Ils passent a nuU en ^i^es; e| e^i festins^

Fils 4'i|Q STocat d'Ûrléaos mort pauvre et ignoré, U. PreniMU doit à 8on travail la grande fortune doQt a joi|it4 Tout lui a réua» a o'eat un esprit calcuUtQur, étranger^ oonune il le dit lui«4nènie, aux ffofHb iÊniinmU, qui nuisent to^joars aUx affiii« res; enneofû modéré dea yioes dont il ne souffre pas, ami un peu nonchalant des vertui dont il ne doit point profiter } aqoeptant cie qui réussit, repoussant ce qui échoua > cherebant en toute dwse riDTérdt positifj eti du reste, prenant tauê douce* mm

le monde cofi[^]me U est ; en un mot, ce que le vulgair apBnU[^]
un bomme raisonnable.

M[<] Germain Preaneau habite toute Tannée la Noisetière avec
un vieux cousin qui, après avoir k\l et défait trois fortunes, est
venu là prendre aea invalides* Maurice a parcouru la moitié du
blonde et étudié les bommea de toutes les nations m» arriver k
ftutre ehoae qu'à se ruiner : aussi 6|l[^] une sorte de philoite[^]phe
railleur, qui se con* sole de son insuccès en voyant comment les
autres ont réussi, e[^]cberbe parfois querelle à la Providence de la
fortune de son cousin. Celui-ci souffre 868 boutades nar considé-
ration pour son titre de

pareot et pour ses connaîssaiioes en agriclitiire dont il profite.
Maurice garde d'ailleurs la Noisetière lorsque M. Presneau ou
son fils Georges sont appelés à la ifille par leurs interdis ; car
Tanciea négociant n'a point renoncé aux affaires[^] et sa maison
passe toujours pour la plus sûre et la plus riche sur la place
d'Orléans.

Trois nouveaux hôtes habitent enfin le chftfteaa depuis
quelques jours : l'un est le gendre du propriétaire[^] M. Dur?erty
de Nantes ; les deux autres[^] Henri Presneau et Enuna sa fille.

Henri est le firère ahié de Germain; mais la science et les
afléctions ont absorbé sa vie entière. Tandis que le négociant
s'enrichissait par des spéculations, ses annéesi à lui, se passaient
en reber-

ches utiles et en dévouements domestiques. Aussi pauvre au-
jourd'hui que le jour où il quitta la maison de son père[^] il n'a
rien perdu pour cela de sa sérénité. La place de professeur au col-
lège d'Orléans, qui vient de lui être accordée[^] suffit d'ailleurs à

ses besoins de chaque jour^ et sa 011e est heureuse ! Qu'a-t-il à désirer de plus ?

. Au momcut où commence notre histoire, le

déjeuner vient de finir : le vieux couâin Maurice et M. Durvert sont encore h table^ fumant Vies cigarettes de maryland -, Henri Fresneau, debout près d'une croisée, parcourt un journal, et son frère se promène dans le salon d'un air de mau-* Taise humeur* Le gendre Durvert n'a rien qui puisse le faire remarquer : c'est un homme d'en* viron quarante ans, qui fait beaucoup de mouve* ments, parle haut, et se doime Tair franc. Quant au cousin Maurice, son profil aiguisé et son sourire railleur éloigneraient de lui^ si son regard profond n'avait un charme qui rassure.

Mais ce sont surtout les deux frères dont l'aspect mérite une attention particulière, et dont le contraste frappe au premier coup d'œiL

Henri est grand, vouûtée et un peu pâle; ses che* veux, déjà blancs^ tombent à flots jusque sur ses épaules, et la sereine expression de ses traits, est comme traversée d'un léger nuage de tristesse. Le visage de Germain^ au contraire, respire l'assurance et la prospérité ; tousses gestes ont quelque chose de. souverain qui révèle l'homme arrivé. U s'enveloppe amplement dans sa robe de chambre^

— Vous vous trompez encore en cela : je ne mé prise point la fortune, car elle est ici-bas un élément de joief et quoique Ton puisse dire d'elle^ comme de lapoudre à canon^ qu'elle est un présent difficile à bien employer, je l'ai plus d'une fois désirée ; mais c'est toujours un mauvais marché que d'y sacrifier ses sentiments.

— Ecoutez, dit le négociant en s'arrêtant de* vaut Henri, laissez-moi parler à Emma ; je lui expliquerai les avantages du mariage qui se présente, et peut-être consentira-t-elle à ronipre avec son commis.

— Non 1 dit vivement le professeur.

— Quel inconvénient voyez-vous?

— Ce serait une tentative indigne de nous, mon firère. Emma résisterait à vos sollicitations, j'en suis sûr; mais il ne l'^ut point tenter les cœurs résolus au devoir. Elle a aimé ce jeune homme, elle lui a engagé sa promesse ; si vos paroles faisaient naître en son âme la plus fugitive tentation, ce serait une honte pour elle et une douleur.pour moi. Laissons ceux qui sont jeunes croire en leur vertu ; cette crovan ce est leur olussâre sauvegarde.

-- Fort bien, dit Germain en croisant les bras; TOUS avez peur que votie fille soit plus sage que TOUS. Mais voyons, Henri, raisonnons, 8*il est pos-t sible, et tâchons de nous entendre.

Le vieux cousin, qui avait jusqu'alors écouté lé débat en silence, jeta son bout de cigarette à moite éteint en éclatant de rire.

— Vous entendre! s'écria-t-il; par le ciel! on réussirait plutôt à mettre d'accord le pape et le grand lama. Ton frère ne te ressemble pas plus, Germain, qu'une étoile ne ressemble à un bec de gaz.

— Un bec de gaz vaut vingt-cinq centimes par soir, et une étoile ne rapporte que des élégies, objecta Durvert avec un gros rire.

— Gomme vous dites; mon neveu, reprit Maurice ; mais vous ne les empêcherez j amais, celle-ci de briller gratis, et celui-là pour de l'argent. Germain est né pour faire de bons comptes et expédier des marchandises; Henri, pour apprendre de belles choses et échanger de la tendresse avec les autres hommes : aussi, je les défie de se persuader réciproquement.

— A la bonne heure, interrompit le négociant^

j(9 Q'enteiids rien à toutes Yoi figurée de ibiioriqm, moi j mais examioons un peu le résultat.

Heuri s'est marié à une femme qui n'alreit rien, et dont il a été le garde«*malade pendant vingt ans ; il a perdu le peu qu'il avai-tamassépour payer let dettes de je ne sais quel ami*

— Bah 1 est-ce possible» mon ondef 6*écria Duvert,

-^ C'est la vérité^ mon amii répondit le profiespeur,

— Rien ne lui a réussi ; enflUi continua le négocianti tandis que moi j'ai gagné la plus belle fortune du Loireti les registres du perocepteur en font foi ; sans parler de mon fils lancé dans les «ffairesi et de ma flUe établie

w A bon marché^ murmura Durvert avec une grimace bouffonne.

t-> A la véritéi continua Gèrmainj^ Jen'ai que du bon sens, moi j regarde tout simplement notre terrç comme un nid où il faut se loger le plus commodément possible... Gela vous fait sourire mon fi*ère, ajouta*t-il en voyant Henri secouer la t^(e j mais je voudrais bien savoir ce que devien-

drait ie monde avec vos sentimeots et vos rêve* ries.

— Un nid où l'on ne se contenterait pas[^] d'être chaudement[^] mon frère, répliqua le professeur, mais où Ton voudrait aussi s'aimer et obéir. «[^] Poésie que tout cela ! s'écria le négociant. «*[^] Vrai style de romance ! murmura Durvert.

•— Ils ne te comprennent point, Henri, dit Maurice : tu parles français à des Hébreux*

•[^] C'est avec de pareilles idées que vous avez gâté Votre vie, reprit Germain[^] et que vous gâterez celle de votre fille. Moi, voyez-vous, j'ai voulu[^] avant tout, faire comprendre à mes enfants le vrai état des choses. Je ne leur ai point parlé, comme vous à Emma[^] de sympathies[^] de dévouement, d'abnégation ; je leur ai dit de songer aux intérêts positifs, parce que personne n'y songerait pour eux, et que tout est là...

-[^] Plaise à Dieu que vous n'ayez point à vous en repentir[^] mon frère ! dit Henri gravement ; mais restons-en-là, je vous prie, car voici Emma qui vient me chercher pour partir.

La jeune fille venait[^] en effet[^] d'entrer avec son cousin Georges, un bouquet de fleurs à la main ; elle annonça à son père que le cabriolet était attelé et les attendait.

— Ainsi, tu ne veux point nous rester quelques jours de plus) demanda Maurice au professeur.

— Je ne le puis, cousin, répondit celui-ci[^] ; mon cours reprend demain, et mon absence pourrait être invoquée contre moi. Plus d'un envieux n'attend que l'occasion pour me remplacer ; il faut

que mon exactitude prévienne toutes les accusations. Adieu Germain, je te souhaite une continuation de prospérité. Voie et me amat

Les deux frères s'embrassèrent.

— Ne veux- tu point reconduire ton oncle et ta eouside ? demanda Maurice à Georges.

— J'attends le courrier, dit le jeune homme.

: — Tu trouveras tes lettres au retour.

— Je puis avoir à y répondre sur-le-champ.

— Vous tenez donc bien peu à nous voir une heure de plus? demanda Emma en souriant.

— Excusez-moi, dit Georges, mais le devoir passe avant les affections.

— Et le devoir, c'est la correspondance de commerce, ajouta Maurice ; en route alors» mes enfants; je vous reconduirai, moi.

Le professeur serra encore la main de son frère, et partit suivi de sa fille et du vieux cousin.

Germain les regarda aller quelque temps j puis, se détournant vers Georges qui causait avec Durvert :

— Décidément votre oncle est fou, dit-il en enfonçant ses deux mains dans les poches de sa robe de chambre ; refuserpour Emma une pareille proposition!...

—Peut-être eût-il accepté sans la promesse faite à ce jeune commis.

— Et que signifie un pareil engagement? Y a-t-il un acte signé, un dédit convenu? Croyez-vous que le jeune homme lui sache plus de gré du sacrifice qu'il fait aujourd'hui? Tout cela, mes enfants, c'est de la poésie[^] voyez-vous ; une bonne occasion manquée ne se retrouve plus. Il ne s'agit point dans ce monde, de jouer le rôle d'un héros de roman, mais de bien mener ses affaires.

— * Mon oncle s'est toujours sacrifié à ses idées et à ses sentiments fit observer Georges.

—[^] Et il a eu tort» garçon; on ne le trouve ja* mais bien d'avoir abandonné des intérêts. Chacun pour soi et chacun son dû. c'est la seule loi juste, raisonnable et morale, car c'est la seule dont pei> sonne n'ait droit de se plaindre.

— Pardieu ! vous parlez comme le code, papa beau-père, dit Durvert en riant, et Je suis heureux de vous voir de pareilles idées.

— Je n'en ai jamais eu d'autres — • Alors nous nous entendrons.

— Vous avez donc à me parler d'affaires?

-[^] Un peu.

— Passons dans mon cabinet ; nous causerons en attendant le courrier.

ni

^Henri Fresneau roulait sur la route d'Orléans, avec sa flUe. GeUe«cl> qui avait voulu conduire^ pressait le cheval dont elle accusait sans cesse la lenteur et semblait 'chercher des yeux la ville à rhoriason* Le professeur l'observa quelque temps sn souriant.

--^ tu es bien pressée, Emma, dit-^il eûfln.

Emma rougit.

— Je gage que tu espères trouver à la maison une lettre d'Osôâr.

— Ah 1 vous devinez tout, mon père, dit la Jeune Ôlle conAise.

Fresneau passa la main sur ses cheveux.

— Pauvres enftmts ! murmura-t-il, que ne suisje maître de vous réunir tout de suite!... Mais C'est loi qui Tas voulu, Emmsh en épousant Oscar, tu aurais pu le suivre j tu as préféré attendre qu'il fût placé près de nous.

— Pour ne vous point quitter, mon père. Ah ! ma place, avant tout, n'est-eûe t)oint à vos côtés? n'avez-vous pas besoin de mes soins et de mon affection?

— Oscar aussi a besoin de là tienne.

— Quand on est jeune on peut retarde^ le bonheur : ne rêste-t-il pas une vie tout entière pour en jouir!... Puis, à la première occasion. Oscar sera envoyé à Orléans ; ses chefs le lui ont promis} 'et alors nous serons tous réunis. Nous louerons dans les faubourgs une maison avec un jardin; nous

vous arrangerons la plus belle pièce. Vous savez comme Oscar est adroit : il disposera tout ce qu'il faut pour vos minéraux et votre herbier ; il me l'a dit.

— Vraiment ! dit Fresneau en jouant avec la chevelure de sa fille et la caressant du regard.

— Et ce n'est pas tout^ ajouta Emma d'un ton d'importance enfantine» nous meublerons votre chambre tout à neuf^ mon père.

— Gomment t

— Oui) vous aurez un fauteuil à la Voltaire, comme vous en désirez depuis si longtemps^ un divan pour la sieste^ et un grand cartonnier où vous serrerez vos papiers. Oh f j'ai tout calculéj nous sommes assez riches pour cela.

— Mais vous^ enfants ?

— Nous, mon père, nous prendrons vos vieux meubles ; vous savez comme je les aime, et Oscar aussi. Pourvu qu'il y ait des rideaux blancs aux fenêtres et des fleurs sur la cheminée, notre chambre sera toujours assez belle... Puis il faut de Téconomie, père ; six cents francs de revenu ne vont pas loin.

— Non, dit Fresneau en prenant la main de sa

fillic et la pressant dans les siennes ; mais ce revenu est à toi, Ernma.

— A nous.

— À toi^ à toi seule, car il vient de ta mère. Quand une fille se marie on lui rend des comptes, et je veux que tu reprennes tout

ce qui t'appartient.

— Que dites-vous ts'écria Emma troublée ; ne VQulez-vous donc plus vivre avec nous

— Qui peut te faire penser?...

— Que parlez- vous alors de comptes à rendre î croyez-vous que Tarithmétique fasse mieux les partages que Taffection? Nous voulons être pour vous des enfants, mon père, et non des associés. Oh ! ne me parlez t)lus, je vous en prie, de ce qui appartient à vous ou à moi; Oscar en serait blessé,

et moi je m'en affligerais.

— Soit, dit Fresneau attendri, tu as raison ; à

quoi bon plusieurs bourses quand on n'a qu'un seul cœur? Là où les affections dominent les intérêts s'effacent, ou plutôt se confondent. Continuons à vivre comme nous avons vécu, sans nous occuper de qui donne ou de qui reçoit.

A. ces mots, il embrassa sa fille, et prit de ses

maines les guides} ils Tenaient d'atteindre les (au-bourgs d'Orléans.

Pendant que Henri Preônêau s'entretenait ainsi avec Emma^ une explication d'un tout .autre genre avait lieu entre le négociant et son gendre.

Dès qu'il6 se trouvèrent seols^ celui^l annonça à. son beau-père qu'il allait donner à sesaffiieres un& extension toute nouvelle^ et qu'il venait de traiter pour l'établissement d'une meûsoû dans }'Inde. Il lui développa longuement les avantages que lui

promettait oette entreprise^ et n'eut point de peine à lui prouver qu'aucune autre ne pouvait lui être comparée.

-^ Pardieul c'est une mine d'ot* que vous âveï]&> s'écria Germain Fresneau qui avait tout écouté avec une grande attention^ et je voudrais avoir cent mille écus à mettre dans votre affaire. Malheureusement, tout mdn capital se trouve engagé dans cette sotte spéculation des vins de Loire.

^ J*ai^ats tfouVé vingt associés^ répondit Dur vert, mais Taffaire est sûre 3 J6 préfère la conduire seul.

-^ Et aureshvous àssee de fonds f

-^ Il me manquera quelque those» peut^tfe^ et c'est pourquoi je suis venu.

-- Vous savez que je ne puis dispose^ de rien, objecta vivement le négociant.

— * Soyea donc calme^ beau-pèrô, dit DurVert en riant: je ne veux point de prêt; maid j'ai une proposition à vous faire.

--^ Voyons^ répliqua Germain, dont la flguri prit aussitôt l'expressloû i'éservée d'un homme qui se met eu défense.

^ Vous savez qu'en réglant ce qui revenait à ma femme du chef de sa mère> reprit DUrvert^ nous avons laissé' de cAté sa part dans la Noisetière, vous abandonnant la pleine jouissance de ce domaine...

**^ A la charge de vous payer une rente de cent louis^ interrompit le négociante

— Représentant un capital d'environ cinquante mille francs.

— Et n'est-ce pas ce qui toos revient pour votre quart de la Noisetière, Testimation totale ayant été portée à deux cent mille francs?

-^ Permettez, permettez, beau-père, interrompit Durvert; dans cette estimation, on n'a tenu compte^ vous le savez, ni des bâtiments^ ni des bois, ni des pièces d'eau, et votre château se vendrait six cent mille francs comme un liard.

— Et bien? demanda Germain, qui ne voyait pas où son gendre en voulait venir.

— Eh bien ! six cent mille francs me donneraient, pour la part de madame Durvert, les cinquante mille écus dont j'ai précisément besoin.

— Que dites-vous f vendre ma campagne! oubliez-vous que c'est mon ouvrage, mon orgueil t que j'y ai toutes mes habitudes?

— Je ne dis pas, répliqua l'armateur, mais cet argent m'est indispensable.

— Pardieu ! vous le trouverez autre part, s'écria Germain en se levant ; on ne vendra point la Noisetière, c'est moi qui vous le dis.

— U le faudra, répliqua Durvert en se levant également.

— Et qui m'y forcera, s'il vous plaît.

— Le Gode^ beau-père^ qui dit, article 815 : Nul ne peut être forcé à rester dans Vindimion.

— C'est-à-^iré que vous réclamerez la vente.

— Bien à regret.

— Malheur à vous si vous le faites, monsieur t s'écria Germain en étendant la main avec menace. Je verrai ma fille, d'ailleurs ; elle ne le souffrira pas.

— Vous vous trompez.

— Cômment?

•r- J'ai sa procuration.

— Cestfauxl

— Vous n'êtes pas poli, beau-père, dit l'armateur; mais la {Preuve que je ne plaisante pas, c'est que la voilà, timbrée, enregistrée, signée, et me donnant droit de plaider devant tous les tribunaux de France et de Navarre.

— Se peut-il I ditFresneau en pâlisant; quoi ! ma fille a pu signer une pareille pièce 1

— Je me tue de vous dire que j'ai besoin de ces cent cinquante mille francs.

— Et pour cent cinquante mille francs elle s'ex' posera à plaider contre son père 1 s'écria Germain

avec une douleur emportée ; elle eôsaierâ de me ebasier d'une depieure dont j'ai ru grandir les arbres, dont J'ai pbnté les fleurs^ où j'ai toutes mea affections 1

--- Que voulez-TOus, beau-père I votre fille ne peut lamfier son avantage & votre ftintaisio } a^és tout/ vous trouvères une osaipagne aiileiira. Ma* daiw ĨMirvtrt est raisonnaUe) vous Paves âe« vée à comprendre ses intérêts^ et non à fliiife du sentiment, comme vous le disiez toutâl'bei^; eh bien ! elle se rappelle

vos leQona. GliaGan son droit, chacun son dû : c'est la seule loi juste et sûre» d'uprès vos ivrf^es parolep.

-« En effets dit Germuin amàren^eoti et je ne m'attendais pas à ta voir tourner si vite contre moi. Mais ma fiUe ne pouvait^ôlle attendre, aa moins^ qu'on m'eût cloué dans machftsse ?fe mu vieui déjà, et eela ne peu| tarder Iqngtemps*

— Fi donc, beaU'p^r^ l vqus vous porter comme la cathédrale d'Orléaps^ et dous gotppiep pressés; il faut que j 'aie ces cent ciu- qqaQte mUlo fmm A'm à six mois<

^ C'e^t'à^dire que vous qe me dow^ pm\

plus de tonps pour dieRhcr im fjÊà aiikuis.

«- On fini ce qu'oo prêt» benhiMPe.

— A la boDDe heure! s'écria le, n^onmlfiolél de colère elles deux poings fennés; mais écoutez bien ce qae je Tais TOUS dire, moosieur: taol qu'il me restera de quoi payer une fraille de papier timbré, tous ne Tendres point la Noisetiare.

~ Cesloe que nous twtqds.

•«- Voua n'aTei rien aoue duM àma dm t

^VoiTrieo.

^ Mors ja vous apobaite nn bwraiEi tuf ngei interrompit brusquement Germain»

Durrert ie regarda d'un airétonnô*

•^ Cest-4-dire que tous me renToyei, reprit41 } eh bien^ soit... je suis bonenfant mQi« Je Taia ré« gler quelques afiaies à Or-

léans \$ je raTiendrai dans quelques jours pour s^TOÎr TOLre da-
mier voùU

— Inutile, monsieur,

^ Pardonnea-moi» répliqua l'armateur en cher» chant son
chapeau ; il ne faut janmis se presser do se prendre à la gorge.M
Au rcToir^ beavi^ère» sans rancune*

Il ^alua Germain Frosneau et sortitf

— Mais à.peine eut-il disparu que celui-ti se laissa tomber sur
un fauteuili suffoqué de colère et de douleur.

Le bonheur qui avait accompagné Germain dans toutes ses en-
treprises, l'espèce de suprématie que lui donnait la fortune,
l'avait accoutumé à tout voir céder à ses désirs ; aussi les préten-
tions de son gendre excitèrent-elles en lui une indignation diffi-
cile à exprimer. C'est un fait d'observation journalière, que les
égoïstes reçoivent les coups qui les frappent avec moins de pa-
tience que les cœurs dévoués. Ceux-ci, en effet, toujours occupés
audehors, supportent leurs propres souffrances avec distraction,
tandis que la sensibilité des premiers se concentre tout entière
sur leur propre personne. Les égoïstes sont loin d'être froids ; ce
qui les isole des autres, ce n'est point l'insensibilité^ mais bien la
passion, la passion pour eux-mêmes : ils B'aiment trop pour
trouver en leur cœur un reste

d'affection à donner au g^enre humain ; mais chaque fois que
Ton touche à l'objet de leur cultei c'est-à-dire à eux^ toutes les
puissances de leur cœur se révoltent et poussent un cri.

L'entretien que M. Fresneau venaitd'avoir avec son gendre
l'avait jeté dans une agitation que la réflexion augmenta loin de la

calmer. L'idée qu'il faudrait quitter une demeure créée par lui et où il avait espéré mourir l'affligeait vivement ; mais il était surtout humilié en songeant que la Noisetière pourrait appartenir à un autre ; qu'on ne le citerait plus comme le propriétaire du plus beau domaine du Loiret et que ses envieux verraient sans doute dans cette vente un commencement de déchéance, le morcellement d'une fortune jus' qu'alors incontestée et dont il avait fait toute sa gloire ! Ainsi attaqué à la fois dans ses affections dans ses habitudes et dans sa vanité il céda comme si un coup trop fort et trop inattendu Teût frappé. Georges, à qui il fit part des intentions de Durvert, accueillit d'ailleurs *son indignation assez froidement : le fils ne calculait pas moins bien que le gendre, et comprit snr.lfH3hamn que la vente do

la Noiaatière m pouvait que tourner à son profit. Kvm g'empftsa44I decioopef court à toute explici^tioiii en cooimuni-quant à son père une lettre dans laquelle une affaire fort avantageuse lui était proposée! mais qui néoesaitait son départ immédiat pour 8aumur«

-« ^ Partes, dit le négociant blessé; je saurai me défendro aeuL

Mais cette espèce de défection de son file aebeva de r^xaspérar. Il passa une partie du jour dans un état d'exaltation oroiasante, formant mille projets pour s'opposer aux intentions de Durvert; enfin la flèyre le prit veri le soir ; il fut obligé dé se mettre au Ut, et le cousin Maurice inquiet envoya oberebar un médedn.

Les premières lueurs du jour pénétraient à travers les stores baissés, et une lampe de malade, placée dans le coin le plus reculé de la chambre, achevait de s'éteindre» tandis qu6 Henri et sa

fiUe^ asiii dmi deux fauteuils^ sommefflaient près du foyer assoupi.

Tout à ouup Une m^n écarta las lideaûx fermés de raloôye) et le visage de Germain Fresndau se montra pftle, azoagri.

A peine hors de danger, c'était^ depuis douise j ours^ la première fois qu'il permettait àses gardesmalades un instant de repos, et qu'il retrouvait luimême Texerciee de ses facultés. Il regarda un instant le professeur et la jeune fille, puis appela celle-ci à dami^voix ; tous deux entendirent et se levèrent en méma temps*

— Mon oncle est réveillé, dit Btmna en s^approcbsat.

— Oui, petite^ répliqua le négociant avec un sourire.

— Et comment vous troufeis>^voust detnanda Henri.

— Bien, mon frère, fort bien maintenant.

—A labonnebeurd I murmura la jeune fille ; le

médecin avait bien dit que cette crise le saùverait.é . --« Me sauver I répéta Germain; j'ai dodo été bien malade, mes amis?

-^ Assez pour nous causer de cruelles inquiétudes. *

— Effectivement, en y songeant, il me semble que j'ai beaucoup souffert... et je me rappelle maintenant vous avoir vus tous jours auprès de mon lit.

— Avec le cousin Maurice, qui ne vous a point quitté.

— Et Georges, demanda le malade, où est-il ?

Le père et la fille parurent embarrassés.

— Il ignore le danger que vous avez couru, dit enfin, Henri ; il est parti le lendemain du jour où le mal s'est déclaré.

— Me laissant seul ?

— Non, il nous avait écrit de venir.

— Est-ce vrai ?

— J'ai là sa lettre.

— Montrez ?

->- Plus tard.

— -Nonl répéta le malade; je veux la voir, Henri, donnez-la moi.

Le professeur chercha dans son portefeuille et remit à son frère le billet suivant.

« Mon cher oncle.

9 Mon père est malade» et je suis forcé de par- T» tir pour Saumur^ le moindre retard pouvant me » faire manquer une affaire majeure. Envoyez o donc Enuna à la Noisetière, si vous ne pouvez D y venir vous-même ; car le médecin parait T» inquiet^ et a déclaré qu'il fallait de soins très- » attentifs. Je pars sans vous attendre, a&n de » ne pas manquer le courrier^ mais venez au« » jourd'hui même.

Georgks.

Le négociant relut deux fois cette lettre , puis, tournant les yeux vers son frère :

— Et tu es venu avec ta fille, dit-il.

— Sur-le-champ,

— Tu n'as pas craint que cette absence pût te nuire, f enlever ton emploi, peut-être?

— Je n'y ai point pensé, répliqua le professeur. —Non, murmura Germain pensif, tu n'as songé

qu'à mes souffrances, tandis que Georges, lui^ n'était préoccupé que de ses intérêts... Mais cette lettre

iO.

n'est point la seule que tu aies à me montrer ; Durvert a dû écrire.

— Je ne sais, dit le professeur embarrassé.

— Quoi, rien de lui?

— Pardonnez-moi , interrompit Emma» ce pa* quet...

Son père lui fit un signe, mais il était trop tard ; Germain saisit le papier et y jeta les yeux.

— Une assignation 1 dit-il, oh ! je m^ attendais. Ceci doit être mis à côté de la lettre de Georges, mon frère; c'est un fruit venu de la même semence. ^

Et , joignant les mains avec une douleur profonde:

— Ainsi, s'écria-t-il, voilà la récompense de tant de peines ! D'autres, qui ne laissent à leurs enfants que la misère, obtiennent de la recoûQuissance, et moi qui les ai rendus riches, heureux, ils m'abandonnent ou me traitent en ennemi; mais que leur ai-je donc fait, Henri, pour qu'ils ne m'aiment pas?

— Rien, mon frère, dit le professeur doucement; seuleiQent vous leur avez appris à dédaigner les

élans da cœur, et le culte de l'arithmétique a tué en eux celui des sentiments. A force de leur répé« ter que les affaires doivent aller avant tout^ ils vous ont pris au mot^ et tournent aujourd'hui vos pré-, ceptes contre vous-même. Je vous l'ai dit bien des fois, rintérêt crée des associés , mais il n'y a que l'affection qui puisse ;donner une famille.

— Alors je n'en ai point, répliqua le négociant avec désespoir.

— - Tu te trompes y cousin , dit Maurice qui veâait d'entrer et avait entendu les derniers mots

prononcés par Henri, tu te trompes, cousin; regarde près de toi, et tu en verras une qui t'a tpujoursété attachée sans intérêt et pour toi-même.

— Alors, qu'elle ne me quitte donc plus ! s'écria Germain en ouvrant les bras à son frère et à Emma;

car je sens maintenant qu'il n'y a de bonheur dans la vie qu'en s'aimant.

LES 6ENS QUI S'AMUSENT

Peu de villes en France peuvent être comparées à Rennes pour le calme et la monotonie. Là les promenades sont désertes^ l'herbe croit sur les places comme dans des cours de monastère, et la plupart des rues sont bordées de maisons sans boutiques^ aux

entrées toujours closes, et aux fe-» nôtres soigneusement fermées. Chacun vit chez soi^ en silence et avec mystère.

Cependant cette immobilité apparente cache

u«ô activité réelle : Reimes est un grand arsenal de jurisprudence ; c'est là que se résolvent les

problèmes judiciaires les plus compliqués. Aussi plusieurs imprimeries sont-elles constamment occupées par la publication de mémoires et commentaires destinés à éditer les lois..... dans le sens que Fauteur veut leur donner!

Au moment où oommence tiotro récita le plus important de ces établissements était dirigé par M. Etienne Provost, homme habile et probe, qui avait réduit les neuf Codes à un verset de TEvangile : Fais à autrui ce que tu voudrais que Van te fit 9 et vivait, depuis quarante années avec ce seul article de loi, saDs> avoir eu besoin d'en demander rinterprétationQ aux tribunaux.

M. Provost était attentif et boû pour tous ceux qu'il employait ; mats deux de ses ouvriers avaient mérité sa bienveillance spéciale : C'était Paul Riaut et Joseph Poinoy.

Tous deux avaient quitté fort jeunes la c&pitale^ où ils étaient nés, pour suivre leurs famillles que des travaux avantageux attiraient à Rennes. Bien qu'ils ne fussent point parents, ils avaient grandi

Tua près de Tautre comme des frères^ et lorsque, vers dix-huit ans^ tous les deux se trouvèrent orphelins, Us louèrent une seule chambre, y mirent en commun tout ce qu'ils possédaient, et Jurè*« rent de ne se séparer jamais.

Cette association, qui eût vite détruit une amitié vulgaire^ ne fit qu'accroître la leur. Ces deux existences se mêlèrent si bien qu'elles n'en formèrent bientôt plus qu'une seule. Chacun des deux amis complétait l'autre et Taldait pour ainsi dire à vi-' 'vre.

C'est qu'en eflbt leurs caractères différaient au« tant que leurs extérieurs. t*aul , petit et chétif, était gai, mobile, ami du plaisir. Son esprit^ qui avait plus de spontanéité que de persistance, s'effrayait d'un long travail, moins par paresse que par impatience ; c'était toujours enfin l'enfont de Paris, bon et courageux, mais un peu vain, un peu léger, et n'aimant en toutes choses que les commencements.

L'intelligence de Joseph , au contraire , était grave et solide ; aussi avait-il acquis une instruc^ tien au-dessus de sa classe, et qui l'avait fait choi*

sir pour correcteur par M. Provost. Tout le temps qu'il n'employait pas au travail était consacré par lui à des lectures qu'il racontait ensuite à Paol. Celui-ci profitait ainsi sans fatigue des études faites par son ami; il ne s'instruisait pas. sérieusement^ mais il lui arrivait, comme à ces gros sous qui s'argentent légèrement par le frottement des écus.

Du reste, loin de se montrer jaloux de Joseph^ son infériorité lui était une gloire et un motif de joie. Poincy, de son côté, aimait Paul sans orgueil et sans partage ; il avait besoin de lui comme une mère de son enfant ; il l'éclairait, le conseillait, le grondait même quelquefois ; et Paul écoutait tout avec confiance et bonne bumeur.

Cependant, quelque paisible que fdt l'association des deux ouvriers, certains désirs en troublaient le bonheur. Joseph eût vou-

lu plus de loisirs, Paul moins de travail.

— Les gens riches sont heureux, répétait souvent ce dernier; ils ont à leur disposition tous les plaisirs, comme nous avons l'alphabet dans notre casse ; ils peuvent composer la vie à volonté.

— Sins compter qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes, ajoutait Joseph; qu'il leur est permis de caurer, de lire^ de se promener quand cela leur plaît , tandis que nous, nous ne vivons point pour notre propre compte ; nous ne sommes que rinstrument d'une autre volonté.

—Et cela ne te révolte pas? s'écriait Riaut.

— Cela me paraît injuste; mais je ne vois point la fin de toutes choses; Dieu sait ce qu'il fait mieux que nous.

— C'est égal, murmurait Paul, en secouant la tête ; il a eu une drôle d'idée de mettre un quart du genre humain en voiture et les trois quarts en attelage pour, la traîner! Encore s'il nous eût donné une place, ne fût-ce que sur la banquette ; mais il nous a mis au limon^ où nous recevons les coups de fouet de première main
î

' — Patience, répétait Poincy en souriant; nous deviendrons peut-être millionnaires... N'as-tu pas pris un billet à cette loterie ^llemafude où l'on doit gagner des principautés? Que dirais-tu si tû allais te trouver tout à coup membre de la confédération germanique!

-^^ Je ^İTfil^ ^e h)^ preqdre iqesure 4'ui(a blouse neuve» fé-
pon^?^^ P^ul^ et j>ctiètera|3 UI)^ paire

clç so^s-pie^s-

pe3 pQqvfi|pşatiQfl8 se rgppuyelaie^l squvent^ et ' W^lgfp
Ifi tpQ 4e p^ai^an^Re fl^i Quissait toiyouis par prévaloir, il était
aisé de voir qu'^i^e même ambition ^réqcei|p^(les 4^mx ou-
vriers. U n'j fiyait pj^ipt d'ailliem^^ à ^'cr ét.onner j tom deux
H'é^^|ep|-ils pas à ce^te ^pqqp 4^ ^ vie qù Famé ne recule de-
vant aupun désir, parce qu^ rien ne lui sepj^lQ iflipqssil^le? Age
d'^r4efltp aspiration et 4'he]jireusp pré4v4it^, m 4P«iW4? à
l'avenir ^o^\ pe ç(^ Re liù ft pqjflt ^Q9r4fi \^ pçése»t l

Une iiprè^-dtnéç qiie 1^ 4^v» P^iis^ v^^^\m du tablier vert,
des bqvfss de rnsnehe? ijqjres qf 4p la pa^que^te de paçier, cost-
jiqfie c|asşigq^ 4eş jpjprimeurs, étaient assis sur Ip se^fil d^ &},
PfQVQSt, atr tendapt la reprise du travail, te factpijr s'^rêia de-
vant eux, et demanda Joseph Pqjnpj.

r^ ff est mûi> répondit l'ouTPîer.

^K-Qe Baris... douae sous, dit laconiquement l'homme de la
poste en lut tendant une lettro.

Joseph la prit tout étonné, js^assura qu'elle lui était adressée,
et paya le facteur.

-ssQui diable peut t'écrira t demanda Paul intrigué.

— Nous allons ifoir , repiqua Joseph.

Il avait décacheté la lettre, et lut h demirveix :

a j'ai l'honneur de vous annoncer la mort du sieur Pofferr-Barnabé Poincy, en son vivant maître de chambre fripier, rue (lu femple, K3. Si vous êtes, » comme je le crois, neveu du défunt, Je vous en- » gage à toutes les démarches nécessaires pour faire D860Pnattr vos droits, le sieur Poincy

» étant décédé sans héritiers directs.

Je ne puis vous faire connaître encore le montant » tant de la succession dont l'inventaire n'est point achevé cepedapt je dois vous avertir d'ailleurs » tenant que le sieur Poincy « l'a remis, peu avant » sa mort une somme de vingt mille francs. »

» Veuillez recevoir, etc.

9 RteL, notaire, »

Joseph avait commencé la lettre d'un ton assez indifférent; mais en avançant dans cette lecture sa voix s'était insensiblement altérée; enfin, arrivé à l'annonce des vingt mille francs, il s'arrêta avec une exclamation de saisissement.

— Est-ce qu'il était vraiment ton oncle? demanda Paul, presque aussi ému.

— C'était mon oncle, s'écria Poincy.

— Tu en es sûr?

— Comme de mon existence; je l'ai vu quand j'étais tout petit... même qu'il venait toujours souper chez nous; on le croyait pauvre; mais il paraît qu'il n'était qu'avare.

— Et tu es son héritier?

— Unique, Raut; les vingt mille francs sont à moi.

Paul poussa un cri de joie en se jetant au cou de Joseph.

— Nous sommes riches, garçon, dit celui-ci en lançant en l'air sa casquette de papier.

— Riches ? répéta Riaut ; alors nous pourrons nous amuser.

^ Oui; au diable le tablier d'imprimeur!

— El les bouts de manches de calicot!

— Tu auras tes sous-pieds et ta blouse neuve,

— Tu achèteras des livres au lieu d'en composer, Joseph.

— Nous voilà sur la bantpiette comme tu désirais.

— Grâce à ton oncle,

— Vivent les avares !

— Hourra ! pour les fripiers !

Les deux ouvriers se prirent par la main avec des cris de bonheur, des éclats de rire, et se mirent à danser dans la cour.

Toute rimprimerie connut bientôt la grande nouvelle. M. Provost félicita Poincy en l'engageant pourtant à ne point se laisser aveugler par cette bonne fortune, et à en profiter sagement. Mais Joseph et Paul étaient trop enivrés pour écouter un conseil ; ils quittèrent tous deux Talelier en se donnant le bras, et le cœur si léger qu'ils ne se sentaient pas marcher.

Riaut surtout était dans le délire ; on eût dit que les rues n'étaient pas assez larges pour lui ; il les

remplissait âd tô joie, et dalUait toui le mohded'un air de eoBoaissaûcè.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il à PoiDcy, qui gardttt UD peti mietli âoH sàQg4*diâ; maiâ je voudrais embrasser tons les pas-sants et leur oflHr un petit terres

— * Ce sont les vingt mille francs qui te montent à la tête, fit observer Joseph.

— Et cependant nous ne ies àibûs pas encore.

— Nous irons lés ebercher dans la girande viUè, garçon.

— Vrai t dit Riaiit tredigporté; -:» Je veux partir demain.

— Vive le rdi ! i'éem Paul en passant iitl fentreehat au mi-lietlde la ruë.âol&! gténs de Rennes, je vais à Paris;., cttarg-ëz^nibi dé Vos cominissibns.

Poinéjr réuût> en efîèt^ lés papiers nécessaires, emprunta de M. PfbVOst tliib sbifamë ^ùfilsatate peu!^ le voyagé; et partit arèè H\û tiUelqUes jbbbs après;

Tiille était l'union des deux amis qu'aucun d'eut n'avait soiigé un instant à la possibilité d^iine séparation. Ces cœurs qui s'ai-maient simpïeméiit igilo-

raiefit toutes les fausses délicatesses sotis lesciiiclle.^ se voile l'orgueil. Dès le premier momelit^ tous dbut s'étaient regardés comme ayant des droits égaux ii rUérltage inattendu du fhpier^ et^ leu le liartâgcant> aucun ne se croyait ni le bienfaiteur ni Tobligé.

A peine furent-ils arrivés à Paris qu'ils cdtuntrent chez le nd-tairet Oélui-ci examina les titres de

Poincy, et s'assura de ses droits. U lé remit ensuite à quinze jours pour lui donner connaissance de rattif de la succession du fripier^ dont la liquidation s'achetait.

Paul et Joseph profitèrent de ce répit pour tlsi* ter les palais^ les musées^ les spectacles^

Tous les deux allaient d'émerveillement en étiép* veillement. Paris est comme le ciel nuageux de l'Ecosse; au premier coup d'œil on n'aperçdit qu'un amas conf us^ mais en regardant longtemps on toit 86 dessiner î dans ce sombre entassement^ mille merveilles inespérées.

Les deux amis avaient à eux tout leur temps; ils s'élancèrent sans guides à travers les rues boueuses et les inextricables carrefours : leurs promedades avaient ainsi l'inattendu d'un voyage de découyer'*

te. Chaque jour ils apercevaient quelque prodige qui leur avait échappé la voille.

— Il faut chercher ici les monuments comme nous cherchons les noisettes en Bretagne, disait Paul ; les plus beaux sont les mieux cachés.

Enfin les quinze jours s'écoulèrent. Joseph retourna avec Riaut chez maître Rivel^ et celui-ci leur présenta l'état de la succession.

Tout compte fait, il restait à Poincy vingt mille écus prêts à placer; plus dix mille francs engagés dans une entreprise indus-

trielle. Joseph regarda ces derniers comme perdus, et s'occupa seulement de la somme que le notaire tenait à sa disposition.

Elle dépassait de beaucoup ses espérances; c'était une fortune qui assurait à jamais son avenir et celui de Paul. Les deux amis commencèrent par placer[^] avec de bonnes garanties, les soixante mille francs que maître Rivel leur avait remis ; puis, débarrassés de toute inquiétude de ce côté[^] ils se demandèrent ce qu'ils allaient faire.

— Quant à moi, dit Paul[^] je vote poi[^] que nous restions à Paris. J'ai assez remué de petit-romain

el de nonjMirdlfe pour Thre désormais ecimme les gens qui s'amuseant.

— Mais comment Yivent les gens qui si'amiisnt? demanda Joseph.

— Voilà ce dont il faot slnfonner, rqKmdU Riaut. Si nous nous adressions à M» Godard, pour qui nous avons une lettre de recommandation, et qui nous a si bien reçus quand il a su que nous faisions un héritage !...

— Non, répondit Joseph, M. Godard est un bourgeois» et il ne faut pas oublier que nous sommes seulement des ouirriers.

-[^] Nous avons soixante mille francs, objecta fièrement Riaut.

— U. Godard en a cent dnquante millci si bien qu'auprès de lui nous serions encore pauvres.

— Alors, dit Paul, faut voir mon cousin Galuchou; c'est un petit rentier comme nous, qui ne fait rien, et ne vit que pour se distraire.

— Voyons Galu[^]hon, répondit Joseph.

— IflO -[^]

Osear GalUéhon édit ill d'anô crénièf ë dé la rue du Ghaunle[^] qû, ft force de vendre dé l'éali d'orge pour du lait et dé Viéui beurre dans des pots d'Tsigny[^] avait Oui par ramasser xxhé petite (brtune.

Trop occupée de son commerce pont veiller à Féduéation de son Ôls[^] elle l'avait dbâiidomlé[^] dès les premières atiuées[^] âtous les mauvais enseigtiements de la rue. Oscar avait âoâé gl-ratldi datis cette oisiveté inalFUsaute qui prépare à Têfifânt dé Paris tant de vices et de misères.

Lorsque l'âge d'entrer en apprentissage était veou[^] sa mère Tcivait placé ehee un horloger du voisinçige; mais il en était h\eu vite sorti pour entrer chez un orfèvre[^] et de là chez un graveur qâ'il avait bientôt quitté de même. Il s'était mnsi silecessivement essayé à tous les états sâns[^]n apprendre aucun.

Par compensation[^] ses goûts désordonnés étaient allés toujours croissant. Il passait les journées à

restatuinet du c[^]iti et lés tiuits auk balâ de la Cite ; on était sûr de le trouver partout où 11 y avait dli temps à perdre ou du hMt à ftdrë; et le[^] bôiti[^] quiers de la rue du Chaume ne le connÂissaletit que doud le tiotn de Galuehôi[^]l lé lètvmui'.

Eb voyabt ce résoUat, là viéilte ci*émière âvâli enfin cotupris lès inconvétiientg dfeTéducalioh donnée à Oscâl*; Bfiaia il était trop tard poui* y i[^]ettlédier. Se i[^]etitât ptès de sa fin, elle toultii àù iùdlm assuifer ratebii' de son filé. Elle ë'adffessdi eh cbnséquenttej à un homme de Ibl igtti lui ftt prendre toutes les ihe-

dures nécessaires pbhr àttèihdre cé but, et elle inourut laissant à Osôai* environ ihillë écus de DBnté dont il ne pouvait aliéner le èapitâl.

Galùèhon proflléi dé cette sage précaution prîSè contrelui-iiiëttië, et s^àWangea p6tir Vlire jbyedsemeûtde son revend; Aëëôuttitoé à deë plaisirs plus grossiers que dispendieux^ il Idî était facile de satisfaire toud èea goûts sans dépaâsér sfe* ressources; ses vices avaient ieur pain quotidien, il n'en demâôdait pas davantage;

Tel était Fhomme auquel les deui amiss'adrés^

sèrent pour qu'il leur enseignât à se servir de leur nouvelle fortune.

Ce fut Paul qui exposa & Galuchon le motif de leur visite.

— Compris , s'écria ceûi-ci ; tu veux manger agréablement la grenouille héréditaire, et il te faut pour cela des leçons; tu ne t'es pas trompé de numérO; mon petit ; je suis ton homme, pour ce qui est de la chose de rire et de mener la vie à la vapeur. Tu peux demander dans le quartier si Galuchon /e casseur n'est pas le paroissien qui s'amuse le plus des douze arrondissements; Tous mes jours sont ûlés d'or et de bourre de soie , comme dirait M. Marty à la Gaîté. Si tu veux que ton écheveau soit de qualité pareille, je te donnerai place au même dévidoir.... Mais soumission entière dans ce cas I Le plaisir, vois-tu, c'est comme la pipe, il faut s'y habituer. Voyons, mes vieux, êtes-vous décidés à devenir de j oyeux lapins?

' — Nous sommes décidés, répondirent les deux ouvriers.

— Alors c'est dit, je vous prends à mon école. Et d'abord, qu'est-ce que vous avez à faire ?

— J93 — — Nous sommes imprimeurs, répondit Joseph.

— Farceur?..., s'écria Oscar en éclatant de rire. ^

Riaut et Poincy le regardèrent étonnés.

— Vous êtes pas mal serins pour votre âge, reprit Galuchon. Je vous demande si vous avez quelque talent de société ; comment vous jouez au billard, par exemple ; combien vous pouvez boire de bouteilles 4e bière, et si vous dansez le cancan.

Paul et Joseph avouèrent leur ignorance.

— Vous êtes donc des sauvages en province, s'écria Oscar ; hé ! mes petits, faudra du temps pour vous styler ; mais votre maître est un luron qui connaît le fond des choses*.

Et nous avons des dispositions, dit Paul.

— A la bonne heure ; en avant alors, je vous mène, de ce pas, au Tabernacle de Vempereur.

— Qu'est-ce que c'est que le Tabernacle de V empereur ?

— Une gargote à l'effigie de l'ancien, où l'on trouve tous les bons vivants du quartier, j'ai promis de dîner avec eux ; venez, je vous présenterai.

A ces mots Oscar mit son chapeau sur l'oreille,

prit son roll et sortit en clignant l'œil posant l'index sur son front.

Le marchand de vin chez lequel il conduisit les deux amis était établi à Bellévill^e assez loin de la barrière, ils y trouvèrent une

douzaine de buveurs déjà attablés et qui poussèrent dn joyeux hbUrird à rentrée d'Oscar.

— Bonjour, vieux, àltGallichOnen Msâiilâvecsa canne le salùt des batonnistes; jevoiiisprésente mes hommageâ et deut âgtleàax qui Veulent avbii* celui de trinquer avec Vâus. h Vous avertis ^e ce sont des Bretons; c'est doux, ttiaïs ça nlôrd iqdanfl on letit marché sur la Ijtletie. Avis à toi, PieHe la pompe. Du reste ces dëiix etifâhts ^nt kâûÊ ma protection.

— t'est bon, dit, en hau^ânt les épâtîlêâ, le gros homme à BgUre huileuse qtié Gâlûchon avait désigné par le honi de Pief^re là pompé ; on mettra des gants pour parler à tes pupilles; mais ;^diètîtils leur bietivenué, au moiiis ?

— Volontiers, dit JosetJli qiiî appela le gdl'çon et demanda du vin cacheté.

— Il n'y a rien à dire, fit observer Pîetre, dont

ta figure s^ëckii^it tin peti:li3è Bretons font les choses comme des hommes tivill^éâ ; A iè Vitl esl bbii, je leuf accordé mon aiiiitié.

Cependant les nòùTéâtîi tenus atâicûlpriô place à table, oii ils t)Ureht examiner tes gëtis àVeic lesquels ils se trouvâieht. •

La plupart avaient cet aspect doùtetdt t[ul n'appartient ni au bourgeois ni à l'ouvrier* : les visages étaient usés par les excès, les cheveux en âêâbrdi^e^ les voix rauques^ les viSteîUeîîts tachés et grimeî^ çànts. Tous ces hommes itiaûquaient de eôtitement sincère. Leur joie était in(|uiété^ bruy&xhte, et ressemblait & dé Pétour.dissement; Ds de causaient que de querelles, d'orgies ; léâ

plus grossiers J'araisaient les plus fiers ; il était évident que> parmi eux^ la supériorité s'éteMidsait en liaison dà vice.

.toseph et t^ul fiireiit d*abôrd au^i surpris que

choqués ; mais une mauvaise honte les éthpA^ha de

témoigner leur désapprobation. Il y avait d^aillêdrs dans tout ce qu'ils entétidaietlt Une sotté de eenia^ gion morale qui, aidée pat les vapeurs du tin, né tarda pas à troubler leurs idées. Paul^ surtout,

— ioa —

dont la tête était plus faible, finit par s'abandoeron à rin instinct d'imitation.

—Vous êtes tous des gre lins, dit-il aux amis de Galuchon^ mais des gredins fièrement amusants. Au diable les gens sages et les buveurs d'eau 1 je veux être ui\ vaurien comme vous.

— Accordé, répondit Oscar qui était' déjà ivre; tu seras mon élève, petit.

Et élevant son verre, dont il versa le contenu sur la tête du jeune ouvrier :

— Au nom de tous les amis ici présents^ dit-il, je te baptise bambocheur.

Paul se rangea brusquement en secouant les oreilles comme un cbien qui sort de la rivière, et tous les buveurs se mirent à rire. Dans ce moment un bruit de voix se fit entendre à la porte d la salle.

— Dieu me damne! c'est mon épouse, dit Pierre la pompe en redressant la tête.

Une femme en effet venait d'entrer iTâlgrc !g cabaretier; elle était p&Ie, haletante, et tenait dans ses bras un enfant qui pleurait.

— Encore ici.malheureuxl s'écria- t-cUe.

— Donna une diaîse i madame, intentmipii Galuchon en hcanaoL

La femme ne léponfit pas.

— Pendant qoe ta bois ta paie au cabaret, continua-t-elle, sais4o ce qui arriye chei toi?

— Un héritage d'Amérique peat-être? dit Oscar.

— Le propriétaire est Tenu aTérilir qpi'il ferait tout vendre demain.

— Vous n'aurez pas à payer de déménagement^ dit le fils de la crémière.

La femme se tourna vers lui les yeux étincelants.

— Sans cœur! s'écria-t-elle^ c'est toi qui as fini de perdre mon mari.

— Le perdre ?... il n'est même pas égaré, dit Galuchon ; voyez plutôt.

— Je le vois assez, dit la femme; mais je pario qu'il ne lui reste i>lus rieu de l'argent de sa semaine.

—Allons, Pierre, rends tes comptes à madame^ reprit Oscar.

L'ouvrier, qui avait jusqu'alors écouté les repro-

ches de sa femme d'un air sbmbfê. Ai iiii geste énergique.

—Hors d'ici, Françoise, dit-il; tu tiie Hianlcras une autre fbis tes litanies; aujourd'hui Je suis en société.

—Mais, scélérat i tes élifantd H'oltit pèa dé {lain, s'écria la femme exaspérée.

— il fiùl leur en ddhnèr, téiiiondit WVrbgrle en se versant à boire ; éela vous regarde, k*est pas aui hommes de faire là pot-bouillé des mioches.

Et comme Françoise voulait rël)(:indrë :

— Aèfeéi causé; dit-il d'une voix rude et en fermant les poings.

— Viens à ia maisbii, téptii la temràé ini bhercbait à l'attirer.

-^Lapaiîjétedlsi.

—Alors je reste avec toi, I — Prends gardé, payse, s'écria Pierre en s'avâûçant vers sa feminiB.

—Je n'ai pas peur, dit-elle.

—Veux-tu détalet

— Non.

Elle était prés du seuil, t^ierre la saisit j[Dar le bras

et ia poussa àVec iant de Tlolence^ quô la malheureude alla rouler dans le comptoir du marchand de vin.

— Âh ! Vous l'avez tuée ! s'écria Joçeph en ^e levant.

— Ne bouge pas, dit Pierre qui referma tranquillement la porte ; elle est habituée à la chose, faut toujours en venir là avec elle.

— Mais si elle meurt de faim pourtant)

— Qu'elle s'arrange, dit Pierre te pompe avec Un geste de dédain ; je suis pour qu'on se donne de l'agrément, moi ; au diable les pleureuses et Vive les gens qui s'amuse !

— Bien dit, s'écria Oaluchon.

Et se tournant vers les buveurs :

— Compt[^]enez-vôus la moralité ttë l'apblbfeué, mes amours? ajouta-t-il ; c'est qu'aptes l'obéliôqie de Luxor, le mariage est la plus grandie bêtise connue. Aussi, quailt à mbi, je reste dahs la circilation, et je VOUS engage à user de la mêriaë recette.

— Approuvé I s'écrièrent les buveurs.

— Puisque nous sommes d[^]accoM, reprit Ôscar[^]

prenons un punch : holà! garçon[^] une bouteille de dur et des citrons.

Cependant le soir était venu et la salle du marchand de vin s'était insensiblement remplie. Galuebon[^] qui était ivre[^] commençait à promener autour de lui des regards insolents, et Pierre la pompe frappait sur la table en criant qu'il lui fallait quelqu'un à démolir.

— Au fait, dit Oscar, faut chercher une affaire pour finir agréablement la journée : tremblement complet, mes agneaux ! Qui est-ce qui me trouve un Prussien à assommer. En voilà un petit

brun là*bas dont le nez me déplatt; j'ai envie de lui proposer une savate d'agrément.

— Mais il ne nous dit rien, objecta Paul.

— Puisqu'il lui déplâit, reprit Pierre la pompe. C'es(comme moi, le grand sec qui est à côté -, j'ai idée que c'est un tailleur.

— Eh bien \ demanda Joseph .

— Tous les tailleurs, c'est nos ennemis, à nou» autres batteurs de fer.

— Pourquoi?

— Pourquoi) parce qu'ils sont tailleurs donc.

— Attends, je vas Rengager la chose, dit Galuchon en jetant une boulette de pain au petit brun.

Celui-ci se retourna étonné; Oscar éclata de rire et lui envoya une écorce de citron dans Tceil.

— Monsieur!... s'écria le petit homme en se levant.

—Carambolage! répondit Galuchon en lançant un bouchon qui lui effleura le menton et lui en* tra dans I9 bouche.

Le petit s'avança furieux vers le mauvais plaisant; ses amis se levèrent pour Tappuyer, et on en vint aux mains. ,

Les deux Bretons voulurent d'abord séparer les combattants;mais voyant qu'ils recevaient les coups de tout le monde, ils se décidèrent aies rendre, et se trouvèrent bien tôt entraînés dans la mêlée générale.

L'avantage finit pourtant par rester à Oscar et à ses compagnons; leurs adversaires furent obligés de quitter le cabaret.

— Victoire I s'écria Galuchon ; ils vont voir si nous sommes dans la rue... En voilà une journée complète, les anciens I

— Complète, dit Pierre la pompe en cherchant

à émnctier \p,m\$ qui ppul^jt fie s«t |èvi«s fen-

TTT^es peut? BretQfli se «tnt hipp cjitQupnés, ajou^ psçarj je suis content de toh\$, pj^s gars.

- C'est ijpsjsble^ dit p^ji^i ^als j'ai un œU à moitié crevé.

- Ges,\ rien, pptjf... u^ poup c^e pQiBgQue tu as regardé ^p trqp près...

- Et moi j'ai le poignet dépaïs , lu'qnla Jo-

TrTii |)^siiïeras çîi avec qn yieux \m, et demain il n'y paraîtra plus. Encore un çQup, ^es Iflpiqs, et pHjs en rpute.

fl? yWèrent de pQ^vpa^ qyffjqnas b^q^flill^ et ge sépfffèrent pppq,

rrr :?'Espère gpe ppug mv^ «emmeçi ^^miés, Oit (i^ucl^9^ en pyenaiit eppgé da? ^Q^% fiipig ; eh bien l mes garçops, c'^st. tqf les jpm^ ço^we » pour les bons vivants. Vous ^ay^ le ç^P^b ^u ToftfnMip^ç ni^ntenantî l^onspif ^t à (|em«ip.

Après pfle fluit agitée, les (^eflx ftqiis ^ KéMp^fr rent la tête lourde et le cœur triste, Jqsppl^ regfl}^ rœjl meurtri de Paul, et P^'ul le poignet gpqlé de

Joseph^ tous deux secouèrent la tête en même temps*

•^ C'est égal, dit Poincy, ces amusements-là de» viendraient ennuyeux à la loague; j'aimerais autant seprendre le tablier vert et la casquette de

papier.

-rr C'est pourtant ifrai, dit Riaut pensif; le cou m fialuchon et ses aipis sont des garnements un peu trop- foncés en couleur pour moi.

-- Il fopt peut-être qn apprentissage peup savoir ne mu taxe, dit Joseph; les ouvriers ne connais sent poiqt ce métier^-là^ au lieu de s^amuser ils s^abrutissent; les rentiers sont sans doute plus habiles à tirer parti de leurs loisirs.

-^ F^ut alleB trouver M. Godard, dit Paul; il a IqujourB vécu la canne à la main> il doit savoir s'amuser sans travailler, celui-là.

^ Mais seronfrnous asses riches pour vivre comme luit

-?- fi faudra voir.

— Allons alors^ dit Poînpf .

M. Godard demeurait rue Royale, dans une maison dont il était propriétaire ; c'était un homme d'environ quarante ans, qui, après avoir gagné dans quelques heureuses spéculations une aisaoce suffisante, s'était retiré du commerce.

Ami du plaisir qu'il comprenait en négociant, et qu'il traitait avec la même régularité que les afFi^ires, il menait une vie de garçon qui passait au Marais, pour fort divertissante. Joseph lui

avait apporté une lettre de recommandation de M, Prévost , et apprenant que les deux jeunes gens venaient de recueillir un héritage, il les avait reçus avec une bienveillance pleine de honhomie. Aussi, lorsque Joseph parla du désir qu'il avait de se fixer à Paris et d'y vivre bourgeoisement, proposa-l-il, de son propre mouvement, aux deux amis ses conseils et son patronage.

— Je vois, leur dit-il, une société de gens comme il faut, qui n'ont d'autre occupation que de pren-

dre du bon temps, et qui savent se divertir raisonnablement. L'hiver, nous avons de petits concerts où l'on chante des romances, et des bals qui finissent à minuit, à cause des grands parents et des portiers; l'été nous faisons des parties de campagne. Je dois même être demain d'un pique-nique à Vincennes ; je puis vous y conduire si vous le désirez.

Les deux jeunes gens acceptèrent en remerciant, et promirent devenir prendre le lendemain leur nouvel introducteur.

Lorsqu'ils se présentèrent à l'heure convenue, ils trouvèrent M. Godard sur le carré avec une femme du peuple qu'ils reconnurent aussitôt pour Françoise. Celle-ci suppliait le propriétaire de ne point la chasser du logement qu'elle occupait^ mais le propriétaire restait inflexible.

— Mon enfant est malade, répétait la pauvre femme; attendez quelques jours seulement.

— Vous m'avez déjà deux mois, répondait le rentier,

— Je le sais, Monsieur ; mais mon enfant une fois guéri, je pourrai travailler, et je vous apporterai

chaque soir mes journées,

~ Des prdmesfiesl s'écria M. Godard; c'est de Targeat qu'il me faut.

^ Hélas I jô n'en ai pas, murmura Françoise es pleurant.

-^ Alors ehenehe2 un gîte ailleurs.

Et comme la malheureuse femme voulait supplier de nouire&a :

— En voilà assez, dit-il durement; je tfai point le temps d'écouter vos ladaenientions ! ces messieurs m'attendent.

A ces mots, il se tourna vers les deux amis avec un sourire, et les invita à entreh Joseph rcgarda t^au).

-^ Tu as la bourse? dit-il tout bas.

IUaut ftiiiiilla dans sa pbche, glissa un louis dans la main de la pauvre femtné, et suivit M. Godard.

-^ Je tous demande pardon de vous avoir reodus témoins de cette ennu^jreuse scène, dit ce der nier d\ a) ton aitnablé ; on est vraiment mallieureux d'avoir affaire au peuple.

•^ La position de dette fettitjicest bien triste, répiqua Poincy.

~ Sans doute ; mais cela ne me regarde peint ;

je ne suis ni boq parent oi son compère I... Il y a d'ailleurs à Paris vingt mille femmes d'ouvriers dans U m^mo état-

— * C'pst une chose horrible à penser» dit Joseph.

•— » Aussi n'y pense-Hn point quand on est sage,

répliqua philosophiquement le rentière Vous vous habituerez à ces misères, Messieurs; quand on veut s'amuser dans ce monde il faut Vivre pour soi et sans s'occuper des infirmités du voisin. Qes gens sont d'ailleurs moins àplaiadre que nous ne le croyons s ils sontnésdans leur indigence, ils y vivent comme le poisson dans Teau ; Béranger ne nous a^t^i) pas dit ;

lies gueux, les gueux »

Sont les gens heureux ^ lis s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

-- Mais quand ils ne s'aiment puê f fit obser-> ver Poincy.

-^ Cela les regarde alors, dit Godard. Du reste, le peuple est incorrigible^ Messieurs. Si les fem« mes d'ouvriers sont misérables, c'est leur ftmte, après toutj pourquoi se marienirellesl J'ai huit

mille livres de rente, moi, et je ne me trouTe pas assez riche pour entrer en ménage. Malheureusement quel moyen de taire entendre raison à des gens qui aiment mieux s'amuser le dimanche que de mettre à la Caisse d'épargne? Mais pardon, il est temps de partir; nous allons passer chez M. Duhamel où est le rendez-vous.

La plupart des invités étaient déjà arrivés^ et Ton commençait à murmurer contre les retardataires. Godard présenta les deux amis, et un quart d'heure se passa à faire et rendre des saints. Les mères de famille demandèrent tout bas à Godard si Joseph et Paul étaient dans une position à s'établir^ et, sur sa réponse affirmative, elle jetèrent un regard d'intelligence à leurs demoiselles qui mirent leurs gants et se tinrent plus droites.

On discuta une demi-heure pour savoir si Ton prendrait des fiacres ou un omnibus ; enfin il fut décidé que l'on irait à pied.

Les jeunes gens ouvrirent leurs parapluies pour
se préserver du soleil, et les femmes suivirent en tenant à deux mains leurs chapeaux que le vent emportait.

On arri Ya ainsi à cette plaine de ûigots, entrecôadée de routes ponâtreoses et semée de baraques peintes, que les Parisiens appellent pompeusement le bois de mncennes. Il fut impossible de trouver * dans le taillisravagé assez d'herbe pour s'étendre ; chacun s'assit sur son mouchoir au milieu d'une clairière de buis et d'aubépine dont il ne restait plus que les troncs.

Godard, qui paraissait le meneur de la partie^ proposa de jouer au veuf. 11 ^ eut une heure de pourparlers avant de pouvoir s'entendre : tout le monde voulait faire comme les autres, et personne ne bougeait; enfin pourtant les deux amis se joignirent à l'ancien négociant et la partie s'engagea.

Elle durait depuis quelque temps» lorsque Godard prit Paul à part.

— Pourquoi courez-vous toujours après made-
moiselle Duhamel ? lui demanda-t-il à demi-voix,

— Parce qu'elle est toujours derrière les autres, répondit le jeune homme.

— Prenez garde^ vous pourriez la compromet- Iro.

— Moi?

— Madai^e Durand a4éjà laapé quelques piaisa^{ter}ie^j e[^]
c'est renqemie m[^]ortelle des OuhaméU

—Pourquoi cela î

•[^] J[^]B deuK mères ont des filles du même âge à marier.

— Âlof9 je ne courrai plus qu'aprèa cette grande demoiselle
blonde[^] reprit R\£|ut.

— Gardez-YOus-en bien[^] elle est près d'épouser le petit Ar-
mont, qui est jaloux comme un Turc et qui vous chercherait que-
relle. -

— Que faut-il donc fmre? demanda Paul désappointé.

— N'avQir de préférence pouy personne, répondit Godard.

— Mais écoutez , ajouta-t-il en s'interrompani tout à coup : il
me semble que les Durand et les Duhamel se disputent*

Une altercation venait effectivement de s'élever. — C'est votre
fille qui a fait tomber Rose, s'écriait aigrement madame
Duhamel.

— Dites plutôt que c'est Rose qui a fait tomber ma ûUe[^] ré-
pondait madame Durand.

— Voyez la robe de cette enfaiit.

-[^] Voyez la ôoUerette do la mienne.

-[^] Adèle est si brutale !

— Et Rose si maladroite !

-*<• J'aurais dû prévoir ces dépagréments.

— J'^étais sûre qu'il arriverait quelque chose de ce genre.

— ^Viens-t'en , mon fUêy dit madame Duhamel à son mari.

— Allons-nous-en > ma mère y ajouta madame Durand en prenant le sien par la main.

Les deux maris se levèrent assez embarrassés ; on voulut s'interposer, mais toutes les tentatives de réconciliation furent inutiles. La famille Durand s'en alla par un chemin^ et la famille Duhamel par un autre.

— Les voilà brouillés à jamais, dit Paul.

— Dans huit jours ils n'y penseront plus, répliqua Godard; ces scènes se renouvellent à toutes nos réunions 3 si ce n'est pas Tun, c'est l'autre. U faut bien passer le temps; quand on n'a pas d'occupation^ on fait la petite guerre à ses voisins ; c'est le complément obligé de toutes nos parties de plaisir; ça distrait , ça fait causer. Nous allons

maintenant dîner au Cheval blanc. Je ne vous avais pas trompés^ j'espère : vous voyez comme on s'amuse.

Tout le monde prit le chemin du restaurant.

Paul et Joseph restèrent en arrière.

— C'est la même chose qu'avec Galuchon, dit Joseph; on ne songe qu'à soi, on repousse ceux qui souffrent, et, pour se distraire, on se bat à coups de langue^ au lieu de se battre à coups de poing; il n'y a que la forme de changée.

— Faut voir jusqu'au bout, répondit Paul.

On venait d'arriver au Cheval blanc ; Godard alla faire la carte, et l'on monta dans une petite salle particulière où le dîner fut servi.

La nuit était venue ; un cousin, qui avait apporté son flageolet, proposa à la société un bal improvisé, et on accepta par acclamation.

On dansait depuis une heure environ , lorsque des cris se firent entendre au dehors.

— Qu'y a-t-il? demanda tout le monde.

Godard ouvrit les fenêtres.

— C'est le feu ! dit-il.

Une colonne de fumée et de flamme s'élevait en

ce lieu, à quelques distances, par-dessus les aîlées de la route.

— Comment mis-il fin au incendie , s'écrivait en même temps Paul et Josef A.

— Non! non! interrompirent les femmes en retenant leurs nerfs et leurs maris.

— Hais si Ton ne porte point secours, tout va brûler^ reprit Poincy.

— Le Cheval Blanc est trop loin pour être atteint répondit Godard.

— D'ailleurs le vent ne porte point de notre côté, continua un danseur.

— Ajoutez que nous ne sommes point propriétaires dans le pays, dit un droguiste retiré, en souriant finement ; la commune peut brûler, sans que cela nous occupe.

— Dansons! dansons! reprirent toutes les voix.

— Dansez si vous voulez, dit Paul ; quant à moi je pars.

— Et moi, dit Joseph.

— Alors nous n'aurons plus assez de cavaliers 1 objecta une des jeunes filles.

— Doucement, dit Godard, qui ferma la porte à double tour etçn tira la clef; nous sommes juste assez pour former la contredanse, personnelle sortira.

On applaudit, et le flageolet joua un prélude.

— A vos places ! cria Godard en prenant la main dQ sa danseuse.

Pans ce monient, les cris au feu l r^dout)lèr^t, et une lueur rougeâtre éclaira la \$aUe tout çntiôre.

— Fermez les volets, dirent les femmes.

— Attendez ! s'écria Paul.

Et courant à la fenêtre, qu'il enjamba jrapidement^ il sauta dans la rue. Comme il sq relevait, Joseph \\xi tpmba presque sur le^ épaulo^.

— Qu'ils daqsent, les égoïstes l s'écria Riaut; nous, frère, allons au feu i il y a là-bas des gens qui ont besoin de nous.

Le nouvel essai que les deux amis venaient de faire les avait rendus soucieux et tous deux commençèrent à perdre singulièrement de leur estime pour les geirs de plaisir.

— Êst-C6 que par hasard nous ne serions pas sur la terre pour nous amuser ? dit toincy.

~ Ce n'est pas ça, répondit Paul ; mais la chance a été contre nous. C'est notre faute aussi, nous avons voulu apprendre à ^ivre comme on apprend le latin i attendons l'occasion et laissons l'expérience nous venir.

IU reôoitimèncèjreût donc tous deux à parcourir Paris et à fréquenter les spectacles, demandant au hasard les leçons qu'ils avaient jusqu' alors inutilement demandées à Godard et à Galuchon.

Mais insensiblement les merveilles de la capitale perdaient de leur charme, et les ennuis, dont ils s'étaient jusqu'alors à peine aperçus, leur devenaient plus sensibles. Paul, qui avait été à l'abord émerveillé des omnibus, des passages et des trottoirs, commençait à trouver les trottoirs trop étroits, les passages trop sombres et les omnibus trop lents. Quant à Joseph, il ne pouvait s'accoutumer ni au bruit ni à la foule. Il regrettait le tâtué de ses soirées sur le mail de Rennes et ces lohgues promenades qu'il faisait le dimanche, un livre à la main ; le long des haies de sureau. Depuis trois

mois qu'il habitait Paris, il n'avait point vu un champ de blé ; il n'avait pas entendu un oiseau ! Le plus souvent il rentrait le soir avec Riaut, las, mécontent et ennuyé de sa journée. Il se faisait toujours à lui-même l'effet d'un voyageur à l'auberge et qui attend le départ de la diligence.

Un matin, qu'il lisait le journal en attendant l'heure du déjeuner, ses regards tombèrent sur l'article Bourse où se trouvait le tableau des différentes actions industrielles; celles des mines d'Ancize étaient cotées à dix mille deux cents francs, Joseph courut à son secrétaire et chercha les coupons qui lui avaient été remis par maître Rivel avec les comptes de la succession ; c'était précisément dix actions de ces mines d'Ancize, émises primitivement à mille francs, et dont l'agiotage venait de décupler la valeur !

Poincy appela Paul et lui fit part de la découverte qu'il venait de faire.

— Il faut ialler tout de suite chez l'agent de change qui a procuré ces actions à ton oncle, dit Riaut, et les lui faire vendre au prix courant.

— Nous voilà ricbe^j de près de deux cent mille Irancs I s'écria Joseph.

— Pourvu que nous trouvions avec ça moyen d'être heureux ! dit Paul en soupirant.

Us \$e rendirent^ le jour même, chez M. Bertaut^ jeune agent de change qui les reçut dans un cabinet encombré de tableaux, de bronzes et d'antiques. En voyant leurs dix coupons» l'homme d'affaires leur sourit gracieusement; Poincy lui exposa le but de sa visite.

— Ce que vous désirez est facile^ Messieurs, ré* pondit l'agent de change; revenez après-demain, j'aurai cent vingt mille francs à vous compter.

Paul et Joseph se présentèrent au jour indiqué; M. Bertaut leur dit que les actions étaient vendues et les invita à s'asseoir, tandis qu'on établissait leur bordereau.

— Ces messieurs ont-ils doute un placement trouvé pour la somme qu'ils vont recevoir? demanda l'homme d'affaires.

— Pas encore^ répondit Joseph.

— Je puis vous en indiquer plusieurs, reprit Bertaut

P il leur dta une dpuzaoie d'ent^eppi^s ea leur recommandant par-dessus tout une nouvelle exploitation agricole à laquelle U éU|it intéfés^ . Les deux amis se p^w^^ent avec çm^^a^

^ n faudrait connaître l'affaire en détail, fit observer Poiney.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Bertaut ; Je donne demain à dîner à quelques personnes parmi lesquelles se trouve le directeur de l'exploitation \ que ces messieurs me fassent l'honneur de venir, ils pourront avoir tous les renseignements désirables.

Joseph et Paul voulurent s'excuser.

-T- Accepte^i reprit Bçtut; |e d^oep sera g^. Je t'ai que de? jjeiii^es gens de famille j les Imf, du boulevard de Gand, Ernest de Mercourt dont Tcm? C^e est pa^r dp. Franap, H^w de Servy q<i ^ Içs plus becfux (4^evMx çle Pf^rfe, Aripfm4 Lam^i,el le plqs fort élève de Grisier et qui écrit daqs les jpurnaux à ses moments pçrdus. Vous verrez ce que c'est que Içs épicuriens^ du ^ii^neuvième siècle^

— Nous viendrons alors^ répliqua Paul qui ne

— tl» — perdattpatVespoirdetrooverd^glal8o1|i mSBfSDH Ti
yre à ne riti. faire.

— Tuesbiai effironté d'avoir accepté son invitation» dit Joseph
loisqu^ilsftireiit porl|s,

— Pomqqoi eelaf

_ Gomme nous présenter demain à oes élégants, nous, qui
ne connaissons r^eq ^^t manière^ du grand moqdeT

— Parbleu i nous nous en tireroQS oomme i^ la parade de la
giirde patiopale, répondit Paul, en faisintceque qpus verrons
&ire aux auUos.

•p» Mais il nous finit fme tpilette à la ipode.

«r-t Çest jiistei adressonsidous à uq des gvands tailleurs de
Pans, il nous dira coinmeilt oq s^ia^ bille quand oa dtne avec
dep qeuui de pair de Frapce.

Les deux amis entrèrent dans le plus brîllani magasin du Pa-
laisrflQyM et ^posèrent leur requête; le mettre leuf^ prit
mesui^> et promit de leur apporter le lendemain tout ce qui était
nécessaire pour qu'ils pusçeat se présenter sans boute aux héros
de la fashion.

n arriva en eiTet à l'heure, indiquée avec deux

costumes complets que Riaut et Poincy essayèrent sur-le-
champ. Il fallut des efforts ûiouls pour faire joindre les agrafes et
arrêter les boutons. Paul déclara qu'il étouffait; le tailleur lui as-
sura que les gens bien mis ne pouvaient être plus à Taise.

— Hais je ne pourrai jamais m'asseoir ni lever les bras pour manger, dit Riaut.

— Le corps flnit par se prêter à l'habillement, répondit le tailleur.

Joseph demanda le mémoire, et fut épouvanté en voyant un total de huit cent cinquante francs; il voulut faire quelques objections, mais l'artiste en costumes lui' fit observer d'un ton dégagé que ses clients étaient des gens du monde qui ne marchandaient jamais. Poincy paya avec humeur.

— Nous sommes volés 1 dit-il à Paul lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

— Je crains plutôt que nous ne soyons étranglés, répondit Riaut, en respirant avec effort comme un nomme qui se noie.

— n faut pourtant partir, reprit Joseph.

— Mais il ple[^]t.

--•Demandons un fiacre»

Les deux wnis se firent conduire chez Tagent de change; personne n'était encore au rendez-vous.

— Il parait que c'est mauvais genre de venir à l'heure, dit Joseph désappointé.

Les invités n'arrivèrent effectivement que longtemps après. Bertaut présenta Poincy au directeur de la nouvelle exploitation agricole.

— Chauffez-le, dit-il tout bas; il a des capitaux et de la bonne volonté.

Le directeur fit un signe d'intelligence et vint s'asseoir entre les deux amis. Il leur développa les avantages de son entreprise avec une éloquence qui éblouit les deux jeunes gens. A l'en croire, elle devait changer le système d'agriculture adopté jusqu'à nos jours» et faire la fortune des actionnaires. 11 s'engageait à naturaliser en France des plantes exotiques et à utiliser jusqu'aux poils de ses chevaux.

Joseph, persuadé par ses promesses, souscrivit immédiatement vingt actions.

On passa enfin dans la salle à manger. Poincy et Riaut furent éblouis par le luxe du service; la table était couverte d'objets qu'ils voyaient pour la pre-

mière fois et dont ils ignoraient l'usage. • Hélas! ils se rendirent compte que les incitations n'avaient point gardé à rembarquer les deux amis*

La conversation était devenue gâtée; elle s'était échauffée insensiblement et vers la fin du repas le Champagne avait disposé tous les convives à une franchise bruyante.

— * Comment vont les actions industrielles, Bertaut? demanda Ernest de Mercourt; as-tu quelques bonnes affaires en train ?

— Je viens d'acheter deux cents coupons de bitume-Deroz, à soixante pour cent au-dessous du pair, dit l'agent de change; Stival et Brémont en ont acheté chacun autant; nous allons nous entendre pour simuler des ventes réciproques à des prix croissants, de manière à ramener les actions au taux d'émission.

-i- Et alors vous les vendrez avec quarante pour cent de bénéfice, reprit de Mercouri Y

•— A des pères de famille qui cherchent un placement pour leurs économies , continua Bertaut

— Et qui en seront pour leur argent*

*- A moins qu'ils jae traînait le mofeti dâ éofi^ Tertir leur bitume en or.

Tous les convives éclatèrent dfe rire.

— Vous êtes de véritables coupeurs de bourses^ dit Henri de Servjr en tendant son verre à Bertaùt.

— Nous payons patente pour cela, répondit i^âgent de change. La spéculation, Messieurs, est comme la politique, et Louis XI eût été le plus grand boursier de notre époque, lui i^ui disait : Qui nescit dimmulare, neseit regnaté; tradtilsez pour les gens d'affaires: Qui ne sàUmeMlrne pourra s'enrichir 4

— A propos de mentir, reprit de Sèrvy qui se tourna vers Làmbel, tu n'écris donc plus rien dans les journaux?

— J'achève quelque chose cotltré le pbëtne de Bambert, répondit Armand.

•—Le poème de Bambert f... Mais il û^éèi poidt encore imprimé.

—N'importe, je fais mon article d'avancé.

— n est homme à te demander raisod.

— C'est ce qtie je cherche. Il y a lôûgteinîJè que j'ai envie d'en finir avec ce petit pdête de pdché qUi

promèïiesesélégies dans tous les salons et occupe nos plus jolies femmes; mais comme il est fort adroit au pistolet Je veux avoir le choix des armes.

— Ainsi tu l'ectueras^ dit tranquillement de Sivry en se versant à boire ; au fait^ c'est un drôle, il a prétendu que lord Seymour avait de plus beaux chevaux que moi. Que la terre lui soit légère, je ne ferai point son oraison funèbre.

Paul et Joseph avaient jusqu'alors tout écouté sans rien dire. Cette rouerie joyeuse et cette élégante cruauté leur causaient une surprise mêlée d'épouvante. Le vice ne leur avait encore apparu que grossier ou ridicule ; ils ne lui connaissaient point cette forme froidement polie. Ils se demandèrent si c'était bien là les viveurs d'élite qu'on leur avait cités pour modèle.

Je préfère encore Galuchonà ce méchant spadassin, dit tout-baâRiaut en désignant Armand Lambel.

—El moi, ajouta Poincy, j'aimerais mieux avoir affaire à l'égoïste Godard qu'à notre aigrefin d'agent de change.

— Je crois que tu peux prendre le deuil de tes vingt mille francs.

— J'en ai peur.

On avait quitté la table; de Maeomt proposa de se rendre au théâtre^ et Bertanl lit monter iee deux lift tes daos sa calèche.

Lorsqu'ils arrivèrent le^eetade était commencé.

— Tiens, dit Lambel, Sainl-dair eit donc rétabit ? le voilà en scène.

. — Saint-Clair^ répéta de Mereomt} je vottiaver» tis. Mes-
sieurs^ qu'il y a entre nooi guerre à mort

— Pourquoi donc?

— Une affaire de cœur.

— Il t'a supplanté, s*éerfa Umbel} il C^ut te venger, cher!

— Gomment?

— Si nous le £adâons siffler t

— Âu fait, a n'est pas en trdn aujourd'hui, essayons.

L'acteur, qu'ils avaiot désigné ^tu le nom de

Saint-Clair, avait été longtemps un des plus célèbre!

de Paris ; mais, par un de ces caprices trop fré->

quents au théâtre, radmiration de la foule s'était,

depuis peu, portée sur un débutant, et Saiut-Glail

voyait sa réputation décroître chaque jour. Tombé

malade par suite du chagrin que lui avait cdiisé cette défavetir
iuàltenduë, il reparaissait èè Jourlà après une absence de plu-
sieurs mois, et il était aisé de voir que cette réappàritiôu àVàit
pour lui toutes leë angoiâses d'un début. Aussi, soit que Idtaiala-
die l'eût àftkibli, soit que réitiôtiou lui enlevât sa puissance ordi-
naire, oti sentait dans son jeu Une isbrte dé lahgueùr
embah*assée.

Dô Mercourt et fies amis saisii^nt toutes les occasions de le
faire remarque!* au t)Ub!ic par leurs gestes. Un sourd murmuré

â'élèva bientôt dans la salle; Baint-Clâii^ troublé voulut retrouver les élans qui assuraient naguère son succès; mais sqt froideur devint de Texagération. Alors lé murmure grossit^ mêlé de ricane-ments; Tacteur éperdu s'ar-. réta : dés sifflets se fif ent entendre 1 De Mercourt battait des mains en éclatant de rire.

-^Lés Voilà laAcés mainteûât, dit-il j i({ue Saint- Clair se tire de là.

— Voyes eomme il est pâle ! s'écria Paul qui s'était levé ému de pitié

-^ RUisé de ebmédien, répondit de fiervy ; iU essuyé son toûge.

^—^ miiifl M pëttsB foutedir.

— Cest un moyen d'attendpr le public* 11 imit

qu'on Papplandiisse.

— Regardez^ il va tomber l

Saint-Clair Tenait en effet de s'évanouir dans les bras de ses camarades qui furent obligés de Teuh ^porter.

— C^est un homme que vous avez tué 1 dit Joteph ému et indigné.

— Laissez donc^ répondit de Mercourt ; ces genslà sont habitués aux humiliations.

Et se touhiant Irers B^rtaut t

^ Allobs finir la nuit chez F^more, dit*^tt^ tt 7 aura meHai-Mckt^ et nous y trouvions des amis.

En sortant du théâtre, Paul et Joseph s'enfuyèrent dans la
foule et négociaient lestement. Ils se cotoyaient sans se parler ;
tous deux avaient le cœur trop plein.

Le lendemain Joseph apprit, en lisant le journal, que
Saint-Laur s'était tué dans la nuit.

Il se laissa tomber sur une chaise avec une « chalmière de
douleur* »

— J'en étais sûr, dit-il ; hier Us Tavaient frappé au cœur.

Les deux amis restèrent quelque temps assis vis-à-vis l'un de
l'autre dans une sorte de stupeur désolée.

— C'est fini, s'écria tout à coup Paul en se levant brusque-
ment ; Les gens qui s'amuse à ressembler tous qu'ils soient
ouvriers bourgeois ou grands seigneurs ; ce sont des égoïstes
qui mettraient le feu à Paris pour allumer leur cigare.

— Oui, dit Joseph en secouant la tête ; il n'y a sur la terre
qu'une certaine somme de plaisir, et ceux qui en veulent toujours
sont obligés de voler la part des autres. Quand on demande de la
distraction à tout prix, il faut bien faire bon marché de la

pitié et du devoir. L'oisiveté crée dans l'existence

un vide si grand que l'on n'a point trop de tous les vices pour
le remplir ; les hommes ne sont alors pour nous qu'un jeu de dés
dont nous nous amusons. Avec un peu de prévoyance nous au-
rions dû deviner cela, Paul ; le monde est trop pauvre en joies in-
nocentes pour occuper toutes nos journées

et Dieu nous a donné le travail bien moins comme un joug que
comme un secours.

— Tu as raison^ dit Paul; retournons i Rennes et reprenons la blouse d'imprimeur.

— Non, dit Joseph ; tant que nous n'avons eu que nos bras^ nous n'étions obligés qu'au travail de l'ouvrier; mais aujourd'hui nous possédons une fortune qui doit être employée^ comme nos autres facultés au profit de tous. M. Prosvost cherche depuis longtemps un acquéreur pour son imprimerie ; achetons-la, et tâchons d'être heureux par notre travail et le boidieur des autres.

— Partons ! s'écria Paul en se jetant dans les bras de son ami -, et quand nous entendrons les travailleursenviertesortdes gens quinefontrien,

. nous leur raconterons notre histoire. Ils sauront que le plaisir est comme le meilleur vin, qui restaure lorsqu'on en boit à petits coups, mais qui abrutit ceux qui en abusent.

LA SAINt-STLVEStttE.

Au pied des montagnes qui séparent la Bavière des Etats de Weimar se trouve une petite ville nommé âoff, qui domine une partie des vallées arrosées par le Mayn. Placée loin des routes fréquentées^ Thûmble cité a conservé ses antiques coutumes^ et l'on y trouve eticore cette naïveté grave, en partie efracée dans le reste de F Allemagne. Aussi à-t-on coutume d'appeler tloF ta Vieille tribu.

Là vivait, il y a quelques années^ un étrangei nommé Lofieo. On le disait né en Bohême, et il avaitautrefois servi dans les années autrichiennes avec le çrade de major. Mais la paix de 1815 l'avait fait réformer^ et il était alors arrivé àHoffavecune enfant appelée Dorothee^ qui était devenue depuis une belle jeune fille.

Le major Loffen était un homme instruit, courageux, et capable de tous les dévouements. Par malheur, la violence de son caractère avait trouble toute sa vie et arrêté son avancement .dans Tannée. La plus légère contradiction le jetait dans des emportements qu'il regrettait plus tard^ mais que la honte et Torqueuil l'empêchaient de désavouer. I) avait perdu successivement ses meilleurs amis et ses plus sûrs protecteurs.

Cependant, ce que n'avaient pu les conseils ni les reproches, le temps finit par le faire. Cette espèce de bouillonnement intérieur qui s'épanchait en subitescolères, malgré toutes les résolutions du major, s'apaisa peuà peu; le sang circula dans ses veines plus lentement, l'expérience rendit son esprit moins prompt à condamner les autres, et il put en-

tendre sans trop d'impatience une opinion contraire à la sienne.

La paternité acheva cette conversion. DompU par les grâces enfantines de Dorothee^ le lion se fit homme; et celui qui avait résisté trente ans à ses amis et à ses ennemis devint insensiblement resdave soumis d'une jeune ûlle.

Lofien n'était donc plus la continuation de luimême, mais un homme tout nouveau. A peine si quelques irritations passagères rappelaient^ de temps en temps, le passé. C'était comme un orage apaisé dont on entend seulement au loin quelques rumeurs étouffées.

Du reste» un grand changement se préparait dans ia position du major ; sa fille allait se marier. Elle épousait un jeune inspecteur forestier, William Munster, qu'elle avait connu dès son arrivée à Hoff, et avec lequel elle avait grandi.

Le jeune homme était renfermé avec son beau-père^ et achevait de tout régler pour cette prochaine union.

— Ainsi^ c'est convenu, dit-il en repoussant des comptes que lui avait présentés M. de Loffen, et

sur lesquels il n'avait même pas jeté les yeux ; nous prendrons la maison du bord de l'eau.

— Puisqu'elle plaît à Dorothée^ répliqua le père.

— Puis nous y serons plus à l'aise qu'ici Loïse soupira.

— Ce déplacement TOUS Contraria-t-il vivement William qui s'indigna ainsi> restons»

— Non) mon fils^ reprit le vieux père^ en posant sa main sur l'épaule du fermier^ je ne regrette point cette demeure.

— Que regrettez-vous donc> alors Depuis quelques jours je vous vois triste... Ah ! ne me caches rien^ mon père ! Aurais-tu fait quelque chose dont vous soyez mécontent ?

— Nullement, nullement cher enfant mais ce mariage^ vois-tu^ me rappelle tant de souvenirs h k. Puis, je suis jaloux de toi

— Que dites-vous ? s'écria le forestier.

•— Jaloux, reprit le major en souriant, car tu va devenir le principal attachement de Dorothée^ Oh ! ne t'en défends pas ! cela doit être, et je suis loin de m'en plaindre* Mais rhabitude m'a rendu égoïste, •

tt>i84tt. Iuâ(j[ii' & t^é^ent j'atâis ^té le seul objet des vœux de ta fille elle n'avait qu'à se distraire -, naïvement soti téiUps et soti à l'abri Q Tontse trouver partagés^ Jfe

ne poiirisd l'avoit' toujours à mes côté6> et leisi UeUt*ës de solitude m'époutaûteni

-^ Vos crdintes otlit ét6 devinées t^af Dorothée, dit le fbres-tiet) Tautre jour elle me les Communiquait avec des larules dans les ^eux.

•s- Que dis^tiî? interrompit LoflëU; ah ! je cacherai ma tristesse alors; Je ne veil point ti^oubler lé bonheur de Doi^othée; Ne lui t)arlé Jamdis dé ce que je f ai dit, William ; c'est une faiblesse de vieillard, une fblie. Ne vivrai-je pas près de voust ne nous verral-je pas tous les joursf Ge ne sont que de nouvelles habitudes à prendre; je leë prendrai.

tvaliàtn he tépohdit rien, et il y eut tih silehcë. Enfla) Jetant ad major hn regard dérobé :

-« Il Jr aurtdt un moyen de)?rêVenit l'iisOlément 4tte votas craignez, dit-il en hésitant.

*^ Lequel?

-^ Une)l)érsonne, tidi vous A été chéré, habite

Egl^;;.

— Aâsezl assez, William I interrompit le major en se levant brusquement ; Dorothée a dû tous dire, ce que je lui avais répondu à cet égard. Il ne flaiat pas remuer la cendre des affections détruites.*. Ne me parlez jamais de ce sujets William ; je vous en prie comme ami, et, comme père, je l'exige.

Munster s'inclina d'un air affligé, et Loffen sortit.

Or la personne qui habitait Egra, et à laquelle le forestier avait fait allusion, n'était autre que la mère de Dorothée. Mariée fort jeune au ms^eor qu'elle aimait^e elle avait d'abord trouvé mille joies dans cette union; mais peu à peu le caractère de Loffen avait altéré ce bobheur. Charlotte, fière et susceptible, n'avait pu souffrir des emportements qui lui semblaient injurieux. Loin de ménager son mari, elle l'avait irrité par la résistance, les reproches et le mécontentement; l'aigreur était allée toujours croissant, Ijusqu'à ce que la froideur eût pris la place de l'affection. Alors chacun d'eux avait gardé le silence, entassant les souffrances dans son cœur et les laissant s'aigrir l'une par l'autre. Enfin l'excès de la douleur avait amené une rupture violente. Charlotte était partie pour Egra où eUe

avait des parents, etLofTen était venu habiter Hofl* avec sa fille.

Mais la séparation ne semblait point avoir adouci son irritation. Soit que le souvenir de Charlotte lui rappelât des torts dont il rougissait^e soit plutôt qu'il conservât contre elle son ressentiment^eil évitait tout ce qm pouvait lui rappeler la mère de Dorotliée. Son portrait, qui lui était resté, avait été recouvert d'une toile et relégué dans un ca!inet obscur; son piano, fermé avec soin, était & demi caché au fond d'une chambre inhabitée ; il avait même exigé que Dorothée étudiât la harpe, comme s'il eût craint une réminiscence du passé. Aussi toutes les tentatives de la jeune fille Jour combattre cette espèce de haine avaient-elles été jusqu'à* lors inutiles : mais c'était un de ces cœurs auxquels la bonté donne du courage, et qui ne se lassent Jamais d'essayer le bien.

Cependant le jour fixé pour le mariage était

lieu qu'après minuit au temple protestait j mais les 4mi§ çt }esi m^m 4u n^ajor f^Tfûeiit été invités à se féuqir plus tQt pQuF le rep^ de

. Ils arrivèrnt sivaql ^ efrutp 4u j wy, pt fiirem reçHP PW les deux fiftpcés, LprSQH'il^ fe tîHE>UYèr«nt rassemblés LpPen yù\il^ le% (|uittW Ppur 8'assurar que tû\is lea çrdre» SW^Pt 41e ^oimé^j Dorelbée S'y opposât

-T- Millç parçlûns, pnpn pèi*et diV^le^ ep se 8us^ peuarflt j^ §Qp gQu i (paig jg YOW défends de »ous quitter.

-rr Et pourquoi p^? depiancla }e major m fitfnih

riant* rm Paroe que vqbs tf^ifçn goi^t aujourd'hui te

^roit de coQu^ander ^oi,

— Comment?

— ^ Je suis seule maltresse.

— • Elle a raison ! s'écria en riant le conseiller flotman.

— Mais je ne comprends pô(S...

-tn C'est aiypupd'bui |a Saint^ylyestre.

-r- Par le ^el 1 je l'avais oublié 1 s^oria toffien. *-» d'est la gaiat -> Sylvestre I répétèrent toutes les voix; vous n'ifttes poiat le maître chez vous, major.

M Sfiimt-SylvestrQj qui est dans toute la Bavière une époque de réjouissance^ se célèbre en effet à Hoff d'une façon particulière. Un antique usage ireut que l'ordre établi dans les fâmdles soit renversé ce jour-là, et que l*\$iutorité, exercée par les pa-

rents, passe tout entière aux mains des enfants. C'est une sorte de transformation chrétienne de ces saturnales du Rome, où les esclaves recou*- Traient pour quelques heures la liberté, et se faisaient servir^ à leur tour, par les maîtres.

Le major, qui s'était toujours scrupuleusement conformé à la vieille coutume, répondit en souriant à sa Ule qu'il lui laissait, ainsi qu'à William, la direction de toutes choses.

— Ainsi, dit Dorothée, il est bien entendu que vous vous soumettez aux lois de la Saint-Sylvestre ? ^ Sans doute, répondit Loffen.

--?Et vous engagez sur l'honneur à ac^

cepter tout le jour vos enfants pour seigneurs ~ J'y engage mon honneur -, mais nous^> verrons comment vous userez du pouvoir.

— Nos amis en seront juges, dit Dorothée en se tournant vers les invités : j'aurai^ dû rester, une conseillère.

— Qui donc?

— Une dame dont j'ai fait connaissance à mon dernier voyage chez le président.

-- Vous ne m'aviez point parlé...

~ Non, mais elle est arrivée ce matin à Hoff, le hasard m'a fait la rencontrer comme je revenais du temple, et je l'ai invitée.

~ Sans me prévenir* I dit le major étonné.

— C'est la Saint-Sylvestre, mon père, objecta Dorothée.

Loffen ne put retenir un geste de mécontentement.

*— Et pourrai-je savoir, au moins, le nom de cette inconnue ?
dit-il.

— La voici, interrompit William.

Dorothée et lui sortirent en courant pour aller à sa rencontre.
Le major, qui était assis près d'une

LofRsn fit un mouvement.

— Pardon d'avoir osé... venir... balbutia Charlotte... J'aurais dû... vous prévenir.

— M. le major n'a pas besoin d'être averti pour bien recevoir ses hôtes, fit observer William avec intention.

— C'est moi, d'ailleurs, qui l'ai voulu, reprit Dorothée, et j'en avais le droit...

Son père lui jeta un regard sévère.

— C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre, continua la jeune fille.

Les invités s'étaient approchés; le major comprit qu'il devait cacher son dépit. S'indinant donc légèrement:

— Ma fille a raison, Madame, dit-il avec roideur ; elle est ici souveraine maîtresse aujourd'hui, et c'est elle seule qui vous reçoit.

' — Alors, à table ! dit William.

Chaque invité prit le bras d'une dame, et le major, qui demeura seul avec madame de Nugel, fut forcé de lui serrer la main.

Mais en passant par le salon de musique pour se rendre à la salle à manger, il aperçut tout le monde

arrêté devant une grande toile nouvellement suspendue au mur: c'était le portrait, relégué jusqu'à lors dans le cabinet noir, et qui représentait Qhai lotte dans tout l'éclat de sa jeunesse

— Qui a mis là ce tableau? s'écria le oiqori dont les yeux étincelèrent.

— Moi, répondit doucement Dorothee

— Et qui vous avait permis ?.

— Personne, mon père.. Mais c'est la Saint-SyU vestre.

— C'est juste, s'écrièrent tous les convives en riant ; c'est la Saint-Sylvestre.

Loffen se mordit les lèvres.

- Ne craignez rien, Mondeur, dit madame de Nugel tout bas ; ce portrait me représente jeune, belle, heureuse... vous voyez que nul ne m'a connue.

Le mcgor ne répondit rien. On passa dans la salle à manger et tout le monde prit place à table.

Loffen se trouva assis près de madame de Nugel, à qui Dorothee avait cédé ses fonctions, et qui devait faire les honneurs du dîner« Le meyor s'était décidé à éviter un scandale, mais non à cacher

son mécontentement ; il le montra même avec d'autant plus d'affectation, qu'il se sentait, au fond du cœur, moins irrité qu'il ne l'eût voulu. Il avait beau se répéter qu'il était le jouet d'un

complot arrangé entre Charlotte et sa fille, intéresser son honneur à le rendre inutile^ et s'exciter tout bas à Tindignation, une sorte d'indulgence attendrie le gagnait malgré lui; c'était la première fois qu'il se trouvait trop patient et trop doux I

Il se décida à garder au moins un silence qui pût témoigner de son déplaisir. Madame de Nugel n'essaya point de l'interrompre; mais le major ne put échapper à ses soins muets. Quoi qu'il flt^ tous ses besoins étaient prévenus, tous ses désirs satisfaits; les mets et les vins qu'il préférait lui étaient seuls offerts, car Charlotte n'avait oublié aucun de ses goûts. Pour la première fois enfin, depuis quinze années, il retrouva autour de lui cette sur*veillance expérimentée et sans distractions de la femme qui a partagé notre vie, et que ne peut

remplacer la fille la plus tendre.

Le repas achevé, toute la compagnie passa aa talon de musique. Loffen s'aperçut alors que le

piano avait été descendu comme le portrait; il était ouvert, et Ton avait dressé, à cAté, le pupitre du major. Dorothée vint elle-même lui apporter son violon^ en lui rappelant qu'il avait promis de se faire entendre. Loffen jeta un regard vers madame de Nugel qui s'était approchée du piano, et voulut refuser; mais le conseiller Hotman le somma d'obéir en lui criant que c*était la Saint-Sylvestre : il fallut donc céder.

Le morceau choisi par Dorothée était un des duos que son père avait joués le plus souvent autrefois avec Charlotte. Celle-ci se rappelait encore les nuances et le mouvement que le major donnait à ce morceau ; aussi fut-il exécuté avec un élan merveilleux. Ceux qui connaissaient le talent de Loffen ne lui avaient

jamais trouvé cette précision, ce charme et cette puissance. On eût dit que les deux instruments s'entendaient. Lorsqu'ils se turent, toutes les auditeurs applaudirent avec transport^ et le conseiller Hotman courut aux exécutants.

— 11 faut que vous soyez une seule âme dans

doux corps, dit -il, pour mettre celte har-

monie dans l'expression d'un même senliment

Loffen et madame de Nugel saluèrent avec enibarras.

— Ah I vous êtes faits pour vous entendre; ajouta l'enthousiaste mélomane en leur serrant la main -, la musique est comme une émanatioa des cœurs; et jouer d'accord à ce points c'est presque s'aimer!

Madame de Nugel sourit en rougissant^ et voulut quitter le piano ; mais Dorothée la supplia de faire entendre un des vieux airs allemands qu'elle chantait si bien. Après un peu de résistance, elle e tassity et commença la vieille ballade de la Rose bleue.

A mesure que madame de Nugel chantait^ tous les ressentiments du m^jor semblaient s'a* paiser^ et une indicible émotion s'emparait de lui. Ce chant, il l'avait entendu la première fois qu'il avait vu Charlotte; et plus tard, aux jours de leur union^ elle le lui avait répété mille fois. La voix de madame de Nugel agissait sur lui comme celle d'une fée^et rebâtissait \oat Tédiflce écroulé de son bonheur. En l'écoutant, il croyait voir encore

— 247 -^ cettetpetiteinaisoQentouréa de vignes qa'ibavaieit habitée ensemble à Pr^uOi ce jardin avea son berceau de cléma-

tites e^ ses bordures de violettes. Il se croyait redevenu jeune, confiant, joyeux. C'était comme une évocation de tout ce qu'il y avait eu de tendre et d'heureux dans son passé.

Madame de Nugel avait d^à quitté le piano depuis longtemps qu'il était encore à la même place^ les bras croisés et la tête baissée. Il fut arraché à sa rêverie par la voix de William qui lui annonçait que minuit venait de sonner. Il prit le bras de madame de Nugel^ sans observation cette fois» et se dirigea vers le temple avec tous les invités.

Il y a dans l'acte solennel qui lie à jamais deux êtres sur la terre et qui les destine à vivre l'un pour l'autre, un caractère religieux qui remue tous les cœurs ; mais c'est surtout pour un père que la bénédiction nuptiale a quelque chose de

— Î48 — grave et de touchant. C'est comme une abdication de tous ses droits sur l'enfant qu'il a élevé, et dont il confie désormais le bonheur à un autre.

Les émotions que le major venait d'éprouver l'avaient particulièrement disposé à l'attendrissement ; aussi ne put-il retenir ses larmes lorsqu'il entendit le ministre prononcer la formule consacrée qui donnait sa fille à William. Par un mouvement involontaire ses regards allèrent chercher ceux de madame de Nugel : elle avait caché sa tête dans ses mains et sanglotait tout bas.

Cette communauté d'émotions acheva de dissiper tout ce qu'il pouvait y avoir encore de ressentiment dans l'âme du major.

— Après tout, pensa-t-il, c'est sa mère.

Cette idée l'attendrit. Sa mère!... et elle était là, comme une étrangère^ sous un faux nom!... Sa mère ! et sa présence n'était

pas même une joie pure et complète pour Dorothée ; car elle lui rappelait que les nœuds les plus saints pouvaient se briser, que tout le bonheur rêvé par elle et par William pouvait aboutir à risiblement et à la haine ! Le major se sentit le cœur oppressé comme d'un

remords, et quand sa fille se leva, tenant la main du forestier, il baissa les yeux pour éviter son regard.

Cependant on sortit du temple ; les invités prirent congé, et après avoir embrassé les deux nouveaux époux, chacun regagna son logis.

Dorothée avait posé son bras sur celui de son père, William prit celui de madame de Nugel, et tous quatre arrivèrent chez le major.

Ils trouvèrent encore le salon illuminé, le piano ouvert, le violon suspendu au pupitre, et le portrait qui semblait sourire à ces signes de fête.

Madame de Nugel s'avança alors vers le major; elle était pâle, et sa voix tremblait.

— Voici l'heure de nous séparer, dit-elle ; adieu et merci. Monsieur, de m'avoir laissé franchir votre seuil. Ne croyez point, surtout, que j'aie voulu vous affliger par ma présence. Si je suis venue, c'est que je n'ai pu résister aux prières de cette enfant. J'ai voulu qu'elle ne se présentât point à l'autel en orpheline, et que dans le moment le plus solennel de la vie elle nous trouvât au moins tous deux près d'elle pour la bénir. Pardonnez-moi donc de m'être

présentée sans que vous l'ayez permis, et d'avoir mis à profit l'autorité d'un jour accordée à cet enfant. La Saint-Sylvestre est achevée, Monsieur; vous allez redevenir le maître, et rentrer en possession de l'isolement qui vous plaît.

À ces mots elle se tourna vers Dorothée et William, et les serrant dans ses bras avec des sanglots:

— Adieu, dit-elle, ô vous qui m'aimez encore et que je ne verrai plus ! J'emporte le souvenir de cette journée comme une consolation pour tout mon avenir... mais vous, tâchez de l'oublier. Refermez ce piano qui n'avait point été ouvert depuis si longtemps, recouvrez ce portrait et tout le passé avec lui; car le jour de la Saint-Sylvestre est achevé.

A ces mots, elle s'arracha des bras des jeunes mariés, et s'avança en chancelant vers la porte; mais le major, qui venait de la refermer, se tenait debout sur le seuil, pâle et tremblant. Leurs yeux se rencontrèrent, et tout un passé de querelles et de douleur fut pardonné dans ce regard.

— Charlotte... murmura Loffen en ouvrant ses bras.

— Lucien... répondit madame de NugeL

Et elle se laissa aller sur son cœur.

Enfin, après un long embrassement le major se dégagea doucement et posant ses deux mains sur les fronts de Dorothée et de William, qui étaient tombés à genoux près de lui.

— Bénis soient les enfants, dit-il avec reconnaissance, car ils ont été plus sages que les parents! Reste ici la maltresse, Doro-

thée ; tu nous as rendu le bonheur, et je vauX que désormais ce
soit tou* jour? la Saint-Sylvestre.

FiN,

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/danslaprairie00souvgooq>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.